BOSTON MEDICAL LIBRARY
PURCHASED FROM THE INCOME OF THE
SAMUEL WHEELER WYMAN
MEMORIAL FUND

Ejusdem

UNE

MISSION AU HEDJAZ

(ARABIE)

Extrait de la Gazette hebdomadaire de médecine et de chirurgie

PARIS. — IMPRIMERIE DE E. MARTINET, RUE MIGNON, 2

UNE

MISSION AU HEDJAZ

(ARABIE)

CONTRIBUTIONS A L'HISTOIRE DU CHOLÉRA

LE PÈLERINAGE DE LA MECQUE
LES SERVICES SANITAIRES ET LES INSTITUTIONS QUARANTENAIRES
DE LA MER ROUGE
LES ÉPIDÉMIES DE CHOLÉRA DE 1865 ET DE 1871-1872 AU HEDJAZ
LE COMMERCE DES ESCLAVES DANS LA MER ROUGE
ETHNOLOGIE; GÉOGRAPHIE DE LA PÉNINSULE ARABIQUE

PAR

LE Dr A. BUEZ

« Pour bien savoir les choses, il en faut savoir le détail, et ce détail est presque infini. »
(LAROCHEFOUCAULD, *Maximes*.)

PARIS
G. MASSON, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE L'ACADÉMIE DE MÉDECINE
PLACE DE L'ÉCOLE-DE-MÉDECINE

1873

22127 Hy

11. G. 346.

BOSTON MEDICAL
OCT 19 1926
LIBRARY

A

M. le Dr A. FAUVEL

Inspecteur général des services sanitaires,
Membre de l'Académie de médecine, Médecin de l'Hôtel-Dieu,
Membre du Comité consultatif d'hygiène publique,
Officier de la Légion d'honneur, etc.

Témoignage de respectueux attachement,

A. BUEZ.

Digitized by the Internet Archive
in 2011 with funding from
Open Knowledge Commons and Harvard Medical School

http://www.archive.org/details/unemissionauhedj00buez

AVANT-PROPOS

Le 19 décembre 1872, je m'embarquais à Marseille pour Djeddah, où j'allais remplir l'intérim du poste de médecin sanitaire et d'agent consulaire en l'absence du titulaire, M. le docteur Dubreuil, retenu en France par une cruelle maladie contractée sous ce climat brûlant et meurtrier.

Il fallait se hâter, car la saison était avancée et tout annonçait, pour cette année, le déplacement de masses de pèlerins plus considérables que d'habitude.

A Suez (Égypte), je tombais déjà au milieu d'un flot de pèlerins et je prenais passage, pour la mer Rouge, sur un navire anglais qui en était véritablement surchargé.

Je pouvais donc, dans une traversée de cinq jours, examiner à mon aise ces types si variés et étudier quelques aspects de ce grand tableau qui allait se dérouler, à Djeddah, tout entier sous mes yeux.

Les cinq prières réglementaires et les préparatifs culinaires absorbaient la journée de nos passagers ; ils étaient, au reste, tellement serrés les uns contre les autres, qu'il ne leur restait pas grande liberté d'allures et qu'ils en étaient réduits à rester constamment accroupis sur leurs nattes.

Quelle physionomie étrange prenait tout à coup cette foule lorsqu'on arrivait, par le travers de *Rabegh*, en face de la terre sainte ! C'est le moment consacré pour le revêtement de l'*Ihram*, ou manteau pénitentiel.

Cette cérémonie est forcément précédée d'une ablution générale qui, en pareille circonstance, donne lieu aux incidents les plus plaisants. En effet, on fait jouer toutes les pompes du bâtiment; on inonde le pont de tous côtés et l'on a le curieux spectacle d'une foule entièrement nue, qui se débat, gesticule et crie à même sous cette pluie diluvienne qu'elle reçoit avec ferveur et entraînement.

Le 10 janvier 1873, nous entrions dans les passes de la rade de Djeddah et, à l'aide de ma lunette (car nous étions encore assez loin de la ville), j'examinais curieusement ma nouvelle résidence.

Des maisons toutes blanches, à larges terrasses et fort élevées, se dressaient, comme les pièces d'un échiquier, sur un fond plat, sablonneux. Pas un arbre, pas un brin d'herbe; quelques minarets de mosquée se détachaient sur cet ensemble assez monotone et vivement éclairé par un chaud soleil; enfin, à l'horizon, une ceinture de montagnes sèches et calcinées arrêtait le regard, qui cherchait en vain à se reposer sur une nature plus gaie et moins stérile.

Je faisais hisser le drapeau de France au grand mât du navire anglais; bientôt, j'avais la satisfaction d'apercevoir quelques pavillons flottant dans la ville et, au milieu de tous, mon cœur tout autant que mes yeux discernait vite les chères couleurs de la patrie, déjà si loin de moi, le drapeau tricolore qui flottait sur la maison consulaire de France.

C'était comme une bienvenue qu'on me souhaitait de cette terre d'exil! c'était peut-être déjà, dans mon esprit, l'espérance d'un prochain retour!

Dr A. BUEZ.

Djeddah, 1873.

BOSTON MEDICAL LIBRARY OCT 19 1925

UNE

MISSION AU HEDJAZ

(ARABIE)

LE PÈLERINAGE DE LA MECQUE

I

LE PÈLERINAGE DE LA MECQUE. — LES FÊTES DES SACRIFICES; LES CÉRÉMONIES DU COURBAN-BAÏRAM

L'époque du pèlerinage de la Mecque varie, chaque année, de 11 jours et, comme les mois des Musulmans sont lunaires, par conséquent, de 29 jours, la période de quinze mois consacrée au pèlerinage par Mahomet (*Shual*, *Du El Kada*, *Du El Hodscha*, *et le Ramadhan*) peut tomber en hiver, en été, en automne ou au printemps.

C'est sur le port de *Djeddah* que converge aujourd'hui la grande majorité des pèlerins; aux ports de *Yambo* et surtout de *Lith* (1) les arrivages sont bien moins considérables; quant aux caravanes proprement dites, dont les principales sont celles de Syrie et d'Égypte, leur effectif va sans cesse diminuant; les bateaux à vapeur qui offrent plus de commodité et plus de rapidité au voyage. leur font, on peut dire, une concurrence radicale.

(1) Yambo est le port correspondant à Médine; les pèlerins, qui veulent par exemple, passer dans cette dernière ville le mois de Ramadhan, viennent de bonne heure et par Yambo; la ville de Yambo est l'ancienne Yambia de Ptolémée. quant au petit port de Lith, il reçoit surtout les pèlerins retardataires et qui doivent se hâter vers la Mecque, s'ils ne veulent manquer les fêtes.

Djeddah, *Dshedda*, ou *Djidda Djodde*, qui signifie la *ville de la mère du genre humain*, renferme environ 18 000 âmes; c'est une ville située en pleins sables, sans traces de végétation, sans le moindre cours d'eau douce (il n'y a que de l'eau de citerne); son port, obstrué de toutes parts par des bancs de coraux, est d'un accès difficile et les navires doivent mouiller à près de deux milles de la ville elle-même.

Les pèlerins ne font qu'un très-court séjour à Djeddah, où ils campent un peu de tous côtés, les gens aisés se logeant plutôt dans les *Okels* (auberges arabes), mais la grande masse s'établissant en plein air, sur les places, dans les rues, etc.

Ils ne manquent point, pour la plupart, de faire une visite pieuse au tombeau d'Ève (*Umma Hauwa*), qui se trouve en dehors et tout près de la ville.

Un grand mur, entourant un espace rectangulaire, découvert en plein ciel, représente le tombeau d'Ève.

Au milieu de cet espace s'élève une sorte de chapelle, qui a 8 pieds de long sur 6 de large et qui est surmontée d'une voûte ou dôme d'environ 10 pieds de hauteur.

Vers le milieu de cette chapelle, et recouverte par une sorte de catafalque qui s'ouvre comme une armoire, se trouve une pierre rectangulaire, le *Ssara*, l'ombilic ou le nombril d'Ève. Cette pierre, qui mesure un pied et demi de haut sur un demi pied de large, doit avoir précisement les dimensions correspondant à la fossette ombilicale et occuper la place même de l'ombilic d'Ève, cette *Alma mater*.

On peut calculer, d'après cela, la taille colossale de notre première mère, qui, d'après les croyances arabes, devait avoir 500 pieds de hauteur sur 12 seulement de largeur. Après avoir baisé cette pierre de granit, le pèlerin va, à 240 pieds plus loin (en dehors de la chapelle, par conséquent), adorer la tête d'Ève représentée par un espace circulaire de 30 pieds de diamètre; il se prosterne ensuite devant les seins (*Sueis*) figurés par des pierres empilées et longe le mur pour descendre jusqu'aux pieds (1); dans cette même chapelle se trouve

(1) En descendant de la tête aux pieds de l'*Umma Hauwa*, notre pèlerin est arrêté par son guide en un certain endroit où il lui dit : « Ici est le berceau du genre humain; d'ici sont sortis tous les hommes. Prie, ô mogrebin ! prie, mais ne regarde pas; la pudeur te le défend ! » Il s'arrête aussi dans cette même direction, devant une plaie que la mère du genre humain aurait eue, d'après la traduction musulmane, après une correction administrée par son seigneur et maître, Sidi Adam.

On dit que l'édification de ce tombeau d'Eve serait due à la piété filiale de Seth, mais, d'après les considérations émises par le savant voyageur Niehbür sur la constitution du sol de cette partie de l'Arabie, il semble qu'il ne remonte pas au delà du IXe siècle de notre ère.

le tombeau (des plus misérables) de la mère du dernier sultan Abdul Medjid, morte en cours de pèlerinage. En dehors de la chapelle, et dans l'espace circonscrit par les quatre pans de murs, se trouvent plusieurs tombeaux de personnages plus ou moins célèbres, entre autres celui d'Otsman, l'un des successeurs immédiats de Mahomet.

Les gens riches achètent pour une somme assez élevée le droit d'avoir leur tombe dans ce lieu consacré.

Il y a, dans les rues de Djeddah, quelques tombeaux en forme de fours, qui renferment les restes de *saints hommes;* on les reconnaît, de loin, aux petits drapeaux blancs qui flottent à leur sommet.

Les pèlerins profitent de leur passage à Djeddah pour renforcer leurs provisions de voyage et, à cette époque, la ville de Djeddah devient un vaste marché où se rencontrent les types et les produits les plus divers.

C'est là que le *hadji* renouvelle sa provision de farine de *Dhourra* avec laquelle il fait des galettes qui, durcies et séchées à l'air, se conservent longtemps; là aussi, il renouvelle sa provision d'eau-de-vie de *busa* et de *raki* ou *a'raki.*

Le pèlerinage de la Mecque, qui est, après la prière, l'aumône et le jeûne, le quatrième point fondamental de la religion musulmane, doit être accompli par tout fidèle croyant au moins une fois dans sa vie et, suivant le chapitre II, versets 193 et 194 du Coran, il est d'obligation divine.

Chaque année, depuis le Maroc jusqu'aux parties de l'Inde soumises à l'islamisme, les caravanes des pèlerins se mettent en marche pour le Hedjaz, achetant au prix des périls de toute sorte la vue de ce temple saint, dont le culte remonte aux plus anciennes traditions des races sémitiques.

Depuis un temps immémorial, les Arabes païens de la péninsule Arabique venaient en foule visiter dévotement le saint temple de *Kaâba.*

Mahomet n'avait garde de heurter une coutume appuyée sur l'intérêt personnel; il se contenta de purifier le temple en expulsant tous les dieux que chaque tribu y avait apportés et consacra le pèlerinage dans sa loi nouvelle : « Faites le pèlerinage de la Mecque, dit le Coran, à moins que vous ne soyez cernés par vos ennemis et, dans ce cas du moins, envoyez quelques offrandes. Le bien que vous ferez, Dieu en aura connaissance; prenez des provisions pour le voyage et souvenez-vous que la meilleure des provisions c'est la piété; cependant, ce n'est pas un crime que de demander à Dieu l'augmentation

des biens de ce monde en vous livrant au commerce pendant la durée du pèlerinage. »

La tradition musulmane fait remonter la fondation du premier temple de la Kaaba à Adam même, qui en demanda la permission à Dieu.

Après sa mort, Seth, son fils, construisit un autre temple semblable, en pierre et en chaux, ajoute la tradition, lequel fut détruit pendant la période du déluge universel et rebâti longtemps après, sur l'ordre de Dieu, par Abraham et son fils Ismaël (Coran, chap. II, versets 119 et 121).

Ce fut à cette époque que, selon la tradition encore, la pierre noire, tombée du ciel avec Adam (cette pierre n'est autre chose qu'un aérolithe de grande dimension), fut apportée par l'ange Gabriel à Abraham, qui la scella dans l'un des angles du saint temple. Au dire de l'historien Aboul Féda, ce temple, plusieurs fois réparé, fut entièrement réédifié, peu d'années avant la naissance de Mahomet, par les *Koreïschites*, tribu arabe à laquelle appartenait la famille du prophète; un peu plus tard, Abdallah ibn Zebeir, khalife de la Mecque, y fit de grandes réparations, et enfin, l'an 74 de l'hégire, il fut de nouveau relevé par El Hadjaj ibn Joussef, lieutenant du khalife Abdel Maleck, qui s'était emparé de la Mecque. Depuis lors, le temple a été réparé plusieurs fois, notamment en 1621 et 1631.

Il est un autre pèlerinage que le musulman doit faire après ou avant celui de la Mecque, c'est celui de Médine où se trouve le tombeau du prophète; seulement, le pèlerinage de la Mecque est d'obligation divine, tandis que celui de Médine n'est que d'obligation canonique. Le livre sacré, le Coran prescrit formellement le premier; l'usage, la tradition et la ferveur ont consacré le second.

Le pèlerinage de Médine n'a point d'époque fixe, à proprement parler; les uns vont d'abord à Médine, en débarquant à Yambo, avant de se rendre à la Mecque; les autres terminent au contraire leur voyage par Médine.

Le pèlerinage de la Mecque est un point de pratique tellement obligatoire pour le vrai croyant qu'au rapport d'un savant docteur, le Scheik El Ghazali, le prophète aurait dit: « Autant vaudrait mourir juif ou chrétien que de n'avoir point, par négligence ou sciemment, rempli, une fois au moins dans la vie, cet acte religieux. »

Le pèlerinage doit s'accomplir dans les premiers jours du dernier mois de l'année musulmane, celui de *Dou'lhidjé*, mois consacré à cette solennité, ainsi que l'indique son nom (Coran, chap. I, verset 193).

Arrivé sur les confins du territoire sacré, le pèlerin se purifie par une ablution complète et revêt l'*ihram* ou manteau pénitentiel, composé de deux pièces de toile blanche sans couture, dans lesquelles il s'enveloppe en laissant l'épaule et le bras droit dégagés; c'est le symbole des nouvelles pensées qui doivent assaillir le musulman, lorsqu'il approche du lieu consacré depuis l'origine du monde à l'adoration de l'Éternel.

Le pèlerin a la tête nue et rasée et marche également pieds nus, ou chaussé de sandales attachées d'une manière particulière pour la circonstance.

Dès ce moment, plus d'œuvres mondaines et charnelles, plus d'amour, plus de parfums; le pèlerin s'avance vers la Mecque, en récitant à haute voix cette prière : « Mon Dieu, c'est ici la religion sainte; j'ai prononcé les paroles de ton culte et ta parole est la vérité même; celui qui entre dans ton temple y trouve le salut. »

La distance qui sépare Djeddah de la Mecque n'est que d'environ douze heures; cependant, les caravanes ou plutôt les convois mettent à la parcourir le plus ordinairement deux nuits. Dans ce parcours, les pèlerins subissent l'influence très-nuisible des brusques transitions qui se font dans l'atmosphère; ils souffrent surtout du froid dans ces régions dénudées et sensiblement élevées (si les journées sont très-chaudes et même ardentes, les nuits sont souvent très-froides).

Malgré leur misère, les pèlerins ont encore parfois à lutter, dans ces contrées, contre d'autres maux non moins pénibles, contre les attaques et le vol des tribus nomades, celle des *Assyrs* principalement, qui les dépouillent et les déciment sans pitié.

Dès qu'on aperçoit la ville sainte qui se dessine à l'horizon, avec sa grande mosquée flanquée de sept minarets, les cris de joie : *Labik! Labik!* remplissent l'air (1).

Le premier soin des pèlerins est de se diriger vers la *Kaâba* et d'adorer, avant tout, la pierre noire, *Hadschar el Assuad*, scellée dans l'angle S. E.

C'est sur cette pierre même que, suivant la tradition musulmane, la belle Agar a conçu Ismaël, d'où est sortie la famille arabe; c'est aussi cette pierre qui, servant de marchepied à Abraham, pendant qu'il construisait le temple, s'élevait ou s'abaissait selon les besoins de son travail.

(1) La Mecque a près de 60 000 âmes; elle offre plus de ressources que Djeddah; elle est abondamment pourvue d'eau potable par des conduites qui l'amènent des montagnes voisines; mais il fait encore plus chaud à la Mecque qu'à Djeddah, en raison de sa position dans une sorte d'entonnoir, ou vallée très-étroite et resserrée par des collines élevées.

La foule est ici fort compacte; les misérables hadjis assiégent cette pierre, la couvrent de leurs baisers, passent et repassent sur elle leurs mains grasses et se couchent à sa base; les femmes se montrent les plus prodigues de ces démonstrations, surtout celles qui jusque-là sont restées stériles, ce qui est plus qu'un malheur pour les femmes musulmanes.

Quelles que soient leur fatigue, leur débilité et leur maladie même, les hadjis ne doivent pénétrer en ville qu'après avoir fait une dévotion à la sainte Kaâba, la *Maison de Dieu*, élevée dans la grande mosquée même « *Mesdjed el Haram* ».

Avant de quitter la mosquée, le hadji doit faire sept fois le tour de la Kaâba, en souvenir de la mère d'Ismaël errant dans ces lieux et cherchant la source auprès de laquelle elle rencontra miraculeusement son fils; ces tournées ou *Touafs* sont obligatoires. Puis, sortant par la porte appelée la porte de *Ssafa*, il monte sur la colline qui porte le même nom et parcourt sept fois dans sa longueur la petite vallée qui la sépare de la colline de *Merouah* (ces deux collines sont situées dans l'intérieur même de la ville); cette pratique a été constituée, dit-on, en imitation de la conduite d'Abraham, qui, voyant dans le même lieu Agar et Ismaël en proie aux horreurs de la soif, monta sur la colline de Ssafa pour découvrir au loin quelque source et, n'ayant pu en trouver, parcourut sept fois, dans son désespoir, l'espace où ce rit s'accomplit aujourd'hui. Ensuite, le pèlerin va se désaltérer à l'eau du puits de *Zem-Zem*, eau qui, provenant d'une source vive, aurait jailli dans ce lieu même, d'après la tradition musulmane, au moment où la belle Agar, abandonnée par Abraham et persécutée par la jalousie légitime de Sarah, allait mourir de soif avec son fils Ismaël. Cette eau passe pour purifier le corps et l'âme; elle guérit toutes espèces de maux et elle assure la béatitude céleste dans une autre vie.

Mais, à la Mecque, rien ne se donne pour rien et le puits de *Zem-Zem* assure de beaux revenus à la caste des serviteurs préposés à la distribution de son eau, par droit de naissance et comme descendants du prophète.

Dans le voisinage de la Kaâba et, sans sortir de la mosquée, le pèlerin fait sa dévotion au tombeau d'Ismaël; à l'empreinte laissée dans la pierre par le pied d'Abraham (*Mokam-Sidi-Ibrahim*), pendant qu'il construisait la Maison de Dieu (*Beithou'llah*); à la place nommée *El Medjen*, où le patriarche préparait avec son fils le mortier devant servir à l'édification de la sainte Kaâba; à la gouttière ou *Mizab*, par laquelle coule l'eau de pluie qui tombe du toit (au-dessous du Mizab, autour de la

Kaâba, le pavé, en belles dalles vertes, recouvre, dit-on, les sépultures d'Ismaël et de sa mère Agar); à la bibliothèque (*Chesana*), etc.

Le huitième jour du mois de *Zoul Hadj*, aussitôt après la prière du matin, tous les fidèles, sous la conduite de l'imam, quittent la ville (les caravanes la quittent le septième au soir et ne voyagent que la nuit), et se rendent à la vallée de Müna, où ils ramassent sept petites pierres qu'ils devront jeter, le lendemain, autour d'eux, en mémoire d'Abraham qui, traversant ces lieux pour aller immoler son fils, repoussa le démon à coups de pierres au moment où ce tentateur cherchait à lui inspirer la désobéissance aux ordres du Seigneur.

Cette plaine de *Müna*, qui s'étend au pied du mont *Arafat*, est caillouteuse, puis dépourvue de toute végétation; elle est, en outre, étroite et manque d'eau (1); on rencontre ici des derviches, des jongleurs, des psylles, des charmeurs de serpents, des danseuses ou almées de bas étage, quoique sur un sol sacré; tout se meut, s'agite, crie, se lamente et s'amuse; la montagne semble une fourmilière humaine.

C'est dans ce tumulte que se passent le jour et la nuit du 8; dès l'aube du 9 de zoul hadj, le canon de la garnison turque annonce le commencement de la fête du *Baïram*; chaque pèlerin se dirige alors, après la prière, vers le mont *A'rafat*, situé à 12 milles de la Mecque. Cette masse granitique, qui n'a pas plus de 250 pieds de haut, se nomme aussi *Djebel er'Rhamè* ou mont de la Miséricorde, parce que Dieu y est apparu au prophète.

La tradition musulmane veut qu'Adam ait retrouvé Ève sur cette hauteur (nos deux gigantesques ancêtres se seraient perdus de vue pendant cent vingt ans après leur expulsion du paradis terrestre); c'est alors qu'Adam, éclairé par l'ange Gabriel, érigea ce temple à l'endroit même où eut lieu la rencontre, ainsi que celui de la Kaâba.

Ce qu'on sait de plus certain, c'est que Mahomet venait souvent prier et prêcher sur cette montagne, où les cérémonies actuelles consistent en prières et en d'ardentes prédications auxquelles la politique n'est pas toujours étrangère.

Les pèlerins escaladent ces pentes par de véritables marches taillées dans le granit et y demandent à Dieu la rémission de leurs péchés.

(1) Il n'en est point de même à Arafat, où l'eau est abondante; c'est de là, au reste, qu'elle est amenée à la Mecque par un aqueduc élevé à grands frais, dit-on, par la belle Zobéïde, épouse préférée du héros des *Mille et une Nuits*, Haroun-el-Reschid.

A l'instant précis de l'*Aszer* (vers trois heures de l'après-midi), le prédicateur (le *grand schérif*) ou un prêtre (*Khatib*), désigné par lui, se place sur une plate-forme où s'élève la chaire du prophète, près de la *modà a Sidna Adam* ou oratoire d'Adam, et commence un lamentable sermon qui dure jusqu'au coucher du soleil et compose la cérémonie dite *Khotleel el Ouakfe*.

Le khatib (prédicateur) fait une pause par intervalles de quatre à cinq minutes et étend les bras pour implorer la bénédiction du ciel, tandis que la foule, assemblée autour de lui, agite au-dessus de sa tête l'extrémité des ihrams en remplissant l'air des cris de : *Lebeïk allah! huma Sebeïk!* (Fais de nous ce que tu voudras, ô mon Dieu! fais de nous ce que tu voudras !) Pendant le sermon, qui dure près de trois heures, le khatib essuie constamment ses yeux avec un mouchoir, car, la loi lui enjoint d'être ému et ajoute que, toutes les fois que son visage est baigné de larmes, c'est un signe que le Tout-Puissant l'éclaire et se montre disposé à écouter ses supplications. Enfin, le soleil commençant à s'abaisser derrière les montagnes de l'Ouest, le khatib ferme son livre; une dernière acclamation de *Labeïk* se fait entendre et la foule se précipite le long des flancs de la montagne pour quitter l'Arafat.

On regarde comme méritoire de hâter le pas dans cette occasion, et beaucoup de pèlerins font une véritable course nommée par les Arabes *Ad'dafa min Arafat*. Autrefois, ce lieu était, presque tous les ans, témoin de luttes sanglantes, car c'était à qui passerait le premier.

La masse des pèlerins se met alors en mouvement et se dirige, à travers le défilé de *Mazoumein*, à *Mezdélifé*, où l'on passe la nuit et où, dès l'aurore, on entend encore un sermon. Le 10 de zoul hadj, ou le jour de la fête du *Nehar el Dhahi* ou *Nehar el Nahher*, les pèlerins se dirigent vers la vallée de l'*Ouadi Muna*, qui est à une heure de distance. En y arrivant, ils se hâtent de pratiquer la cérémonie de jeter au diable les pierres qu'ils ont ramassées en traversant une première fois la même vallée.

Selon la tradition, quand Abraham, en revenant du pèlerinage à l'A'rafat, parvint à l'*Ouadi Müna*, le diable Eblis se présenta à lui dès l'entrée de cette vallée et voulut l'empêcher de passer; alors, l'ange Gabriel, qui accompagnait le patriarche, lui conseilla de jeter des pierres au diable, Abraham suivit cet avis et, à la septième pierre, Eblis se retira; mais, au milieu de la vallée, il reparut devant lui et se montra une dernière fois à son extrémité occidentale. Le patriarche usa alors du

même moyen qu'auparavant pour s'en débarrasser. A l'entrée de la vallée, du côté de *Mezdelifé*, s'élève au milieu de la route un pilier grossier, haut de sept pieds; il marque l'endroit où le diable fit son apparition première; on jette là sept pierres; on en fait autant contre un autre pilier, au centre de la vallée.

Viennent enfin les sacrifices : ce jour mémorable, c'est le *Bït el kebir*, ou le *Courban Baïram;* c'est un jour de réconciliation générale dans tout l'islamisme; cette fête rappelle le sacrifice d'Abraham, avec une variante cependant; c'est que le patriarche devait immoler Ismaël, le fils de Hagar, et non pas Isaac, le fils de Sarah. Tous les musulmans, dans quelque partie du monde qu'ils se trouvent, sont tenus, à cette époque, de se conformer à cet usage (1). Le sacrifice ne consiste que dans l'acte de tourner la tête de la victime vers la Kaâba et de dire, pendant qu'on lui coupe la gorge : « Au nom de Dieu, très-miséricordieux! O Dieu suprême ! » (*Bismillah ! irrahman irrahhim Allahou Akbar!*) (2). Autrefois, les sacrifices se faisaient sans ordre et le sol était jonché de détritus, de matières animales et couvert d'une mare de sang qui, sous l'influence du soleil, ne tardait pas à entrer en décomposition et à donner lieu à une fermentation putride des plus dangereuses. La plupart des pauvres hadjis venaient bien se repaître de ces débris, mais les entrailles restaient éparses çà et là.

Aujourd'hui, on a adopté une réglementation sévère pour ces sacrifices; on a construit des abattoirs en dehors desquels il est défendu de sacrifier, et l'on a creusé des fosses où l'on enterre les victimes; on se sert même de désinfectants pour purifier ces endroits le plus promptement possible.

Des latrines ont été construites sur une portion de terrain un peu éloignée, et les pèlerins sont également astreints à s'y rendre.

Les sacrifices terminés, les pèlerins se rasent la tête et quittent l'Ihram; ils restent deux jours de plus à Muna; le 11 de zoul hadj, à midi précis, sept petits cailloux sont de nouveau jetés aux endroits où le diable se montra, et l'on fait de même le 12, de sorte que, par les jets de vingt et une

(1) A Constantinople, les fêtes du Courban Baïram sont magnifiques et l'illumination de la rade (la Corne d'or) est vraiment féerique. Le sultan accomplit le sacrifice en présence de toutes les autorités et de tous les ministres étrangers, au milieu d'une foule immense.

(2) Des spéculateurs de la Mecque entretiennent, à cette époque du pèlerinage, de grands troupeaux de moutons dans la vallée de Muna et les vendent aux pèlerins pour les sacrifices.

pierres répétés à trois jours différents, le nombre en est porté à soixante-trois.

Le 22, tout le monde s'en retourne, l'après-midi, à la Mecque ; on renouvelle sept fois la marche autour du temple (cérémonie du *Touaf* et du *Saï*) et l'on va boire à longs traits l'eau du puits de *Zem-Zem*.

Les hadjis (car, c'est alors seulement que les pèlerins méritent ce nom) se félicitent, se congratulent et se livrent à la joie et aux orgies; beaucoup vont encore visiter quelques endroits vénérés autour de la Mecque, puis quittent définitivement la ville.

Cependant, plusieurs restent encore quelque temps à la Mecque; les caravanes de Syrie et d'Égypte partent les dernières; un grand nombre de Javanais s'installent de manière à attendre l'année suivante et à faire ainsi coup sur coup deux pèlerinages; enfin, les pèlerins qui sont arrivés trop tard (par les voiliers des Indes) attendent également l'année d'ensuite.

De la sorte, on a une population bigarrée à la Mecque, et il serait bien difficile de retrouver aujourd'hui beaucoup de *Meckaouis* purs, c'est-à-dire de *Djebis* ou gens appartenant à la famille à laquelle Dieu, dit-on, avait confié les clefs du saint temple.

Les fidèles qui, avant d'arriver à la Mecque, ont déjà fait le pèlerinage de Médine, viennent d'ordinaire s'embarquer à Djeddah, une fois les cérémonies accomplies; ceux qui n'ont pas encore fait cette pieuse visite à la seconde ville sainte s'y rendent de la Mecque.

Les actes de dévotion dont on doit s'acquitter à Médine consistent à réciter des prières dans la mosquée du prophète, *Medjed-el-Nebi*.

1° Au lieu dit *El Rhodha*, le jardin où le prophète avait dit : « Entre ma tombe et ma chaire est un jardin des jardins du paradis. »

2° A la *chaire* du prophète.

3° Au lieu dit *El Hedjira* ou la chambre ; c'est la chambre qu'occupait Aischa, la femme bien-aimée du prophète, et où il fut enterré. (Outre sa tombe, il y a aussi celles du khalife *Abou Bekr* et d'*Omar*, ses deux disciples.)

4° Au lieu dit *Masbat-Gabriel*, point où l'ange Gabriel descendit du ciel et apparut à Mahomet.

5° Au tombeau de *Fatma*, la fille du prophète et l'épouse d'Ali.

On sait que le prophète travailla de ses propres mains à la

construction de la mosquée de Médine ; la maison qu'il habitait était attenante au sanctuaire. Il y mourut un lundi, 12 *rabi el Ewal*, de la onzième année de l'hégire (3 juin 632). Outre les stations de la mosquée du prophète que je viens d'indiquer, pour la plupart du moins, le pèlerin doit visiter encore :

1° La mosquée de la *Kaâba* ou de la *Coupole*, dont les fondements furent jetés par Mahomet à l'endroit même où s'arrêta la chamelle qu'il montait à l'époque de sa fuite de la Mecque à Médine.

2° Le mont *Ohod*, célèbre par la caverne dans laquelle il se cacha lors de sa fuite, célèbre aussi par une source miraculeuse qui lui servit à étancher sa soif, par un combat mémorable qu'il livra à ses ennemis acharnés, et enfin par le tombeau d'Aaron, que la tradition y place.

3° Le cimetière appelé *El Bekia*, où furent inhumés le khalife Othman, la nourrice du prophète, son fils Ibrahim et plusieurs de ses femmes.

Pour clore cette notice, j'ajouterai qu'il est d'usage que chaque sultan, à son avénement au trône, envoie en cadeau au temple de la Mecque une riche tenture appelée *Kissona*, destinée à orner les parois intérieures de la Kaâba.

Cette tenture est renouvelée tous les ans et apportée, par voie de terre, de Constantinople à la Mecque ; c'est ce qu'on appelle la caravane du *Tapis* ; le chameau qui porte les riches présents devient le *chameau sacré* ou *Mahmal* (1).

L'usage est le même pour la caravane du Caire, qui part également avec les présents du khédive. Tous les ans, ces tentures sont renouvelées ; les anciennes sont alors envoyées à Médine pour orner le tombeau du prophète et, au fur et à mesure qu'on les remplace, on divise en morceaux les plus vieilles qu'on vend comme reliques.

On comprend facilement qu'une pareille agglomération d'hommes (on a vu, en 1865, 200000 hommes réunis à Müna) a plus d'un but, produit plus d'un effet. On peut dire, en résumé, que le pèlerinage de la Mecque est une opération complexe, à la fois religieuse, politique et commerciale.

Les changements qui se sont opérés dans le mode de transport des pèlerins, depuis ces dernières années, sont radicaux.

Autrefois, en effet, les hadjis se rendaient à la Mecque par des caravanes plus ou moins nombreuses, en suivant la voie

(1) Pour les Arabes, c'est toujours le *même* chameau depuis l'origine de l'institution ; il jouirait donc pour eux du don précieux de l'immortalité.

de terre. Ceux de l'Afrique septentrionale et même centrale longeaient le grand désert, en se rapprochant de plus en plus des rives du Nil ; ils suivaient les bords de ce fleuve et ils le passaient à la hauteur de *Kenet*, le point le plus voisin de la mer Rouge ; ils s'embarquaient à *Kosséïr* sur des *Sambouks* (barques arabes) qui les portaient, moyennant quelques piastres, à la rive opposée en cinq ou huit jours au plus, suivant les vents ou l'habileté du patron de la barque.

Il y en avait un petit nombre qui, arrivés à Suez, frétaient à bas prix des sambouks sur lesquels ils s'entassaient, puis se confiaient aux vents du Nord qui prédominent sur la mer Rouge. Ces barques longeaient péniblement la côte orientale de cette mer et arrivaient lentement après dix, quinze jours et plus à Yambo, d'où l'on gagnait, par terre, Médine et la Mecque. Le retour n'était point possible par cette voie, à cause des vents contraires et il fallait rentrer par la voie de terre.

Quant aux pèlerins qui venaient des rives du Tigre et de l'Euphrate, de la Perse, de l'Afghanistan et des Indes, ils convergeaient vers *Bagdad*, se rassemblaient à *Bassora* et pénétraient, par une ou plusieurs caravanes, à travers les déserts de l'Arabie, jusqu'à la Mecque. Le retour se faisait par la même voie. Les grandes caravanes de Damas et du Caire gagnaient complétement, par la voie de terre, les lieux saints, Médine et la Mecque.

Ainsi, la dispersion des pèlerins, après les cérémonies religieuses de la Mecque, devait se faire par les voies de terre dans toutes les directions ; les vastes déserts, qui séparent la ville sainte des populations du nord, du levant et du couchant, purifiaient les caravanes de tout élément morbide ; les pèlerins épuisés et les malades restaient en arrière et beaucoup trouvaient leur tombe dans les sables du désert.

De cette manière, on comprend comment les troupes d'hadjis et les grandes caravanes pouvaient être décimées dans les lieux saints et en route par la dysenterie, le typhus, le choléra ou la peste, tout en n'important ces fléaux qu'à de rares intervalles au milieu des populations ainsi séparées de la Mecque par le plus puissant et le plus efficace de tous les cordons sanitaires, le désert. Ceci est tellement vrai que nous voyons, dès que cette barrière est supprimée, se produire des conditions sanitaires nouvelles dont l'Europe est aujourd'hui victime. Ce sont les bateaux à vapeur et les chemins de fer qui ont renversé cette barrière.

Des steamers vont chercher les pèlerins au Maroc, sur les côtes de l'Algérie, dans les ports de la Turquie d'Europe et de

l'Asie Mineure et les portent à Alexandrie d'Égypte, d'où le chemin de fer les amène, en quelques heures, à Suez, et là, des vapeurs appartenant à des compagnies égyptiennes et anglaises les transportent à Djeddah en quatre ou cinq jours.

Les pèlerins musulmans des Indes, de l'Afghanistan, de la Perse et même ceux de la presqu'île Arabique ne prennent pas non plus la voie de terre; des vapeurs d'une compagnie anglaise de Bombay, destinés spécialement au service des hadjis, recueillent ceux-ci dans les ports de la presqu'île du Gange, dans ceux du golfe Persique, à Bassora, à Mascate, à Aden, à Souakin, etc., et les conduisent également à Djeddah.

Comment, dans quel état d'hygiène et de santé les pèlerins de l'extrême Orient arrivent-ils à Djeddah? C'est ce qu'il importe surtout de savoir et de surveiller de très-près.

Ce qui paraît bien certain aujourd'hui, c'est que la province du *Hedjaz* n'est pas un foyer producteur de choléra, que ce fléau y est toujours importé quand le pèlerinage est suivi d'épidémies ; c'est que, en 1865 particulièrement, ce sont les hadjis des Indes (on sait que le choléra est endémique sur les bords du Gange, et que c'est là le grand foyer originel) qui ont apporté le choléra à la Mecque, d'où l'épidémie s'est dispersée dans toutes les directions suivies par les pèlerins eux-mêmes; que, grâce aux bateaux à vapeur qui ont amené de Djeddah à Suez, en trois ou quatre jours, des hadjis qui auraient mis trente ou quarante jours pour parcourir la même distance par la voie de terre, cette dispersion rapide a semé l'épidémie en Égypte, puis dans tous les pays qui sont en rapport avec elle, c'est-à-dire dans la plus grande partie de l'Europe.

Il n'existait, en effet, à cette époque, dans ces parages, que des institutions sanitaires incomplètes : en outre, leur application n'était ni facile ni rigoureuse. Le débarquement et surtout le réembarquement des pèlerins se faisaient librement, sans contrôle et sans surveillance.

II

LE PÈLERINAGE DE MÉDINE. — SES DIVERSES PRATIQUES. — ROUTE DE LA MECQUE A MÉDINE.

Une fois les cérémonies du *Courban Baïram* terminées à la Mecque, les pèlerins se dispersent. Les uns reviennent à Djeddah, afin de s'embarquer et de se rapatrier; comme nous l'avons dit, ceux qui n'ont pas encore visité Médine (visite qui n'est

cependant point obligatoire) s'y rendent de la Mecque ; enfin, un certain nombre, et ce sont surtout les Indiens et plus particulièrement les Javanais, s'installent à la Mecque, attendant le prochain pèlerinage. Mais généralement, les hadjis ont hâte de regagner leur pays, d'autant mieux que, à cette époque, leurs ressources pécuniaires sont bien amoindries, souvent même épuisées.

Néanmoins, beaucoup de pèlerins se joignent aux caravanes de Syrie et d'Égypte, lorsqu'elles sortent de la Mecque, et se dirigent avec ces dernières sur Médine.

La route suivie est assez variable tous les ans ; elle dépend du caprice des *Schecks*, ou guides des caravanes, mais surtout de l'état dans lequel se trouvent les puits qu'on doit rencontrer, et principalement encore des dispositions des tribus bédouines qui habitent les contrées à traverser, et dont les plus dangereuses sont celles des *Harb* et des *Djeheiné*. Le gouvernement ottoman s'est décidé à payer à ces tribus belliqueuses et rapaces une sorte de dîme, afin d'obtenir pour les caravanes la sécurité des routes ; mais, cet impôt ne parvient pas toujours régulièrement, soit qu'on oublie de l'envoyer, soit qu'il reste dans la poche des agents qui sont chargés de le distribuer, et il en résulte de temps à autre de nouvelles levées de boucliers.

De son côté, le grand schérif de la Mecque, qui jouit de beaucoup d'autorité sur toutes ces tribus, s'en sert pour exercer une pression sur la Sublime-Porte.

Cette situation précaire se retrouve dans toutes les parties de la péninsule Arabique soumises au gouvernement ottoman, qui n'y exerce guère qu'une autorité nominale et dont l'influence y est des plus aléatoires.

Quoi qu'il en soit, le chemin le plus ordinairement suivi par les pèlerins qui vont de la Mecque à Médine se rapproche du littoral.

Les caravanes se dirigent, au nord-nord-ouest, vers *El Meïmoumié*, édifice ruiné où se trouve le tombeau d'un santon et s'avancent vers l'*Ouadi Fatmè*, qui abonde en sources et en puits. La partie cultivée de cette vallée renferme surtout des dattiers, dont le fruit approvisionne les marchés des deux villes voisines et des plantes potagères qui sont portées, toutes les nuits, par des ânes à Djeddah et à la Mecque ; on trouve là plusieurs édifices sarrazins en ruines, ainsi qu'un grand khan.

Des cabanes d'Arabes, éparses entre les dattiers, appartiennent aux cultivateurs qui sont principalement de la tribu de *Lahian ;* les plus riches font partie des *Doui Barakat*, tribu des

schérifs de la Mecque; ils vivent ici, comme les Bédouins, sous des tentes et dans des huttes; ils ont quelques bestiaux; leurs vaches, comme toutes celles du Hedjaz, sont petites, avec une bosse sur le garrot.

L'Ouadi-Fatmé est également remarquable par ses nombreux hennés, arbres dont les fleurs odoriférantes réduites en poudre sont employées par les peuples de l'Orient pour teindre la plante des pieds, la paume des mains et les ongles.

Le henné de ce canton se vend, à la Mecque, aux pèlerins dans de petits sacs de cuir rouge.

Cette vallée de l'Ouadi-Fatmé, très-longue, aboutit à *El Kara*, autre plaine noire, pierreuse, stérile et dépourvue d'eau; ce n'est qu'à son extrémité qu'on rencontre un puits profond, rempli de bonne eau, qu'on appelle le *Bir Asfan;* de là, pour arriver au village de *Kholeïs*, le chemin est long et pénible; de-plus, comme on monte sans cesse, on éprouve un abaissement de température assez sensible pour qu'on soit parfois obligé de faire du feu, le soir.

Kholeïs est le chef-lieu de la tribu de *Zebeïd*, branche des *Beni-Harb*; les montagnes voisines sont, du reste, peuplées de Bédouins. En sortant de Kholeïs, on gravit une haute colline ou *Themet-Kholeïs*, où l'on rencontre toujours un grand nombre de cadavres de chameaux; de là, on descend dans une plaine parsemée de tarfas ou tamarisces, arbrisseaux qui restent constamment verts et qui sont très-communs dans les déserts d'Arabie; enfin, on fait halte à *Kulleïa*, où l'on trouve de l'eau et un bocage de dattiers. La petite vallée de l'*Ouadi Khaouar*, qui précède Kulleïa, est réputée pour l'abondance et la qualité de ses bananes et pour ses champs de dhourra, de bamiè et de dokken.

De Kulleïa on se dirige sur *Rabegh*, au milieu de plantations touffues de palmiers et de tamariniers ou *Thamv hindi*. L'eau est mauvaise à Rabegh, et c'est un lieu tristement célèbre dans les annales du choléra : car dans chacune des épidémies qui ont éclaté dans le Hedjaz, c'est surtout à Rabegh que les caravanes de la Mecque à Médine ont été décimées.

C'est en passant devant Rabegh que les pèlerins, qui se rendent d'Égypte à Djeddah, soit par mer, soit par terre, sont obligés de prendre l'*Ihram*, ce qu'ils font, ou sur le rivage, ou à bord du navire.

On fait ensuite halte à *Mastoura*, où se trouve de l'eau de bonne qualité. C'est près de cette station que s'élève le *Djebel Ayoub* (mont de Job) bien au-dessus des autres sommets de la chaîne dont il fait partie; il est habité par la tribu des *Ouof*, qui

sont maîtres de la route de Kulleïa à Mastoura et la rendent très-dangereuse par leurs vols et leurs exactions.

De Mastoura à *Ssafra*, point vers lequel on se dirige alors, la route est longue et pénible et passe par *Beder* ou *Bedr Höneim* où l'on se ravitaille ; c'est à Beder que se divisent les caravanes, quand elles ne vont pas toutes à Médine ; c'est là où, du reste aussi, les caravanes d'Égypte et de Syrie se sont déjà rencontrées en allant à la Mecque ; comme il arrive souvent qu'au retour celle d'Égypte ne repasse point par Médine, c'est à Beder qu'elle quitte le grand chemin pour se rapprocher encore du littoral et converger vers El Ouetch, où on l'arrête et où on la tient en observation.

De Beder on s'engage dans des vallées sablonneuses et encaissées entre des montagnes élevées ; c'est dans ce territoire que se trouve principalement l'arbre qui produit le baume de la Mecque, et l'on y récolte exclusivement le séné de la Mecque ou d'Arabie que la caravane de Syrie exporte.

Enfin, on descend dans l'*Ouadi Zogag*, vallée étroite, couverte d'acacias, qui mène à la vallée d'*El Ssafra*, tout près du village du même nom où l'on s'arrête.

Ssafra est le grand marché de toutes les tribus voisines. Les maisons sont bâties sur la pente de la montagne ; la vallée est couverte de dattiers et traversée par un ruisseau abondant. On y sème du dhourra, de l'orge et du dhoken, le badenjan ou la mélongène, des oignons, du méloukié et des raves ; les vignes, les citronniers, les bananiers, y sont communs. Les bocages de dattiers y ont une étendue de près de quatre milles et sont l'objet de beaucoup de soins (1).

Aussi cette vallée est célèbre dans tout le Hedjaz pour l'abondance et la qualité de ses dattes ; on y rencontre aussi de grands palmiers.

Les habitants de cette contrée, qui est, au point de vue stratégique, la clef du Hedjaz septentrional, sont de la tribu des *Beni Salem*, branche la plus nombreuse et la plus guerrière des Harb. Ils ont longtemps résisté aux *Wahabites*, lorsque ces farouches réformateurs envahirent la Péninsule.

Les dattes sont la marchandise la plus commune sur le marché de Ssafra, ou *Souk-es'-Ssafra ;* le miel qui provient

(1) La datte est le fruit le plus précieux de l'Arabie : le prix payé au père d'une fille que l'on épouse consiste souvent en trois dattiers. Les Arabes préparent les dattes de diverses manières : pour l'expédition, ils les réduisent en une pulpe épaisse, après les avoir fait bouillir dans l'eau, et arrosées d'une couche de miel. Ils disent qu'une bonne ménagère doit fournir journellement à son époux, pendant un mois, un plat de dattes accommodées *différemment*.

des montagnes voisines et que l'on conserve dans des peaux de mouton, est un autre objet de commerce; il a aussi la réputation d'être excellent.

Ssafra et Beder sont les seuls points de tout le Hedjaz où il soit possible de se procurer le baume de la Mecque dans toute sa pureté naturelle. L'arbre qui le produit, surtout dans le *Djebel Sobh*, est appelé par les Arabes *beschem;* il a une hauteur de dix à quinze pieds, le tronc lisse et l'écorce mince; le suc qui en découle est enlevé avec l'ongle du pouce et reçu dans un vase. Cette résine a une odeur forte de térébenthine et une saveur amère. Les habitants de Ssafra sont dans l'usage de la sophistiquer avec de l'huile de sésame et du goudron. Quand on veut l'essayer, on trempe le doigt dans le baume et l'on y met le feu; si le baume brûle sans faire de mal ou sans laisser une marque sur le doigt, on juge qu'il est de bonne qualité; mais s'il brûle le doigt aussitôt qu'on y a mis le feu, on le considère comme altéré. Bruce indique, dans l'histoire de ses voyages, un autre mode d'expérimentation qui consiste à laisser tomber une goutte de baume dans un vase plein d'eau; celui qui est pur se coagule et se précipite au fond du vase, tandis que celui qui est altéré se dissout et surnage sur le liquide. Quoi qu'il en soit, il est extrêmement difficile d'en trouver à l'état de pureté. Les riches pèlerins ont l'habitude de verser quelques gouttes de ce baume dans leur première tasse de café du matin et considèrent ce breuvage comme tonique. Les semences du beschem sont employées dans le Hedjaz pour produire l'avortement.

De Souk-ès'-Ssafra on se dirige vers la vallée de *Djedeïdé*, *Djeheiné*, à travers les défilés de *Dar el Hamra* et de *Mokad*, où se trouvent des villages habités par les *Haouaseb*, la tribu la plus pillarde des Harb; aussi les malheureuses caravanes redoutent-elles particulièrement ce passage.

El Kheif est le dernier village de la vallée de Djedeïdè; c'est une des positions les plus importantes du Hedjaz, parce que c'est le seul chemin qui mène de la Mecque ou d'Iambo à Médine; en conséquence, il y a là habituellement un camp de soldats; mais les soldats n'y sont eux-mêmes en sécurité que lorsqu'on a traité avec les Harb. Ce fut ici que les Wahabites détruisirent la première armée turque envoyée contre eux.

De la vallée de Djeheïdé on passe dans l'*Ouadi el Schoada* ou *vallée des Martyrs*, parce que, suivant la tradition, plusieurs disciples de Mahomet y furent tués dans une bataille; cette vallée est remarquable par des rochers de granit rouge mêlé à du calcaire.

Enfin, on débouche dans la vallée d'*El Fereisch*; on gravit la montagne par des chemins rocailleux, remplis d'arbres épineux et, du sommet, on voit l'immense plaine de l'Est s'étendre devant soi. C'est dans cette plaine que se trouve Médine.

Les caravanes mettent de onze à treize jours pour faire cette route de la Mecque à Médine. Elle n'est pas éloignée de la mer et offre, comme on voit, assez de ressources.

Il y en a une seconde plus centrale et plus courte, mais montagneuse, moins sûre et abandonnée, qui n'exige que six jours; il paraît cependant que, cette année, on l'a aménagée et que certaines tribus de pèlerins l'ont suivie, mais en petit nombre.

De même que les *Mekkaouis* (habitants de la Mecque), les *Médinaouis* (habitants de Médine) sont, pour la plupart, des étrangers que le tombeau du prophète et les profits qu'il assure à quiconque en est voisin ont attirés dans ce lieu. Il n'y reste qu'un petit nombre de descendants de ces familles arabes qui s'y trouvaient quand Mahomet y arriva en fuyant de la Mecque; on n'y rencontre aujourd'hui que des colonies venues de tous les points de l'empire musulman. Comme la Mecque, Médine est très-bien approvisionnée d'eau douce par un beau canal souterrain; mais, c'est une eau nitreuse et légèrement tiède. La ville est également pourvue largement, sous ce rapport, par un torrent considérable qui, coulant du sud au nord, traverse les faubourgs et se perd, au nord-ouest, dans une vallée pierreuse. Le précieux joyau de Médine, qui place cette ville de niveau avec la Mecque et qui la lui a même fait préférer par beaucoup d'écrivains arabes, est la grande mosquée qui renferme le tombeau de Mahomet et qui a été fondée par lui. Ce fameux tombeau se trouve, avec ceux d'Abou Bekr et d'Omar, les deux plus anciens disciples et successeurs immédiats de Mahomet, dans un édifice carré de pierres noires, soutenu par deux colonnes et non suspendu en l'air, comme on le croit encore en Europe. Les trésors du Hedjaz étaient autrefois conservés autour de ces sépultures, soit suspendus à des cordes tendues en travers de l'édifice, soit déposés dans des coffres à terre. Lorsque les Wahabites prirent la ville, ils pillèrent toutes les richesses du *Hedjira* (enceinte du tombeau), comme ils avaient pillé celles du temple de la Mecque.

L'endroit où viennent surtout prier les pèlerins s'appelle *El Rhoda*, c'est-à-dire jardin, ou le jardin des vrais croyants; ce nom lui fut donné par Mahomet, qui a dit : « Entre mon tombeau et ma chaire est un jardin des jardins du paradis.»

Avant d'entrer dans la ville, le pèlerin doit faire une ablution complète et, s'il est possible, se purifier le corps avec des substances odorantes; dès qu'il aperçoit la coupole du Hedjira, il doit réciter à haute voix une prière. Quand il veut visiter la mosquée, le *Mezazouar* le conduit à la porte de *Bab-Es'-Salam*, dont il enjambe le seuil du pied droit, suivant l'usage usité dans toutes les mosquées et s'avance vers le Rhoda, où il prononce une oraison accompagnée de quatre prosternations ; il s'avance ensuite vers la grille du Hedjira et là, les bras étendus, il adresse cette invocation à Mahomet : « *Salam aleika ya Mohammet, Salam ya resoul illah!* salut à toi, Mahomet ; salut à toi, prophète de Dieu ! » Il invoque ensuite son intercession dans le ciel et mentionne séparément les noms de tous ceux de ses parents et de ses amis qu'il désire comprendre dans ses prières; c'est pour cette raison que toute lettre adressée à un habitant de Médine finit par une prière de faire mention, au tombeau du prophète, du nom de l'écrivain. Le pèlerin va continuer ses oraisons en face des tombeaux d'Abou-Bekr, d'Omar et de Sitna Fatmé ou Fatmé-e-Zohèra (Fatmé l'éclatante), fille de Mahomet et épouse d'Ali ; il retourne ensuite au Rhoda où il récite une dernière oraison pour saluer Dieu, en quittant la mosquée. A tous les endroits où se font des prières, des gens se tiennent accroupis avec des mouchoirs étendus pour recevoir les dons des pèlerins ; les eunuques ou gardiens du temple attendent, dans le *Rhoda*, que le pèlerin ait fini sa dernière prière pour le féliciter de ce qu'il a heureusement accompli le *ziara* ou la visite et pour recevoir leur gratification. La police de la Mosquée, le soin de laver le Hedjira et tout l'édifice, d'allumer les lampes, etc., sont confiés à une cinquantaine d'eunuques, organisés comme ceux du *Beithou'llah* de la Mecque; mais ceux de Médine sont des personnages plus importants; ils sont très-respectés et exercent une influence considérable dans les affaires de la ville.

Leur chef, appelé *Scheikh el haram*, est le principal personnage de la cité; il a un rang plus élevé que l'aga ou le chef des eunuques de la Mecque ; il est envoyé de Constantinople et, le plus ordinairement, a appartenu au sérail du Grand Seigneur. Indépendamment de ces eunuques, la Mosquée compte beaucoup d'habitants de la ville parmi ses serviteurs; on les appelle *Ferraschin;* ils aident les eunuques et exercent aussi la profession très-lucrative de réciter des prières pour les absents.

Les Wahabites avaient défendu la visite au tombeau de Mahomet; le regardant comme un simple mortel, ils ne jugeaient pas son sépulcre digne d'une attention particulière. Cependant,

ils n'empêchaient point la visite de la Mosquée, construite par le prophète à l'époque mémorable de sa fuite de la Mecque, époque qui posa les premiers fondements de l'islamisme ; cette mosquée est réputée le lieu le plus saint de la terre après le Beithou'llah. Même pour les musulmans orthodoxes, la visite de ce temple et du tombeau constitue un acte purement méritoire, qui n'a rien de commun avec les obligations du Hadj imposées à tous les vrais croyants, de même que la visite du temple de Jérusalem et du tombeau d'Abraham à *Hébron*.

Il y a aussi cette différence entre la mosquée de Médine et celle de la Mecque que l'accès de la première est interdit aux femmes, tandis qu'elles visitent journellement la seconde.

Le pèlerin, ayant terminé sa visite à la mosquée, sort de la ville et va visiter le cimetière, célèbre par le grand nombre de saints qui y sont enterrés ; puis il se rend au *Djebel Ohod* (mont Ohod), où se trouvent les tombeaux de Hamzé, oncle de Mahomet, et de soixante-quinze de ses disciples tués dans une bataille sanglante livrée en ce lieu par Mahomet aux *koreischs* idolâtres.

Cet endroit est le lieu de campement des pèlerins de Syrie pendant trois jours, soit qu'ils aillent à la Mecque, soit qu'ils en reviennent. Un peu plus loin, vers la montagne qui n'est qu'à une portée de fusil, une petite coupole indique l'endroit où Mahomet fut atteint, dans la mêlée, d'une pierre qui lui cassa quatre dents de devant et le renversa à terre.

Il n'est donc pas surprenant que le *djebel Ohod* soit l'objet d'une vénération toute particulière.

Les pèlerins vont ensuite visiter, dans un village voisin appelé *Koba*, le lieu où Mahomet s'arrêta, d'abord en venant de la Mecque; on y va par une plaine qu'ombragent de nombreux dattiers. C'est là que commencent les jardins célèbres de Médine qui forment assurément le canton le plus fertile et le plus agréable du Hedjaz septentrional, pour ne pas dire le seul.

On voit dans ces jardins, tous entourés de murs et arrosés par de nombreux puits, des arbres fruitiers de toutes les espèces ; les citronniers et les orangers, les abricotiers, les figuiers, sont plantés au milieu des dattiers, des nebeks, des khéora (ricin), des acacias dont les jeunes branches servent à la nourriture du bétail, des châtaigniers sauvages, de grands sycomores (*Ficus sycomorus*) et forment des bocages aussi touffus qu'en Syrie et en Égypte. Les arbres fruitiers se trouvent principalement du côté du village de *Koba*. On dit que le raisin et surtout les grenades sont d'une qualité excellente;

il y a aussi des pêches, des bananes et, dans les jardins de Koba, des pastèques et des melons. Le nebek, qui produit le *Lotus*, espèce de jujube, est très-commun dans la plaine de Médine, ainsi que dans les montagnes voisines; les classes inférieures en font leur principal aliment. Un arbre très-répandu dans les jardins de Médine est l'*ithel*, espèce de tamarisc dont le bois est assez dur pour que les Arabes l'adaptent à la confection des selles de leurs chameaux.

La qualité supérieure des dattes de Médine est célèbre dans toute l'Arabie; elles sont bien plus sucrées et plus savoureuses que celles d'Égypte.

Le dattier est l'arbre le plus important de la péninsule Arabique; toutes ses parties sont utilisées, ce qui le rend aussi précieux pour l'Arabe sédentaire que le chameau l'est pour le Bédouin. Mahomet, dans une de ses maximes, compare l'homme vertueux et généreux à ce bel arbre: « Il se tient droit devant le Seigneur; dans toutes ses actions, il reflète l'impulsion qu'il reçoit d'en haut et toute sa vie est consacrée au bien de ses semblables (psaume I, verset III). » Les habitants du Hedjaz, de même que les Égyptiens, emploient les feuilles et l'écorce du tronc; de plus, ils nourrissent leur bétail avec le noyau du fruit, après l'avoir fait tremper dans l'eau pendant deux jours pour l'amollir; ils le donnent aux chameaux, aux vaches et aux moutons au lieu d'orge; on dit même qu'il est beaucoup plus nourrissant que cette céréale.

La variété des dattes dans une même vallée est infinie. Les dattes formant la matière la plus essentielle, la base même de l'alimentation de l'Arabe, on comprend avec quel empressement est attendue leur récolte; si elle manque, ce qui arrive souvent, parce qu'il est rare que les arbres produisent abondamment trois ou quatre ans de suite, ou bien parce qu'ils sont dévorés par les sauterelles, la disette et la famine peuvent s'ensuivre. La récolte se fait à la fin de juin.

C'est au milieu de ces vergers que s'élève la mosquée de Koba, entourée d'une quarantaine de maisons. On visite, dans son intérieur, plusieurs lieux saints; on va d'abord au *Mobrak el Naka;* c'est la place même où la chamelle sur laquelle Mahomet était monté, en fuyant de la Mecque, s'accroupit et ne voulut plus se relever, avertissant ainsi son maître de s'y arrêter; Mahomet y resta donc quelques jours avant d'entrer à Médine. Ce fut pour consacrer cet endroit qu'il fonda lui-même cette mosquée.

On trouve auprès de la mosquée l'*Aïn Ezzerka*, fontaine

où l'on a érigé une petite chapelle; c'est là que Mahomet aimait venir s'asseoir au milieu de ses disciples pour jouir du plaisir de voir courir l'eau en ruisseau limpide (1).

L'eau est tiède à sa source; elle a un goût légèrement sulfureux qu'elle perd dans son cours ultérieur; elle est réunie avec celle de plusieurs autres fontaines dans le canal qui approvisionne Médine.

Enfin, les pèlerins vont visiter, à peu près à une heure de marche, au nord-ouest de Médine, un endroit appelé *El Kebletin*, lieu où Mahomet, dans le septième mois de sa fuite, changea le *Kibleh*, ou la direction vers laquelle on doit se tourner en faisant la prière; car, jusqu'alors, ses adhérents, de même que les Bédouins juifs, avaient Jérusalem pour Kibleh; Mahomet remplaça cette cité par la *Ka'aba*, pour ce rit.

Les pèlerins restent habituellement trois jours à Médine; puis, les uns s'en reviennent à la Mecque, d'où ils redescendent à Djeddah pour s'embarquer; les autres vont de Médine à Yambo (trajet de cinq jours) où ils trouvent également des vapeurs qui les rapatrient directement.

Mais, l'évacuation du Hedjaz n'est complète que dans le mois de juin, époque à laquelle les pauvres Indiens surtout s'embarquent à Djeddah; ce sont alors des voiliers qui, profitant de la mousson favorable, les prennent à leur bord et les rapatrient.

III

LES CARAVANES DE PÈLERINS. — LES ROUTES DE TERRE ET DE MER. CONSIDÉRATIONS GÉNÉRALES SUR LA MARCHE DU CHOLÉRA ASIATIQUE.

On prévoit déjà comment cette réunion annuelle de pèlerins dans le Hedjaz peut devenir une cause de trouble pour la santé publique et combien elle doit changer les conditions sanitaires habituelles du pays.

Autrefois, la voie suivie par les pèlerins pour se rendre dans le Hedjaz était presque exclusivement la voie de terre; des caravanes partaient de tous les points de l'univers et bravaient les privations et les fatigues d'une route de plusieurs mois ou de plusieurs semaines à travers le désert, pour venir contempler et prier sur les lieux saints. Les pèlerins regar-

(1) Un jour, l'anneau du prophète tomba dans le puits; on ne put le retrouver. La supposition qu'il y est encore suffit à rendre ce puits célèbre.

daient même les difficultés du voyage comme un titre de plus à la grâce qui devait leur venir d'en haut.

Beaucoup d'entre eux se rendent à la Mecque trois ou quatre mois avant l'époque des grandes fêtes, afin de passer le *Ramadhan* dans la ville sainte; la plupart le passent plutôt encore à Médine.

Cependant les principales caravanes n'arrivent que quelques jours avant l'époque prescrite, c'est-à-dire avant le *Courban-Baïram*.

Dans le principe, les caravanes étaient nombreuses; mais les deux plus importantes et par le nombre et par la réglementation étaient toujours celles de Syrie et celle d'Égypte, la première surtout, qui l'emportait de beaucoup sur la seconde; ce sont, à vrai dire, les deux seules caravanes qu'on revoit encore tous les ans et dans les mêmes conditions.

Ce sont elles qui portent à la Mecque le tapis sacré offert à la Kâaba par le chef des croyants et le vice-roi d'Égypte, d'où le nom de *caravanes du tapis*.

De grands personnages accompagnaient jadis les caravanes et y déployaient un luxe considérable; aujourd'hui, ils préfèrent la voie de mer.

D'après El Fasi, lorsque la mère de Motassem B'illah, le dernier des Abassides, fit le pèlerinage en 631 A. H., sa caravane consistait en 120 000 chameaux.

Quand Soliman ibn Abdel Malek effectua son pèlerinage, en 97 A. H., 900 chameaux furent employés seulement pour le transport de la garde-robe.

Le kalife El Mohdi Abou Abdallah Mohamed dépensa au sien, en 160, 32 millions de dirr'hems. Ce fut le premier kalife qui fit transporter de la neige pour rafraîchir, en chemin, les sorbets.

El Molek Nasir Eddin Abou el Ma'ali, sultan d'Égypte, mena avec lui, dans son pèlerinage, en 719 A. H., 500 chameaux pour le transport seul des sucreries et des confitures et 280 pour celui des grenades, des amandes et autres fruits; il y avait dans son garde-manger de voyage 1000 oies et 3000 poules.

La caravane de Syrie est toujours la mieux ordonnée; elle part de Constantinople et, traversant l'Anatolie et la Syrie, ramasse tous les pèlerins de l'Asie septentrionale jusqu'à ce qu'elle atteigne *Damas*, où elle s'arrête pendant plusieurs semaines.

Pendant tout ce trajet, les plus grands soins sont pris pour sa sûreté et sa commodité; elle est escortée d'une ville à l'autre

par des troupes; à chaque station, elle trouve des caravansérails et des fontaines publiques qui ont été bâtis par les anciens sultans.

A Damas, il est nécessaire de se préparer à la traversée du désert, qui doit durer trente jours jusqu'à Médine; les premiers chameaux sont changés, ceux d'Anatolie n'étant pas en état de supporter les fatigues d'un tel voyage. Presque toutes les villes de la Syrie orientale en fournissent à cet effet, et les grands scheiks des Bédouins de la frontière de ce pays passent des engagements avec le gouvernement de Damas pour en procurer une quantité considérable.

Les pèlerins se groupent par nationalité et campent, chaque tribu à part; ils sont sous la conduite de Scheks ou guides qui, moyennant des prix débattus d'avance, leur fournissent tout ce qu'il leur faut.

La caravane d'Égypte, qui part du Caire, est réglée comme celle de Syrie et, de plus, elle est accompagnée de médecins munis de caisses de médicaments. Elle est bien moins forte et, aujourd'hui, elle ne se compose plus guère que de quelques fonctionnaires chargés de la garde du *tapis* et d'une petite escorte militaire; il est bien rare même qu'elle soit, comme celle de Syrie, commandée par un pacha.

Mais elle suit un chemin plus dangereux et plus fatigant que cette dernière, parce qu'en longeant le rivage du golfe Arabique elle traverse le territoire de tribus bédouines farouches et belliqueuses qui souvent la pillent et la rançonnent.

Les pèlerins persans, qui avaient coutume de partir de Bagdad, où ils rencontraient ceux qui venaient des rives du Tigre et de l'Euphrate, puis de traverser le Nedjd pour venir à la Mecque, cessèrent de se mettre en route à peu près à l'époque où les Wahabites arrêtèrent les pèlerins de Syrie.

Beaucoup d'entre eux passent encore par la Syrie et se joignent à la caravane de ce pays; mais, aujourd'hui, c'est la voie de mer qu'ils suivent presque exclusivement; ils s'embarquent à Bassorah dans le golfe Persique et, de là, gagnent Djeddah et la Mecque.

Les Persans n'ont pas toujours eu l'autorisation de visiter la Mecque, parce qu'il y a, parmi eux, bon nombre d'hérétiques qui cachent leurs doctrines, pendant le pèlerinage, auquel ils ne tiennent à assister que pour se livrer à un commerce fructueux.

Le chiffre des sectateurs d'Ali, le disciple favori de Mahomet, est considérable et il y a, en Perse, beaucoup de lieux vénérés, entre autres *Meschet Ali* (où se trouve le tombeau d'Ali), qui

sont également l'objet de pèlerinages annuels pour ceux qui se sont ralliés à ce dernier culte.

Il y a encore des Persans qui viennent de Bassorah sur de grands samboucks, appelés *Backalaô;* s'ils rencontrent les vents alizés, ils vont directement à Djeddah, sinon, ils s'arrêtent à *Sooka*, où ils se forment en caravanes et suivent par terre la côte de l'Yemen.

Mais, il faut reconnaître que ce sont les bateaux à vapeur qui, aujourd'hui, chargent presque la totalité des pèlerins.

Ces Persans sont les musulmans les plus fanatiques et ils ont une telle répulsion pour les chrétiens, entre autres, qu'au dire des voyageurs, ils casseront, par exemple, la tasse dans laquelle un *Giaour* aura bu, plutôt que de continuer à s'en servir.

La caravane des pèlerins Mogrebins a cessé de venir; elle avait aussi à faire un long trajet, s'avançant du Maroc vers Tunis et Tripoli, longeant les côtes de la Syrie jusqu'à *Derné*, puis celles d'Égypte, en passant par Alexandrie, ou bien se rendant directement au Caire par les lacs de *Natron*. Aujourd'hui, ces gens viennent aussi par mer dans le Hedjaz.

De leur côté, les Indiens partaient généralement de Mascate et venaient à travers le Nedj jusqu'à la Mecque; actuellement, ils viennent tous par mer, soit de Singapoore, Bombay, Pennang, Calcutta, Batavia, Java, etc., soit de Mascate.

Les moins fortunés de ces Indiens prennent passage sur des voiliers à l'époque de la mousson favorable, ou du sud, qui souffle de décembre à mai; long et irrégulier voyage, car, tous les ans, il y en a qui arrivent trop tard, c'est à-dire après les fêtes de la Mecque; ils s'installent alors dans le pays et attendent le pèlerinage prochain. Beaucoup de Javanais, quoique ayant accompli leur pèlerinage, s'établissent également à la Mecque jusqu'au pèlerinage prochain et font ainsi, coup sur coup, deux pèlerinages.

Les Indiens qui s'en retournent, comme ils sont venus, par les voiliers, sont obligés d'attendre l'autre mousson (nord), qui ne souffle qu'au commencement de juin.

Il y a beaucoup de misérables dans cette catégorie de pèlerins et ils viennent renforcer la corporation de mendiants déjà fort nombreuse à la Mecque et à Djeddah.

On ne retrouve plus maintenant que les deux caravanes fondamentales de Syrie et d'Égypte, et celle moins importante et irrégulière de l'Yemen, qui part de Sana et prend sa route le long des montagnes jusqu'au Taïf et à la Mecque; on la nommait autrefois *Hadj el Kelesi*.

Mais, à ces caravanes régulières il faut ajouter des bandes nombreuses de Bédouins qui, en temps de paix, se rendent de toutes les parties du désert à la Mecque. Le *Nedj*, le *Djebel Chammar*, la région de *Bichra*, de *Ben Rachid*, de *Diret-Harb*, etc., fournissent aussi un fort contingent de pèlerins.

Aujourd'hui, les grands arrivages se font par les deux points opposés de la mer Rouge, Suez et Aden.

Les embarcations en usage dans le pays sont de grandes barques nommées *sambouks*, munies d'une puissante voile, et qui tiennent très-bien la mer. L'Arabe a une grande prédilection pour ce mode de transport; il se sent davantage, si l'on peut dire, sur son terrain ; il s'y trouve plus libre et sans contact avec les Européens.

Comme le temps est peu de chose pour les musulmans et, pour les hadjis, moins encore, peu leur importe de rester de longs jours et de longues nuits en route et sur mer.

Ces samboucks font le service de la rade de Djeddah; ils y sont nombreux en temps de pèlerinage et deviennent indispensables pour communiquer avec les navires, qui, en raison de l'obstruction du port par des bancs de coraux sont obligés de se tenir fort loin de la ville, dans des passes étroites et souvent fort dangereuses pour la navigation.

On ne rencontre plus guère dans les caravanes proprement dites que les fanatiques, ceux qui croient que le pèlerinage est d'autant plus efficace et méritoire qu'il a offert plus de fatigues et de dangers, et les pauvres qui n'ont pas le moyen de venir par mer et qui vivent, tout le long de la route, de ce que leur donnent les personnages aisés de la caravane.

La charité se pratique dans ces pays sur une grande échelle. C'est un des préceptes, du reste, du Coran et Mahomet l'a expressément recommandée.

Chacun donne avec empressement et l'on peut dire que l'Arabie particulièrement est un vrai refuge pour les mendiants, qui y pullulent à l'époque du pèlerinage.

Cette charité s'étend jusqu'aux animaux, que le Coran défend aussi de tuer et de maltraiter. Djeddah est, comme la plupart des villes de l'Orient, remplie de chiens faméliques et hargneux; chaque quartier a sa bande particulière qui n'en franchit jamais la zone et qui la défend énergiquement contre les envahisseurs des autres quartiers. On apporte à boire et à manger à ces gardiens zélés et farouches, qui vivent ainsi en vrais sybarites sur le commun (1).

(1) On respecte même les insectes les plus gênants et les plus immondes, tant la charité a d'extension. Ainsi, les démangeaisons, dues à la présence de parasites très-fréquents,

Peu de pèlerins, à l'exception des mendiants, arrivent sans apporter des productions de leur pays pour les vendre, et cette remarque s'applique tant aux marchands, dont le commerce est le principal objectif, qu'à ceux qui sont amenés par le zèle religieux, car ces derniers tirent de leur trafic à La Mecque un profit suffisant pour diminuer d'autant les dépenses assez considérables du voyage.

De tous les pèlerins, les plus négociants sont les Persans et cela tient peut-être à la difficulté avec laquelle ils opèrent le change de leur monnaie qui n'a pas cours ici.

Ce sont eux qui apportent les beaux tapis et les pierres fines, entre autres, des turquoises, qu'on trouve en quantité dans le bazar de Djeddah et les perles fines pêchées dans le golfe Persique.

Les produits si variés des Indes y arrivent aussi abondamment, tels que les étoffes, les soieries, les épices, la droguerie, le thé, les bois de construction et surtout le riz.

Les Turcs y apportent les tapis, les parfums, les armes, les bijoux, etc.

L'Yémen envoie son café si parfumé; les côtes d'Afrique les esclaves, car le commerce de l'esclavage est très-actif dans la mer Rouge et Djeddah en est le grand entrepôt ou marché principal, avec Massouah sur la côte opposée. Le pèlerinage vient encore lui donner de l'impulsion et les grands harems de l'Orient profitent de l'occasion pour se repeupler.

On s'imaginera sans peine quelle physionomie animée, pittoresque et étrange revêt Djeddah à cette époque. Le bazar devient une véritable fourmilière humaine où se rencontrent les types les plus variés de l'univers, les costumes les plus étranges, où l'on entend parler les idiomes les plus divers, où l'on voit les mœurs les plus bizarres, où l'on trouve à la fois les richesses et les misères de l'Orient. Tout ce monde se coudoie, se presse, boit, mange, fume, va et vient au milieu des longues files de chameaux qui traversent le bazar en mille sens, à travers une atmosphère où les parfums de l'Orient, la myrrhe, l'encens, l'essence de roses, de jasmin, se mêlent aux odeurs des cuisines en plein vent, atmosphère remplie des plaintes monotones des mendiants, des chants des psylles, des derviches, des jongleurs, des petits cris effarés de quelques houris soigneusement voilées qui se rendent au bain, et tout cela sans rixes, sans désordre, sans gros mots même, fait

doivent être supportées avec une résignation plus que stoïque. Les fidèles ne doivent se gratter qu'avec la paume de la main, de peur d'écraser un de ces parasites.

d'autant plus remarquable que tous les pèlerins sont armés, les Persans de leur poignard large et droit, les Bédouins de leur longue lance et de leur *Djembir* (long poignard recourbé), les Indiens de leur kriss empoisonné; spectacle incomparable, merveilleux et qui est bien fait pour saisir l'imagination. Que de matinées n'ai-je pas perdues en flâneries prolongées à travers les dédales de ce vaste bazar? Que de soirées n'ai-je pas passées à la porte de la Mecque, ne me lassant point de contempler ce défilé non moins curieux de chameaux chargés de hadjis et de bagages de toutes sortes, en partance pour la Mecque?

Il est intéressant de rechercher quelle influence a eu le changement de locomotion des pèlerins sur l'état sanitaire de ceux-ci et du pays.

Lorsque la voie de terre était presque exclusivement suivie, on voyait arriver ici des malheureux exténués par les fatigues de la route, par des privations de toutes sortes et parvenus, par cela même, au dernier degré de la surexcitation et du fanatisme religieux ; mais il faut reconnaître que, même dans cet état, ils étaient peu dangereux pour la santé publique, car, le désert, qui est, comme je l'ai déjà dit, le meilleur des cordons sanitaires, avait *purgé* les caravanes et tous les malingres, *pestiférés* ou autres, étaient restés dans les sables où ils dormaient du dernier sommeil.

Il en était de même pour le retour ou le rapatriement.

Si le vrai musulman accepte avec joie de finir sa misérable existence sur le seuil de la Kàaba, à la Mecque, puisque alors il est sûr d'aller tout droit au paradis de Mahomet, il se considère déjà comme bien près du septième ciel, s'il vient à succomber même sur un point quelconque du territoire sacré.

On peut considérer comme tel tout le territoire du Hedjaz, qui s'étend, sur le littoral, du port de *Yambo* au nord à celui de *Hali* au sud et, dans l'intérieur des terres, de Médine à la Mecque, territoire borné d'un côté par une ceinture de sables et, de l'autre, par des montagnes qui courent du nord au sud, s'étageant les unes sur les autres avec leurs flancs calcinés et leurs sommets arides. On ne peut guère citer comme oasis digne de ce nom, dans toute cette superficie, que la riante et verte vallée d'*Ouadi-Fatmé*, près de la Mecque.

Le territoire proprement dit de la Mecque a pour limites, le long du littoral de la mer Rouge, au nord-ouest le village de *Rabegh* et, au sud-est celui de *Leit*. Si, à partir de ce dernier point, on tire une ligne au nord, en coupant la chaîne montagneuse de *Djebel el Korch* et, qu'arrivé au village de *Maghuzel*,

on oblique cette ligne vers le nord-est, puis vers l'est, pour la faire aboutir au littoral, près de Rabeegh, on aura une sorte de triangle qui comprend à peu près en entier le territoire sacré appelé par les Arabes *Beled* ou *Nodoud el Haram.*

Les bateaux à vapeur sont venus changer l'ancien état de choses et, en rapprochant les distances, c'est-à-dire en rendant les communications plus faciles et plus promptes, créer des conditions sanitaires dont, comme je l'ai dit aussi, l'Europe est aujourd'hui victime.

Il faut cependant reconnaître que le nouveau mode de locomotion a singulièrement amélioré la situation physique et morale des pèlerins et, par là même, les a placés dans des conditions sanitaires moins mauvaises, conditions dont bénéficie également la santé publique.

Les fatigues de la route sont aujourd'hui à peu près nulles; les pèlerins ont plus de facilité à mieux se nourrir; le confort, si l'on peut dire ainsi, s'est peu à peu introduit parmi eux, grâce à la plus grande commodité de ravitaillement et aussi au contact plus fréquent avec les Européens; il en résulte qu'on doit rencontrer actuellement au milieu de ces masses agglomérées moins de léthalité, moins de germes de maladies et que, tant qu'il n'y a pas d'importation nouvelle de choléra, on peut être rassuré sur les suites de cette grande opération qu'on appelle le *Pèlerinage de la Mecque*, d'autant mieux qu'il est parfaitement démontré aujourd'hui que le Hedjaz n'est pas un *foyer producteur* de ce fléau.

J'ajouterai que le fanatisme religieux est aussi moins violent qu'autrefois; des intérêts multiples, politiques aussi bien que religieux, mais surtout commerciaux sont en jeu à cette époque et, ici encore, un contact plus intime avec les Européens a produit bien de l'apaisement, calmé bien des consciences, en ouvrant des horizons nouveaux aux appétits de lucre qui sont le propre de toutes les races humaines. Nous sommes, sinon par le temps, au moins par le progrès, loin de l'époque des massacres de Djeddah !

Ce n'est pas qu'il manque encore de musulmans fanatiques qui regrettent ce vieux temps et qui même se gênent assez peu pour le dire tout haut, ainsi que pour menacer le petit groupe d'Européens résidant à Djeddah; mais leur voix se perd dans la foule et n'y trouve plus guère d'écho.

Il y a seulement quelques années, on ne pouvait dépasser,

sans courir des dangers réels, la porte de Djeddah dite *Porte de la Mecque*, par laquelle passent les pèlerins qui se rendent dans la ville sainte; aujourd'hui, on la franchit impunément; je me suis même engagé parfois assez en avant sur cette route avec mon cheval et je suis encore de ce monde. Mais la Mecque et surtout Médine sont toujours les deux villes saintes où ne peuvent pénétrer les profanes.

L'Arabie ou, du moins, le *Hedjaz*, auquel on doit réserver le nom d'*Arabie pétrée*, en conservant le nom d'*Arabie heureuse* à l'*Yémen*, est un pays pauvre, sec, aride où l'on ne rencontre, à part quelques oasis, que des sables, où les choses même les plus essentielles à la vie sont rares; c'est une terre calcinée, sablonneuse, brûlée par un soleil torride, où l'eau, ce grand élément de fécondation et de végétation, laisse beaucoup à désirer sous le rapport de la quantité aussi bien que de la qualité. Abandonnée à elle-même, cette province stérile ne pourrait suffire à ses besoins; à peine offrirait-elle les éléments nécessaires de nutrition aux nuées de sauterelles qui s'y abattent chaque année; aussi, est-ce une vraie charge pour la Turquie!

Heureusement le pèlerinage vient la tirer de ce marasme et de cette extrême pénurie; c'est le Pactole qui, une fois par an, se détourne de son cours et vient rouler ses flots d'or à travers ces steppes désolés.

En résumé, si les nouvelles conditions dans lesquelles s'accomplit le pèlerinage sont une menace permanente et souvent un danger réel pour l'Europe, il n'en est pas moins vrai qu'elles ont bien modifié et amélioré l'état sanitaire de la masse des pèlerins.

Au reste, le problème de la préservation pour l'Egypte, et partant, pour l'Europe, est des plus simples; *si l'on peut être sûr de son application rigoureuse*, il est résolu; c'est la surveillance la plus étroite sur toutes les provenances maritimes, principalement du côté de l'Inde où se trouve le grand, l'unique foyer de *genèse* de choléra; c'est, en temps d'épidémie au Hedjaz, la fermeture complète de cette voie maritime pour le rapatriement.

On verra cependant, dans la suite de cette étude, que certaines épidémies ont donné lieu, en Europe, par leur mode de réapparition et par leur généralisation aussi grande que dans le cas d'épidémies *primitives* ou *originelles*, mais surtout en raison de leur persistance sur place, à des inductions qui, si elles se confirment avec le temps, rendront la question beau-

coup plus complexe et astreindront à des mesures de surveillance beaucoup plus étendues (1).

Il ne s'agirait plus seulement alors de la voie maritime ; un grand rayon de frontières deviendrait suspect et exigerait un cordon sanitaire fort large, fort dispendieux, ainsi que des mesures préservatrices dont l'application ne serait pas très-facile et serait probablement loin de donner, au moins dès le principe, les résultats attendus ; il ne faut pas perdre de vue, en effet, que le système des quarantaines, des lazarets, dont le principe est excellent, n'est pas applicable partout ; si certaines zones et certaines frontières s'y prêtent de manière à en permettre le fonctionnement rigoureux et irréprochable, il en est d'autres qui s'y refusent absolument, à cause de conditions afférentes au pays même, aux populations et à leurs besoins, véritables conditions *vitales* qu'il est impossible de changer ou même de modifier pour la circonstance.

Il ne faut pas toutefois s'exagérer ce dernier danger, et il importe de ne point perdre de vue que la véritable voie, que la voie la plus rapide, la plus périlleuse de transmission du choléra est la voie maritime. Tout en reconnaissant que la maladie se propage également par voie de terre, il n'en est pas moins vrai qu'elle est bien moins à craindre, dans ce dernier cas. Il est en effet d'observation que les chemins de fer, par exemple, quoique constituant le mode de communication le plus rapide, soit loin de devenir, comme les navires, les agents redoutables, on peut dire les plus redoutables, d'importation cholérique.

On conçoit bien que le navire, par ses aménagements si restreints, par l'entassement plus ou moins grand des passagers, par le mode de vie en commun, offre toutes les conditions favorables à le convertir en réceptacle, en foyer d'élection de miasmes ; on en voit la preuve dans l'extension rapide et la singulière gravité que présente d'emblée une épidémie à bord, rapidité et gravité telles que souvent la maladie semble s'étendre et épuiser son action sur place assez vite, faute de nouvel aliment ; mais, c'est alors que couve le danger au point de vue de la contamination, car si, à ce moment où

(1) Ces épidémies ne sont, en réalité, que d'anciennes *queues* de choléra, des foyers secondaires mal éteints, provenant par exemple de la grande épidémie de 1865 et qui, sous l'influence de conditions telluriques, atmosphériques et hygiéniques encore mal déterminées, se sont ranimés sur place même d'une manière intermittente. Par ce fait que ce ne sont point des foyers de production et d'origine, il n'y a pas lieu de s'émouvoir outre mesure ; car, comme nous le constatons cette année même, *en Europe*, les émissions ne sont ni intenses ni durables.

tout paraît heureusement fini comme scène pathologique, des éléments neufs, *vierges* sont mis en contact avec les habitants du navire, que ceux-ci débarquent au milieu d'une population non encore atteinte, ou qu'on procède à d'autres embarquements, on ne tarde pas à voir réapparaître le fléau, et cela dans des proportions effrayantes; on peut dire que, dans ces circonstances, le choléra se *régénère* véritablement et acquiert, en conséquence, une nouvelle puissance.

Les chemins de fer sont loin de subir une pareille influence ou d'être soumis à de telles lois, en temps d'épidémie ; il n'y a, du reste, aucune comparaison à établir entre un navire bourré de pèlerins, par exemple, et un convoi ordinaire de voyageurs sur une voie ferrée, convoi composé de voitures larges, spacieuses, bien aérées, qui ne sont jamais encombrées comme peut l'être un navire, et c'est là une condition capitale à mettre en ligne de compte.

Ce ne sera que dans des circonstances analogues à celles qui se sont présentées en 1865 (1), en Égypte, qu'on pourra établir une assimilation entre ces deux modes de locomotion.

Il suffit de se rappeler, à cet égard, en quel état de souillure étaient arrivés les hadjis à Suez ; là, s'était effectué un premier contact avec la population, d'où infection rapide de celle-ci ; entassés, empilés, c'est le mot, dans les convois du chemin de fer de Suez à Alexandrie, les pèlerins descendaient à chaque station, afin de satisfaire la foule avide de les voir, de les entendre, de les toucher, promiscuité qui a causé par toute l'Égypte les ravages que l'on sait.

Au surplus, observons ce qui s'est passé en France et, plus particulièrement à Paris, au point de vue de la petite efflorescence cholérique que nous venons de subir : C'est par le Havre que s'est introduit chez nous le fléau, tandis qu'aux frontières du Nord et de l'Est, par lesquelles il semblait naturel qu'il entrât en France, puisqu'il venait de la Russie et de l'Allemagne et que, du reste, ses anciens foyers (Gallicie, Bohême et Hongrie), que nous appellerons *secondaires*, en tant que provenance, *irradiation*, *efflorescence*, *queue*, *traînée*, etc. de

(1) M. le docteur Blanc, chirurgien major de l'armée anglaise aux Indes, dit, dans un travail lu dernièrement au Congrès de Lyon (*Association française pour l'avancement des sciences*, 2e session, août 1873) que le choléra, dont nous subissons actuellement les atteintes en Europe, provient de l'épidémie qui a sévi, en 1867, a Hurdwar, lieu de pèlerinage célèbre aux Indes. C'est une erreur; il provient, en réalité, de la grande épidémie de 1865, qui a laissé des foyers mal éteints en Russie et, entre autres, à Kiew, d'où est sortie une forte recrudescence en 1869, recrudescence dont les suites constituent l'épidémie actuelle.

la grande épidémie de 1865, étaient dans la prolongation directe de cet axe; aux frontières du nord et de l'est, dis-je, nous n'avons vu pénétrer aucune émission, aucune importation par le réseau pourtant bien multiple et bien suivi des voies ferrées.

En tout cas, s'il y en a eu par cette voie, ce qu'on peut admettre assurément, c'est sur une bien petite échelle, à en juger par le retentissement de la petite épidémie que nous venons de traverser à Paris; donc, la voie de terre est loin d'être aussi dangereuse que la voie de mer.

On peut ajouter que le déplacement des masses humaines par une voie ou par l'autre n'offre également aucun point de comparaison, eu égard au nombre, à l'invasion soudaine, si l'on peut dire ainsi, d'un flot nouveau dans un centre populaire.

Un navire jette tout d'un coup sur un point déterminé 800, 1000 et 1200 passagers, émigrants ou soldats; si ces derniers sont contaminés, on peut prévoir combien va devenir dangereux ce foyer concentré.

Le plus généralement, au contraire, un train de chemin de fer jette çà et là une quantité relativement restreinte de voyageurs qui se disséminent rapidement et qui, du reste, n'offrent jamais, au point de vue de la maladie, lorsqu'ils en sont atteints, les conditions de virulence propres aux passagers maritimes.

Dans le premier cas, il y aura simultanément une vaste propagation; dans le second, elle ne se fera que progressivement.

Les déplacements occasionnés dans ces derniers temps par les divers pèlerinages de France, déplacements par la voie ferrée, ont-ils offert les dangers analogues à ceux qui sont inhérents au pèlerinage de la Mecque? Non. Il est vrai toutefois de dire que leur importance numérique est bien moindre.

On ne peut plus guère aujourd'hui mettre en avant le rôle de l'atmosphère; il paraît démontré que la propagation par l'air ne dépasse pas un rayon très-limité ou très-rapproché du foyer d'émission, ainsi que l'a reconnu la conférence internationale de Constantinople.

Au reste, les anomalies qu'on observe dans toutes les épidémies de choléra sont encore loin d'avoir trouvé une interprétation rigoureuse.

Il peut arriver, pour la voie de terre, par exemple, qu'il n'y ait pas une grande expansion dans les populations nouvelles où pénètrent les gens contaminés. Ce n'est pas une raison pour

que le choléra envahisse tout le pays parce qu'il vient d'y entrer par un ou plusieurs points.

« En effet, comme vient de le dire à l'Académie de médecine (*séance du* 30 *septembre* 1873) M. Fauvel, l'observation a encore appris que la voie terrestre n'était pas un moyen de communication susceptible de propager fatalement la maladie ; que souvent le choléra y rencontrait des obstacles naturels qui arrêtaient tout à coup sa marche envahissante. Les épidémies antérieures sont là pour le prouver. »

Et comment expliquer les singulières immunités dont jouissent, en temps d'épidémie, certaines villes, telle que Lyon par exemple ?

La doctrine qui recherchait la cause originelle des miasmes cholériques dans des conditions telluriques toutes spéciales (théorie de Pettenkofer) a eu un grand retentissement ; aujourd'hui, les médecins anglais des Indes surtout font jouer à l'eau souillée par les déjections des cholériques le principal rôle comme véhicule du germe morbide. Tout ce qu'on peut dire, c'est que le choléra est effectivement transmissible par les déjections cholériques.

« En résumé, dit le grand maître en épidémies, M. le docteur Fauvel, inspecteur général des services sanitaires, le choléra est une maladie exotique, contagieuse, d'origine indienne, ayant fait à plusieurs reprises invasion en Europe, importable d'un point à un autre, uniquement par les pérégrinations humaines et déterminant des épidémies plus ou moins longues, plus ou moins meurtrières, qui, une fois éteintes dans un pays, ne s'y reproduisent plus, si ce n'est par importation nouvelle.

» Jamais le choléra à marche envahissante n'a pris naissance sur un point quelconque de l'Europe qui n'avait pas eu de communication avec un autre point où régnait la maladie.

» En outre, cette importation n'a lieu que par l'homme, et ce qui le prouve, c'est que jamais une épidémie de choléra ne s'est propagée d'un point à un autre dans un temps plus court que celui nécessaire à l'homme pour s'y transporter.

» Enfin, jamais la maladie désignée sous le nom de *choléra nostras* ne prend le caractère envahissant du *choléra indien* ; c'est une affection essentiellement endémique, locale, se produisant çà et là pendant la saison chaude et ne présentant aucune tendance à la propagation. »

Quant au choléra indien, il provient d'un foyer primitif qui semble exister à l'état permanent sur la côte de Bengale, mais qui, en raison de circonstances encore mal connues, présente de temps à autre une intensité plus considérable.

L'épidémie de 1865 a laissé en Europe des foyers qui persistent encore en Russie, où ils se sont rallumés avec vigueur en 1869 et 1870; en 1871 et 1872, la maladie s'est localisée dans l'est et le midi de l'Europe pour présenter une nouvelle marche envahissante vers les régions plus occidentales, ce que nous observons aujourd'hui.

Ce fait est certainement extraordinaire et ne s'est point rencontré dans les grandes épidémies précédentes. Il y a là une persistance singulière dans les foyers secondaires de la Russie, et, peut-être, une menace pour l'avenir.

C'est à ce propos qu'on peut se demander, avec M. Fauvel, si malheureusement le choléra ne deviendra pas un jour endémique en Europe.

Les mesures quarantenaires qui, sagement appliquées, rendent tant de services, n'offrent pas sans doute des garanties absolues, puisqu'elles doivent être, par la force des choses, limitées aux provenances maritimes et que même, sous cette forme, elles n'offrent pas encore une sécurité *absolue*. Mais est-ce une raison, comme le voudraient les partisans de la doctrine opposée, c'est-à-dire de la non-contagion, pour les supprimer entièrement? « Faut-il, dit avec tant de raison M. Fauvel, parce qu'on ne peut fermer toutes les portes, les laisser toutes grandes ouvertes? »

Quoi qu'il en soit, gardons, avant de nous prononcer pour l'avenir, de sages réserves.

En ce moment, nous paraissons être à la fin de la bourrasque, mais rien ne dit que plus tard il n'y aura pas encore une bouffée.

Tout au plus, pouvons-nous avancer que, selon toute probabilité, elle ne sera pas très-grave tant qu'il n'y aura pas, bien entendu, de nouvelle importation indienne, surtout si l'on se reporte, comme observation, à ce qui vient de se passer à cet égard en Europe. Nulle part, en effet, l'épidémie actuelle n'a été ni intense ni de longue durée.

IV

LE RAPATRIEMENT DES PÈLERINS. — LES EMBARQUEMENTS. — LES SERVICES QUARANTENAIRES DE LA MER ROUGE. — LES RÈGLEMENTS SANITAIRES

Le pèlerinage de la Mecque est obligatoire, au moins une fois dans la vie, pour tout bon musulman; mais il n'en est pas moins vrai que Mahomet et les imams, qui sont ses pre-

miers successeurs, ont déclaré que l'obligation du pèlerinage existe seulement pour les gens en parfait état de santé, qui ont assez de bien pour payer leurs dettes, pour assurer la dot de leurs femmes et pour donner à leur famille la subsistance d'une année, pour laisser de quoi se remettre en métier ou en négoce au retour et pour emporter, après tout cela, cinq cents écus en deniers comptants destinés à couvrir les frais du voyage; que, si l'on n'a pas ces moyens, on n'est point astreint au pèlerinage et que, si on les a et qu'on n'ait pas la santé requise, il faut faire le pèlerinage par procuration, ce qui se pratique ou en envoyant un mercenaire à sa place ou en achetant le pèlerinage de quelqu'un qui l'a entrepris.

Mais, beaucoup d'autres musulmans prétendent que ce précepte oblige tous ceux qui peuvent *se soutenir avec un bâton* et qui ont seulement *une écuelle de bois vaillant* pendue à la ceinture; on enseigne même, parmi les *Chafay,* une des grandes sectes du mahométisme, que chacun est obligé de faire le pèlerinage, n'eût-il pas un *para.*

Ce qu'il y a de certain, c'est que, sous ce rapport, le pèlerinage est, tous les ans, très-mélangé et qu'il laisse dans le Hedjaz une véritable population de pauvres.

Si l'on veut bien songer aux dépenses du pèlerin, et je parle du pèlerin sérieux et suffisamment fortuné, on verra que c'est une charge assez lourde.

Voici un tableau qui en donnera une idée approximative et qui montrera en même temps à quelle exploitation donne lieu le pèlerinage.

Les prix de passage sur les navires sont les suivants :

De Constantinople à Djeddah, 7 livres turques (161 francs); de Port-Saïd à Djeddah, 3; de Suez à Djeddah, 2.

De Singapoore à Djeddah, 5 livres anglaises (125 francs); de Bombay à Djeddah, 3; de Calcutta à Djeddah, 3; de Pennang à Djeddah, 4; de Bassorah à Djeddah, 6; de Bender-Abbas à Djeddah, 5; de Mascate à Djeddah, 3; de Batavia à Djeddah, 8.

De Massouah (côte africaine) à Djeddah, 12 thalaris Marie-Thérèse (62 francs); de Souakim (côte africaine) à Djeddah, 8; de Hodeidah (côte arabique) à Djeddah, 8.

D'Alger à Djeddah, 8 napoléons.

Ces prix constituent la moyenne des prix ordinaires; ils sont à peu près les mêmes pour le retour.

Le tarif des droits sanitaires comprend :

1° Le droit de reconnaissance, payable par tout navire qui arrive dans un port ottoman.

2° Les frais de quarantaine en cas de contumace.

3° *Additionnellement* un droit sur les pèlerins et voyageurs provenant de la Perse, *voie de terre*, et un droit sur les pèlerins et voyageurs se rendant dans le Hedjaz et l'Yémen, *voie de mer*.

A Suez, chaque pèlerin paye 10 piastres (2 fr. 50) ou *droit d'entrée*.

A Djeddah, il paye la même somme (au reste tout passager y est soumis) à la quarantaine, également comme droit d'entrée dans la ville, un autre à la douane et enfin les visas de passe-ports.

Les navires, qui se tiennent fort loin de la ville même de Djeddah, à cause de l'obstruction on peut dire presque complète du port par les bancs de coraux, ne se chargent nullement de débarquer les pèlerins ; ceux-ci sont donc obligés de louer des sambouks pour pouvoir aborder la *terre sainte*.

Ils ne sont pas plutôt descendus sur le port qu'ils deviennent la proie d'une foule d'exploiteurs, au premier rang desquels il faut mettre les *scheks* (corporation puissante soumise au grand chérif de la Mecque), qui s'emploient à diriger les hadjis dans toutes leurs pérégrinations, et ce, moyennant bonne rançon.

C'est à Djeddah que les pèlerins font leurs derniers préparatifs. Il faut un ou plusieurs chameaux pour se rendre à la Mecque et chacun de ces animaux ne coûte pas moins de 2 thalaris (10 fr. 80) de location.

Mais c'est surtout à la Mecque qu'on a multiplié, sous différentes formes, sous différents noms, les impôts sur les infortunés hadjis. est-il besoin de dire que, dans chacune de ces répartitions, les intérêts du grand chérif sont ménagés avec le plus grand soin, de sorte qu'on peut estimer le revenu annuel de ce grand personnage, qui a rang d'*Émir* (prince), à plus d'un million par an, en y comprenant le traitement que lui fait la Sublime Porte, à savoir 30 000 francs par mois !

Les dépenses s'augmentent d'autant pour ceux des pèlerins, et c'est le plus grand nombre, qui se rendent ensuite à Médine.

Lorsque, toutes les cérémonies terminées, ils redescendent à Djeddah, on peut dire que leur pécule est singulièrement diminué et cependant ils ne sont pas encore rapatriés.

Généralement, ils restent quelques jours à Djeddah, et pour se reposer, et pour attendre que le chargement des navires soit complet; c'est à ce moment qu'ils épuisent leurs dernières ressources et s'endettent; c'est alors aussi qu'ont lieu au bazar les transactions commerciales les plus variées, car,

en dehors des marchandises qu'ils ont apportées, les pèlerins finissent souvent par vendre leurs propres effets, leurs armes, bijoux, etc., et dépensent jusqu'à leur dernière obole.

Ce bazar offre, comme je l'ai déjà dit, à cette époque de l'année, une physionomie incomparable : on y voit l'habitant du *Nedj*, *cette patrie des grandes âmes*, dit le poëte arabe, le *Nedjéen* qui représente le plus beau type de la race arabe ; c'est l'*Acyrite*, le sauvage toujours armé, toujours en guerre avec les tribus voisines ; c'est l'Arabe de l'*Hasa*, du *Katif*, provinces toujours en révolte contre le *Nedj* et la farouche intolérance des prédicateurs *Wahabites*, ces terribles réformateurs qui ont pris et pillé deux fois la Mecque et qui possèdent les plus belles parties de la Péninsule ; c'est le *Kasimite*, au caractère franc, à l'allure décidée ; le *Shomerite*, l'habitant d'*Oman* et de *Mascate* ; c'est le type gracieux de l'indigène de *Souakim*, qui frise ses noirs cheveux en boucles soyeuses, et dont la taille athlétique, le regard vif, tranchent singulièrement sur les autres ; ce sont les *Turcs*, les *Persans*, les *Mogrebins*, les *Indiens*, les *Javanais*, les plus pacifiques des pèlerins, les *Bédouins* et enfin les *Algériens*, qui font toujours bande à part, qui savent se faire redouter des Arabes et ne deviennent pas, tant ils sont méfiants et avares, faciles à exploiter.

Si, lors du départ des pèlerins de Djeddah pour la Mecque, je ne pouvais rassasier ma vue du spectacle de ces longues caravanes qui, tous les soirs, partaient en bon ordre de la porte de la Mecque ; de même, au retour je ne pouvais me lasser de parcourir chaque matin, avant la grande chaleur, ces rues si animées du bazar et d'y contempler des scènes toujours nouvelles.

Burckhardt a énuméré avec soin, dans son intéressant ouvrage, toutes les boutiques du bazar de Djeddah ; elles offrent ce caractère particulier d'être groupées par profession, en sorte que chaque quartier a sa spécialité.

Une race des plus curieuses est celle des porte-faix, qui viennent presque tous d'Égypte ou de la côte africaine, ou encore de l'Hadramouth : ce sont des montagnards admirablement musclés et qui portent des fardeaux énormes. Ces gens sont assujettis à un labeur très-rude, car, il n'y a aucun autre moyen de transport, pas la moindre voiture, pas la moindre charrette.

Un commerce très-actif à Djeddah est, comme je l'ai déjà dit, celui des esclaves, et l'on peut regarder cette ville comme le grand entrepôt de l'esclavage de la mer Rouge, surtout pendant le pèlerinage.

Il y a d'autant plus d'esclaves dans ces parages qu'il y a un manque presque absolu de domestiques libres dans le Hedjaz; aucun homme ne consent à faire le service, sur le *territoire sacré*, de domestique, à moins qu'il n'y soit contraint par la crainte de mourir de faim et, s'il en est réduit à cette extrémité, il préfère se faire colporteur ou mendiant.

La mendicité est d'autant plus étendue dans le Hedjaz qu'on la favorise en donnant largement aux malheureux ; les pèlerins surtout sont bien aises d'exercer leur charité au moment où, en débarquant à Djeddah, ils mettent pour la première fois le pied sur la terre sainte.

C'est pour eux une charge nouvelle qu'il faut ajouter aux autres; elle grève encore leur entretien personnel.

Les départs varient avec les différentes catégories de pèlerins; les uns, et généralement ce sont les plus aisés, ont hâte de s'en aller, une fois les cérémonies terminées; d'autres se rendent à Médine, ce qui leur prend bien un bon mois de plus; les Indiens s'en vont assez tard et les Javanais sont les plus traînards de tous; beaucoup d'entre eux s'installent même à la Mecque et, comme je l'ai dit aussi, y attendent le pèlerinage de l'an prochain; enfin, les moins fortunés et les pauvres ne partent guère qu'au mois de juin par les voiliers, à l'époque de la mousson favorable.

Le moment du réembarquement des pèlerins à Djeddah est incontestablement le plus critique; c'est alors qu'il faut constater avec le plus grand soin leur état sanitaire, en même temps qu'il faut veiller à leur installation à bord des navires.

Des mesures ont été prises, des règlements institués à cet égard par la conférence internationale de Constantinople, et de leur rigoureuse application dépend, on peut le dire, le salut final.

On a pris pour type le règlement dit *Native passenger act*, que les Anglais appliquent au transport des *coolies* dans l'Inde ; on accorde un passager par tonneau de registre aux navires qui ne dépassent pas la mer Rouge, et seulement deux pour trois tonnes aux navires qui franchissent les autres mers (mer des Indes, Méditerranée, etc.).

Le règlement promulgué en 1858 par le gouvernement de l'Inde concernant les *navires destinés au service des passagers indigènes qui partent des possessions anglaises*, ou *Native passenger ship*, a été le premier acte important dans ce sens, bien qu'il n'ait pas eu en vue le choléra.

« Les conditions de l'agglomération à bord d'un navire, dit M. le docteur Fauvel dans son savant ouvrage (*Du choléra*,

étiologie et prophylaxie, etc. Paris, 1868), sont sans contredit des plus favorables au développement rapide et à la violence d'une épidémie cholérique. Un espace étroit, mal aéré, l'impossibilité d'isoler suffisamment les malades, l'infection qui en résulte, font qu'un navire encombré d'hommes constitue le milieu le plus apte à favoriser une épidémie. Il va sans dire que, plus l'encombrement est grand, plus les conditions sanitaires du bord sont mauvaises, plus aussi les probabilités d'une épidémie violente sont à craindre. »

Cette question du tonnage des bâtiments est elle-même très-complexe, car le tonnage est de plusieurs sortes : il y a le *gross tonnage* des Anglais ou tonnage brut, qui comprend tout l'*espace navigable* du navire; on comprend facilement que cette mesure ne peut être applicable au service des passagers; il faut assurément tenir compte des emplacements divers du bâtiment qui sont déjà occupés, tels que celui de la machine, des cabines, etc. Alors, dans ce cas, on a adopté ce qu'on est convenu d'appeler la mesure de *capacité utilisable*, c'est-à-dire l'espace réellement libre, délimité, comme le font les Anglais, par mètres carrés, en fixant la quantité nécessaire à chaque passager et laissant dehors de toute mensuration les espaces occupés par les différents agrès du navire.

Néanmoins, je persiste à penser que ces mesures sont défectueuses, en tant qu'on les appliquera au service des pèlerins ; j'aimerais mieux voir une commission spéciale visiter les navires avant leur chargement, et fixer, après une inspection minutieuse, la quantité de hadjis à prendre. En effet, autant de navires, autant d'aménagements différents ; tel navire dont la patente indique un fort tonnage sera encombré avec un chiffre de passagers inférieur à celui qu'il lui est permis de prendre, tandis qu'un autre, de tonnage moins fort, ne le sera pas avec un nombre supérieur; tout dépend, en un mot, de la construction du bâtiment, de sa disposition intérieure et de son installation.

Il importe d'autant mieux d'éviter l'encombrement à bord des navires à pèlerins que ce ne sont point là des passagers ordinaires; c'est une foule à éléments bien divers, composée de jeunes, vieux, femmes, enfants, plus ou moins fatigués de leur voyage, plus ou moins épuisés; chaque catégorie de pèlerins a ses maladies comme elle a ses mœurs spéciales; ainsi, les Javanais sont plus particulièrement redoutables à cause de la variole qu'ils importent, chaque année, dans le Hedjaz, et qui y prend souvent les proportions d'une épidémie d'autant plus meurtrière que la variole est elle-

même, depuis longtemps, pour l'Arabie, la grande endémie du désert.

Suivant le voyageur Palgrave, il en est ici de la variole comme de la plupart des maladies, que les médecins arabes traitent le plus souvent par un long sermon sur la résignation et par la lecture des versets du Coran.

Quoi qu'il en soit, chaque année elle fait, dans le Hedjaz, de grands ravages; on a vu, en 1872, un exemple terrible d'épidémie variolique à bord d'un navire, épidémie due à l'encombrement. L'*Otterburn*, bâtiment anglais, était parti de Djeddah pour les Indes avec 1400 pèlerins, sur lesquels il devait, d'après l'office sanitaire, en débarquer au moins 400 qui étaient en excédant. Il n'en fit rien; la variole régnait parmi ces pèlerins et bientôt ce navire devint une nécropole flottante. La traversée de la mer Rouge ne fut qu'une longue traînée de cadavres (plus de 150 décès).

Tous les pèlerins ne sont pas d'humeur également accommodante ; les Persans, entre autres, sont peu maniables ; mais ce sont surtout les Algériens qui sont remuants et tapageurs. Il faut donc aussi se mettre en garde contre les exigences des uns et des autres et éviter de trop les entasser, ne fût-ce encore qu'en vue de cette considération.

Les Javanais sont les plus paisibles de tous les hadjis; aussi sont-ils les plus exploités et les plus maltraités. S'ils ne peuvent payer leur passage, on les débarque dans quelque port de l'Inde, où on les loue comme *coolies* jusqu'à ce qu'ils aient acquitté leurs dettes.

On ne peut s'imaginer, si on ne l'a point vu, quelles proportions prend parfois cet entassement d'êtres humains à bord de ces navires, lorsqu'ils échappent à la surveillance ; j'en ai jugé par moi-même dans ma traversée de Suez à Djeddah, traversée que je faisais au mois de janvier, c'est-à-dire en pleine saison d'arrivages des pèlerins. J'avais pris passage sur l'*Earl of Londsale*, vapeur anglais littéralement bourré de hadjis, à un point tel qu'on ne pouvait mettre le pied nulle part sur le pont sans marcher sur une véritable litière humaine et que nous étions obligés, pour arriver à la dunette, de nous y hisser par une échelle de fer qui partait de la soute au charbon et qui était cramponnée aux parois de la cheminée.

L'office sanitaire de Djeddah a pour principale mission de visiter chacun de ces navires quelques heures avant son départ, d'y compter le nombre de pèlerins et de ne délivrer la patente qu'une fois toutes les formalités accomplies.

Il en est de même pour les arrivages à Djeddah. On ne dé-

livre la *libre pratique* et l'on ne tolère le débarquement qu'après avoir vérifié l'état sanitaire du navire et des passagers, pris connaissance de sa patente et des déclarations du capitaine. Malheureusement, cette surveillance n'est point facile à Djeddah. Les navires mouillent fort loin de la ville, et ils peuvent procéder à bien des opérations frauduleuses, loin de tout regard.

Que si, par exemple, on fait descendre d'un navire qui est en partance un excédant de passagers, il ne faut pas trop s'étonner d'apprendre que, une fois la commission sanitaire sortie du bord, on a rembarqué clandestinement et rapidement cette même portion de pèlerins, qui était restée cachée sur quelque sambouk, dans le voisinage.

En cela, me dira-t-on, les capitaines de navires sont bien coupables; eh! sans doute! Les agents de navire ou d'affrétement et les capitaines font cause commune; il s'agit d'avoir le chargement le plus fort possible, puisque chaque tête de pèlerin représente une part de gain à partager; il s'agit de dissimuler la vérité, quand elle peut contrecarrer toutes ces opérations de débarquement et d'embarquement.

Les Anglais ont prévu cet écueil et, en menaçant le capitaine du navire d'une forte amende en cas de contravention de sa part, ils l'ont rendu responsable; de la sorte, ils l'obligent à faire des déclarations exactes, lorsqu'il vient à l'*arraisonnement*.

Le gouvernement ottoman vient d'adopter cette sage mesure. Les règlements doivent être d'autant plus sévères en Orient qu'il ne faut compter sur aucun agent dont le *bakschich* (gratification) a bien facilement raison; le bakschich est, en effet, ici, la clef de toutes les consciences.

Le navire a patente *nette* ou patente *brute*, suivant l'état sanitaire du pays d'où il vient; on est en temps ordinaire, c'est-à-dire au calme, sanitairement parlant, ou l'on est en temps d'épidémie ou de maladie.

Les quarantaines ont été instituées à cet égard et rendent de très-grands services dans les principaux ports de mer.

C'est à *El Wetch*, point situé sur les limites du territoire arabique et du territoire égyptien, que les navires vont purger leur quarantaine, dont la durée est très-variable, mais n'est pas moins de dix jours en temps de choléra et de cinq en temps ordinaire.

On a institué à El Wetch un lazaret; des tentes ont été dressées sur la plage; des appareils distillatoires font de l'eau et les pèlerins qu'on y débarque s'y trouvent aujourd'hui dans

des conditions relativement bonnes. La rade seule d'El Wetch est insuffisante, car elle est trop étroite.

On peut encore imposer deux jours d'observation, suivant les circonstances, aux *Fontaines de Moïse*, autre poste situé cette fois sur le territoire égyptien, mais plus près de Suez; ce poste est surtout réservé aux navires qui transportent des passagers ordinaires et qui ne participent pas au transbordement des pèlerins.

Voici, du reste, quelques-uns des règlements institués spécialement pour le service quarantenaire de la mer Rouge :

1. Sera déclaré en état de contumace tout navire ayant une patente brute, et l'on mettra à son bord un garde de santé, jusqu'au moment où ce navire pourra se rendre dans un port ayant une agence sanitaire qui lui fera purger sa quarantaine. Il pourra cependant s'approvisionner, mais sous la surveillance du préposé et avec les précautions prescrites par les règlements.

Ces mesures sont également applicables au navire qui aura eu, pendant la traversée ou à son arrivée, un ou plusieurs cas de choléra.

2. Tout navire sans patente de santé subira une quarantaine d'observation de un à trois jours, lors même que son état sanitaire serait excellent. Si ce navire provient d'un port contaminé, le préposé sera tenu de le diriger vers le port le plus voisin possédant une agence sanitaire.

3. Tout navire venant des Indes sans patente sera soumis à une quarantaine d'observation de un à trois jours, ou à celle de dix jours, s'il provient d'un port suspect; mais il payera, en outre, une amende suivant le tarif établi.

4. Les préposés délivrent aux navires sans patente un *teskèrè* portant leur nom, celui du capitaine, le nombre des hommes composant l'équipage et les passagers, la nature de la cargaison, et mentionnent l'état sanitaire du départ.

C'est sur ce teskèrè que l'agence sanitaire pourra leur délivrer une patente de santé imprimée.

5. Chaque préposé n'a qu'un seul garde de santé à son service; mais il est autorisé, si les circonstances l'exigent, à prendre le nombre de gardes provisoires qu'il croit nécessaire; il se tient en correspondance avec l'agence sanitaire dont il relève, et à laquelle il doit adresser un rapport au moins tous les quinze jours.

6. Lorsqu'un préposé aura connaissance de l'apparition du choléra ou de toute autre maladie épidémique dans une localité de sa juridiction ou ailleurs, son premier devoir sera d'en

instruire immédiatement l'administration sanitaire de Djeddah et tous les agents de la côte.

7. Les agents et préposés feront en sorte de se ménager le concours de l'autorité locale de leur résidence pour tout ce qui concerne la salubrité publique.

8. A l'époque du pèlerinage, ils visiteront les caravanes et y fixeront le nombre de pèlerins à recevoir, la bonne qualité des vivres au marché, celle de l'eau, etc.

Tels sont les principaux règlements à appliquer aux provenances diverses dans le Hedjaz.

Les caravanes proprement dites sont aussi soumises à l'observation quarantenaire.

La caravane d'Égypte, comme celle de Syrie, a son itinéraire bien tracé, que j'ai déjà indiqué sommairement; elle est venue de *Suez* à *Akaba* et, de ce point, elle suit la côte jusqu'à *El Wetch;* de là, à *Iambo des Palmiers*, *Médine* et la *Mecque.* Au retour, elle suit le même chemin et on la met en observation à El Wetch.

La caravane de Damas se dirige par *Maan*, *Tabuck* et *Hedié*, ou *Kaïbar*, sur *Médine;* au retour, elle laisse ses malades et ses malingres dans le désert, qui la *purge*, pour employer l'expression consacrée; il est bien rare qu'elle dépasse la station de *Madaïm Saleh*, située à quatre étapes de *Damas,* ayant encore des gens contaminés; au reste, on ne la laisse entrer à Damas qu'en connaissance de cause.

Il n'y a pas à se préoccuper des autres caravanes, qui sont aujourd'hui bien réduites.

Celle qui part de Bagdad va, en grande partie, rejoindre celle de Damas; l'autre portion se rend à *Mechet-Ali*, lieu très-vénéré des Persans qui y font aussi un pèlerinage annuel, de là, à *Leina*, *Haïl* (dans le *Djebel-Chammar*) et enfin *Médine;* elle revient également par le même chemin.

Les gens de *Katif*, qui est situé plus bas que *Bagdad,* viennent et s'en retournent par *El Riad,* la capitale du *Nedj*, ou par *Boreïde.* Mais ce sont là de faibles portions de pèlerins qui ne méritent plus le nom de caravanes.

Comme on le voit, la surveillance sanitaire paraît bien organisée dans le Hedjaz; sur tous les points ou ports principaux de la côte arabique, tels que Djeddah, Iambo, Confondah, Hodeidah, Lith, etc., on a établi des postes sanitaires. Il en est de même sur ceux de la côte africaine, Massouah, Souakin, etc.

Cette surveillance est complétée par le cordon sanitaire établi sur la frontière turco-persane et russo-persane et par les offices sanitaires de création anglaise dans la mer

des Indes ; il semble donc que l'Égypte et, partant, l'Europe, soient bien gardées et je ne crains pas de dire que l'on sera peut-être en droit, lorsque ces institutions auront reçu leur dernier perfectionnement ou mieux ne rencontreront plus un seul obstacle dans leur application, de rejeter exclusivement sur elles, c'est-à-dire sur leur fonctionnement irrégulier ou défectueux, la responsabilité des nouvelles épidémies qu'on pourrait avoir.

J'ai montré combien il était difficile de surveiller l'embarquement à Djeddah ; à El Wetch seulement, on pourrait exactement compter, au débarquement, les pèlerins et il ne faudrait pas hésiter, en cas de contravention, à infliger aux capitaines de navires les amendes les plus rigoureuses.

En d'autres termes, si la surveillance ne peut être complète dans un point, il est possible d'y suppléer, en la reportant sur un autre théâtre, sur un point plus éloigné, il est vrai, mais toujours situé sur le même territoire, c'est-à-dire sur la frontière arabique. Enfin, en cas de grand péril, pourquoi hésiterait-on à fermer complétement la voie maritime pour le rapatriement des pèlerins et à les rejeter sur la voie de terre ?

Beaucoup d'entre eux, lorsqu'il y a des épidémies et, par conséquent, des quarantaines longues et pénibles, qu'ils redoutent avant tout, reprennent d'eux-mêmes cette voie et je pense qu'on pourrait les y forcer tous sans trop de peine.

V

DES INSTITUTIONS SANITAIRES DE LA MER ROUGE. — LES QUARANTAINES, LES LAZARETS, ETC. — ORIGINE ET VOIES D'IMPORTATION DU CHOLÉRA ASIATIQUE.

Ainsi donc, c'est surtout à deux époques du pèlerinage que doivent s'exercer les mesures de surveillance les plus étroites : à l'arrivée et au départ des pèlerins.

La voie véritablement dangereuse pour l'importation de la maladie est la voie maritime. Il est essentiel de ne pas laisser rentrer en Égypte ces masses contaminées ; aussi les arrête-t-on sur la limite du territoire arabique et égyptien, à *El Wetch*, où l'on a installé un lazaret. C'est là que les pèlerins *purgent* leur quarantaine.

Les stations sanitaires de *Gebel Tor*, les *fontaines de Moïse*, peuvent servir de complément à la station principale d'El Wetch.

Néanmoins, on peut se demander si ces mesures sont suffisantes, ou si, du moins, leur application rigoureuse peut se faire sans inconvénient.

On a souvent mis en avant l'idée d'une mesure bien plus radicale et dont les effets seraient, à n'en pas douter, des plus puissants; je veux parler encore de la fermeture de la voie maritime pour le retour des pèlerins en cas d'épidémie.

On a reculé devant l'exécution d'une pareille détermination, dont on s'est exagéré, je crois, la mise en pratique.

Ce qui vient de se passer cette année à l'égard des provenances de la côte africaine montre que son exécution ne rencontrerait pas autant de résistance qu'on le suppose; il a suffi au vice-roi d'Égypte de défendre la sortie du territoire aux gens du Soudan et de la Nubie et, plus particulièrement, aux *Tackrouris*, pour que nous ne voyions dans nos parages aucun indigène de cette côte. Le choléra qui régnait dans ces pays commandait, en effet, ces dispositions.

Dans l'état actuel des choses, on a pensé devoir suppléer à cette mesure peut-être excessive et qui serait si préjudiciable, il faut bien l'avouer, au commerce et à la navigation, par d'autres mesures ou d'autres institutions sanitaires.

L'organisation politique et surtout médicale du pays est tellement défectueuse qu'on n'a pu encore résoudre dans la pratique, au moins, toutes les questions qui se rattachent à ce grand problème.

Étant admis aujourd'hui que la grande voie d'importation du choléra dans le Hedjaz est la route de l'Inde, c'est cette route qu'il faut surveiller, et c'est une surveillance de tous les instants, de toute l'année qu'il faut exercer sur ces provenances, car les relations entre la mer des Indes, le golfe Persique et la mer Rouge sont continues.

En dehors des arrivages réguliers des pèlerins, il y a des retardataires et, chaque année, on peut compter 1800 ou 2000 pèlerins indiens amenés par les voiliers au Hedjaz entre deux pèlerinages; de même aussi, il y en a qui devancent de beaucoup l'époque des fêtes et qui viennent passer ici tout le Ramadhan.

On peut donc avoir, en quelque sorte, toute l'année des importations suspectes, et il ne faut pas espérer, si le germe est entré, pouvoir, je ne dirai pas le déraciner dès le principe, mais même le connaître de sitôt.

Je pousse tellement loin le scrupule à cet égard que, dans le cas où une épidémie viendrait à éclater au Hedjaz, je ne croirais

à sa disparition complète que si le pèlerinage suivant en était indemne, c'est-à-dire s'il s'était écoulé une année entière de calme à cet égard.

Une fois les masses de hadjis parties, il reste encore assez de pèlerins (des Indiens surtout) pour perpétuer la maladie; vienne une nouvelle agglomération, ou un nouveau *Hadj*, alors éclate un nouvel incendie.

Cette opinion est fondée sur le défaut de surveillance rigoureuse, sur l'insouciance propre à ce pays, sur le peu de confiance qu'il faut accorder à certains préposés sanitaires et sur le mobile intéressé qui pousse tout le monde à dissimuler la vérité, jusqu'à ce que des faits écrasants viennent la dévoiler. C'est ainsi que je crois pouvoir ne considérer l'épidémie de 1866 dans le Hedjaz que comme une suite non interrompue de celle de 1865, quoiqu'il paraisse aussi qu'elle ait été renforcée par une importation *indienne* nouvelle (ce qui expliquerait son intensité et sa durée) à l'époque des fêtes du Kourban.

Quant à celle de l'an dernier (1871-72), on observera que le choléra régnait dans le Hedjaz depuis le mois de septembre 1871; il ne provenait point du grand pèlerinage de 1871, qui avait été indemne et net pendant les fêtes du Kourban (février); mais il a compromis celui de 1872, en gagnant la foule de hadjis nouvellement arrivés et en y trouvant, comme d'habitude, un foyer de renforcement.

On observera aussi qu'en 1871 la voie d'importation a été tout autre que de coutume, puisqu'on peut prouver que le choléra a été apporté en Arabie par les Persans (voie de terre) et que les provenances de l'Inde étaient pures de tout contage cette année. Mais ce fait, exceptionnel pour les importations cholériques dans le Hedjaz, est facile à expliquer par des circonstances particulières, telles que la grande famine qui régnait alors en Perse et qui avait plongé dans les conditions les plus misérables les Persans en cours de pèlerinage du côté de l'*Irak-Arabi*, c'est-à-dire à *Mechet-Ali* (septembre); c'est là qu'eut lieu le contact de masses considérables et déjà infectées avec les Bédouins du *Djebel Schammar*, qui, pris de panique en présence de ce flot de population affamée et souillée, se retirèrent précipitamment à l'intérieur et servirent de véhicule à la maladie jusqu'aux lieux saints, Médine et la Mecque; c'est ainsi que fut transmis le choléra aux hadjis de 1872, dès l'entrée de ces derniers à Médine.

Si l'on suit attentivement les diverses étapes de ce choléra de 1871-72, si l'on groupe bien les dates, on verra que sa filiation est des plus nettes et que le moment le plus fort

de l'épidémie correspond au mois de janvier 1872, époque à laquelle une forte caravane était partie de la Mecque pour Médine, avant les fêtes du Kourban-Baïram (la Mecque venait alors d'être infectée par Medine, à la suite de mouvements de troupes des plus inopportuns d'une ville à l'autre); aussi ne devait-on accueillir qu'avec réserve, un mois plus tard, la nouvelle, qu'on envoyait de la Mecque, que tout s'était *bien passé* (sans maladies) pendant les fêtes du Kourban-Baïram. On était en train de délivrer des patentes nettes aux navires, à Djeddah, lorsqu'un courrier spécial de la Mecque annonçait tout à coup que des cas de choléra venaient d'être observés. Il fallait s'y attendre, car le fléau ne disparaît pas ainsi du jour au lendemain, surtout lorsque existent encore toutes les conditions favorables à sa rapide propagation, c'est-à-dire de grandes agglomérations humaines.

Quoi qu'il en soit et, bien que la voie d'importation du choléra de 1871 dans le Hedjaz ait été anormale, il n'en faut pas moins reconnaître que c'est la voie maritime qu'il suit habituellement lorsqu'il est transporté de l'Inde en Arabie.

C'est donc cette voie qu'il faut avant tout observer.

Aussi est-il permis de regretter que le projet d'établissement d'un vaste lazaret à l'entrée de la mer Rouge n'ait pas encore reçu son exécution. La commission envoyée, en 1867, dans la mer Rouge concluait ainsi, après avoir exploré toute la côte :

« Surveillance et arraisonnement nécessaires à Périm; lazaret le plus près possible du détroit de Bab-el-Mandeb et, faute de mieux, à l'île de Camaran.

» Organisation d'un service sanitaire permanent à Djeddah (qui en serait le centre), à Yambo, Lith, Loheia, Hodeidah e Moka; préposés sanitaires à Raïs, Rabegh, Confoudah et Djisan. »

Djeddah, Yambo et Hodeidah sont aujourd'hui les principaux postes ou offices sanitaires de la côte arabique.

L'île de Camaran se trouve à 160 milles, au N. E. du détroit de Bab-el-Mandeb, entre 15 et 16° de latitude N., 40 et 41° de longitude E.

La commission envoyée, en 1870, pensait que l'emplacement le plus approprié à un lazaret serait Cheik-Saïd, à l'entrée même de la mer Rouge, en face de l'île de Périm et formant le côté E. du détroit de Bab-el-Mandeb.

On sait que de nombreux îlots, des bancs de sable et de corail bordent les deux côtes de la mer Rouge, depuis Bab-el-Mandeb jusqu'à Suez. Ces conditions topographiques, qui constituent un véritable danger pour les navigateurs étrangers,

offrent, au contraire, aux habitants de la côte de grandes facilités et des avantages réels qu'eux seuls savent exploiter ; accoutumés, dès leur enfance, à naviguer en côtoyant, ces riverains connaissent chaque îlot, chaque banc et chaque anfractuosité ; ils s'en servent comme lieux de refuge contre le mauvais temps ; ils s'en servent aussi pour éviter le préposé de la douane et faire de la contrebande.

Il est absolument impossible de surveiller une côte aussi étendue et dont la disposition facilite des débarquements un peu partout.

Donc, tout établissement quarantenaire sur la côte de la mer Rouge, depuis Bab-et-Mandeb jusqu'à Yambo, érigé dans le but d'empêcher la libre communication des provenances des Indes avec le Hedjaz, serait tout à fait inutile, vu la grande facilité d'éluder la surveillance la plus sévère et attendu qu'on ne saurait empêcher les débarquements clandestins.

Peut-on se fier davantage au concours des populations? Loin de là ; on peut être certain de trouver dans ces tribus de Bédouins les plus sérieux obstacles à la mise en pratique de toutes mesures quarantenaires.

Ce sont les Arabes de la côte qui fourniront les pilotes aux navires provenant de l'Inde, pour leur indiquer l'endroit le plus convenable à opérer en secret la descente à terre des pèlerins.

Ce sont les Bédouins qui fourniront à ces mêmes pèlerins les chameaux qui les transporteront dans les villes saintes, sans que l'autorité sanitaire puisse jamais savoir par où et par quel moyen ils sont arrivés.

En établissant un lazaret à Bab-el-Mandeb même, on peut, au contraire, arrêter facilement les provenances des Indes et préserver de la contagion les deux côtes de la mer Rouge, car aucun navire, pas même la plus petite barque, ne peut franchir le détroit sans être vu des deux rives.

Mais je ne crois pas encore que la création de ce lazaret soit une solution complète à la question.

Si cet établissement forme une barrière contre l'importation maritime directe du fléau indien, il ne saurait protéger la Péninsule de l'importation indirecte par la côte de l'Hadramouth.

Les communications des navires des Indes avec cette côte sont fréquentes, et le choléra, une fois introduit à Mokalla, il n'y a plus moyen d'en empêcher la propagation par voie de terre dans le Yémen et, de là, dans le Hedjaz.

Est-ce tout? Non! L'épidémie de 1871-72 a indiqué une

BOSTON MEDICAL LIBRARY ASSOCIATION

autre voie, celle de terre et, depuis que la Perse semble être devenue un réceptacle d'épidémies de toute nature et surtout de choléra, la frontière turco-persane, en Arabie, demande également une surveillance rigoureuse.

Les maladies endémiques sont en permanence dans les régions du golfe Persique arrosées par le *Chat-el-Arab* et l'hygiène est encore à l'état rudimentaire dans ce pays. Mais une des grandes causes de maladies doit être rapportée aux pèlerinages, qui y sont très-nombreux et très-fréquents. Chaque ville a généralement autour d'elle ou dans son enceinte les tombeaux de quelques saints musulmans qui sont l'objet d'une vénération particulière (1), telles sont les villes de *Tebritz*, *Hispahan*, *Schiraz*, *Chazabdulazim*. (Certains pèlerinages, comme celui de *Mechet-Ali*, subissent, chaque année, les mêmes variations de date que celui de la Mecque.)

Les grands pèlerinages de *Mesched*, de *Koum* en Perse, de *Kerbela*, de *Medjef*, de *Kazemyen* en Mésopotamie, celui de *la Mecque* en Arabie, en dehors de beaucoup d'autres lieux vénérés des Schiites, sont des occasions de déplacements fatigants, des plus pénibles, des plus dangereux dans le nord et l'ouest surtout, à cause des brigandages des Turcomans, qui jouent à l'égard de caravanes de Persans le même rôle que les farouches tribus bédouines des *Harb* et des *Djeheiné* à l'égard des pèlerins de la Mecque.

Enfin, les sépultures sont également une cause permanente d'insalubrité. C'est une habitude de transporter et d'inhumer les morts dans des localités saintes, souvent fort éloignées, telles que *Koum*, *Mesched* en Perse, *Kerbela*, *Medjef* dans l'*Irak-Arabi*.

« Les corps, dit M. le docteur Tholozan (*Prophylaxie du choléra en Orient*, Paris, 1869), arrivés à différents degrés de putréfaction, sont enroulés dans de simples feutres; ces feutres s'imprègnent des liquides cadavériques qui suintent à leur surface et, dans cet état, les cadavres sont transportés à dos de chameau ou de mulet, en toute saison, à des distances de trente à quarante journées de marche en moyenne. Il y avait autrefois des caravanes de cadavres, de même qu'il y a des caravanes de pèlerins, et il est arrivé à des voyageurs d'en rencontrer qui portaient ainsi de cent à deux cents morts. »

Un ordre formel du shah de Perse a interdit, depuis 1867,

(1) La secte religieuse des *Schiites* (sectateurs d'Ali) est très-répandue en Perse, de même que celle des *Sunnites* (sectateurs d'Omar) est très-commune dans le peuple turc.

le transport des cadavres ; mais il n'a pas reçu partout son exécution, car on n'interrompt pas complétement en un jour des pratiques qui se lient à des préjugés religieux de plusieurs siècles.

« Les sépultures *temporaires*, ajoute le même auteur, sont devenues fort nombreuses depuis cette prohibition. Bien des familles, attendant la cessation de cette défense, laissent les corps de leurs proches en dépôt (*amonet*) dans quelque lieu vénéré. Les corps sont placés là dans des loges en maçonnerie ou sur le sol et entourés seulement d'une légère cloison de briques non cuites. Ces sépultures, légères et perméables, constituent un grave danger pour la santé publique. »

Il importerait d'interdire ou de régler ces sépultures dans l'Irak-Arabi et c'est au gouvernement ottoman que ce soin incomberait (1). De même, il faudrait surveiller les pèlerinages des Persans et surtout celui de *Mechet-Ali*, sur la frontière (c'est là que se trouve le tombeau d'Ali, le disciple de Mahomet, disciple que les Persans, pour la plupart, reconnaissent comme le vrai prophète). En 1871, ce pèlerinage avait lieu à la fin de mai et, si l'on veut bien remonter à l'origine des choses, on peut dire que telle est la date d'entrée du choléra, cette année, en Arabie, par le *Djebel-Schammar*.

Il ne faut pas perdre de vue que le contact entre l'Inde et la Perse par le Turkestan, l'Afghanistan surtout est trop intime pour que la contagion n'aille pas de l'un à l'autre des deux pays avec la plus grande facilité ; on comprend ainsi avec quelle rapidité doit s'étendre le fléau indien dans un pays comme la Perse, où existent encore tant de causes d'insalubrité et pourquoi il tend à s'y fixer (2).

Quelles sont les mesures quarantenaires à prendre dans le cas où l'épidémie se serait introduite par voie de terre ? On peut répondre que toute mesure quarantenaire prise dans le pays même où sévit le choléra est dangereuse et impraticable. C'est sur le territoire égyptien qu'il faut se prémunir, comme on le fait aujourd'hui.

La question est autre, lorsqu'il s'agit de la voie maritime, et c'est à bon droit que M. Fauvel avait insisté, à la confé-

(1) L'Inde communique avec la Perse à l'ouest et le Turkestan au nord-ouest par des routes qui toutes traversent l'Afghanistan. C'est d'Hérat que le choléra se répand dans toute la Perse ; de Mesched, il peut aussi gagner le nord.

(2) On peut rappeler que le choléra a été introduit, en 1855, à Alep, par une caravane de Persans qui revenait de la Mecque et qui transportait, pour les inhumer à *Zechel*, lieu vénéré, quarante cadavres enveloppés dans de simples sacs de toile ; aussi infectaient-ils singulièrement l'atmosphère !

rence de Constantinople, « pour que les mesures rigoureuses, ayant pour but de faire obstacle à de nouvelles invasions du choléra parmi nous fussent appliquées en dehors de l'Europe sur les routes suivies par la maladie pour y parvenir. L'un de ces obstacles, placé systématiquement dans la mer Rouge, a, jusqu'à présent, parfaitement rempli son but. Le choléra n'a pas franchi la barrière placée de ce côté. »

Le choléra quitte l'Inde par deux voies, la route de terre et la voie maritime ; les points à défendre sont donc nombreux ; ce sont tous les points limitrophes de l'Inde d'un côté, de l'Asie et d'Europe de l'autre.

La ligne à défendre sur la frontière turco-persane part de Bayazid au nord, au point de jonction des territoires russe, persan et turc ; elle va jusqu'au fond du golfe Persique.

Le choléra a souvent été importé de Perse à Bagdad ; il y a là une ligne très-étendue à défendre. Du côté du golfe Persique, la Turquie n'est protégée que par un poste sanitaire établi à Bassora.

Enfin, si l'on songe que, depuis quelques années, le choléra tend à s'acclimater en Russie, il faut également porter son attention sur la frontière russo-persane, du côté de la terre et surtout du côté de la mer (Caspienne) (voy. A. Proust, *Essai sur l'hygiène internationale*, Paris, 1873, et surtout les rapports de M. Fauvel dans *Recueil des travaux du Comité d'hygiène publique*, Paris, 1873), aussi bien que sur les frontières limitrophes de la Turquie et de la Boukharie.

Quoi qu'il en soit, pour nous limiter au Hedjaz, on peut dire que le retour des pèlerins contaminés par voie de terre, c'est-à-dire par caravanes, n'offre aucun danger pour nous, car il est prouvé que les déserts forment le meilleur des cordons sanitaires, une vraie *sereine* à cet égard, pour employer le mot consacré ; c'est là, je le répète, que ces masses humaines se *purgent* de toute infection, et il n'est pas d'exemple que la caravane de Damas, par exemple, ait jamais rapporté l'épidémie dans cette ville ; j'ai déjà dit qu'elle revenait *nette* de tout contage généralement à partir de la station de *Madaïm-Saleh*. Quant à celle du Caire, elle fait, comme nous l'avons aussi vu, sa quarantaine à El-Wetch.

Reste la voie maritime, dangereuse par excellence et, à coup sûr, la plus périlleuse pour l'Europe. Or, dispose-t-on actuellement de mesures quarantenaires suffisantes à cet égard ? Dans l'état actuel des choses, bien que les institutions sanitaires appliquées dans ces parages soient excellentes et donnent les meilleurs résultats, il n'en faut pas moins recon-

naître que la barrière la plus efficace à opposer, en temps d'épidémie, serait, comme je l'ai également établi, la fermeture complète de la voie maritime à l'époque du rapatriement des hadjis.

Ces conditions multiples de propagation du choléra ne doivent point faire oublier les lieux de genèse et n'empêchent point l'établissement d'un lazaret à l'entrée de la mer Rouge, car, je ne saurais trop le dire, telle est la grande porte d'entrée du fléau dans la péninsule Arabique.

Je voudrais, comme complément, un autre lazaret à Djeddah même, qui, en raison de son importance comme principal port de débarquement, devient le poste d'observation sanitaire le plus sérieux.

On ose à peine écrire que Djeddah n'a pas encore traces d'assistance publique, ni hôpital, ni police médicale, etc.; les tentatives qui ont été faites dans ce sens n'ont malheureusement pas eu de durée. Si, par exemple, on met des navires en quarantaine dans la rade, ils sont côte à côte, sous le même vent que les navires non contaminés. On sait aujourd'hui, il est vrai, que l'atmosphère ne joue qu'un rôle très-secondaire dans la transmission du choléra, et l'on rejette avec raison la propagation par les vents ou les courants d'air; on admet exclusivement, ou à peu près, la contamination par infection et par la voie de l'homme, qui est le principal agent de régénération de la maladie et d'importation. Quoique cependant la Conférence de Constantinople n'ait admis la contagion par l'atmosphère que dans un très-faible rayon autour du foyer, il n'en paraît pas moins prudent de s'isoler le plus possible. Un lazaret sur le rivage parerait à cet inconvénient; il serait également utile au point de vue des autres maladies qui réclament aussi l'isolement et la séquestration, la variole, entre autres, qui règne endémiquement dans ces parages.

Le pèlerinage de la Mecque n'est pas le seul à occasionner un grand rassemblement dans l'intérieur du Hedjaz; il y a encore le pèlerinage proprement dit de Médine, vers le mois de septembre (en souvenir commémoratif du voyage de Mahomet au ciel), qui attire à Médine même un certain concours de pèlerins, mais de pèlerins du pays seulement. Bien que les étrangers n'y viennent point, si ce n'est en nombre très-restreint, il n'y a pas moins là un déplacement de masses plus ou moins grandes qu'il importe aussi de surveiller.

Voilà pour le Hedjaz, où l'on arriverait sans peine à établir une base irréprochable et complète d'institutions sanitaires; il est indispensable de s'en préoccuper de plus en plus, car je ne

suis pas de l'avis des partisans de cette idée que le pèlerinage perd de jour en jour de son importance; je crois, au contraire, que la foi religieuse est restée suffisamment vive chez les musulmans, surtout si nous la comparons à la nôtre et que, l'appât du lucre aidant, les communications devenant plus rapides, plus faciles, etc., cette grande opération si complexe, à la fois politique, religieuse et commerciale qu'on appelle le pèlerinage de la Mecque, est en voie de progrès.

J'ai fait, cette année et sur place, des observations qui me confirment dans cette manière de voir.

On peut dire que, si les nombreux pèlerinages d'Europe, qui deviennent fort à la mode aujourd'hui, offraient les pratiques curieuses, les péripéties multiples (dangers, fatigues, privations) dans lesquelles s'accomplit le pèlerinage de la Mecque, pratiques où la foi se retrempe avec tant d'ardeur, s'ils mettaient en jeu des intérêts aussi variés, aussi importants, ils deviendraient vite un élément de *great attraction* pour l'Occident.

L'Arabie vit de ce pèlerinage. Ce pays, autrefois si prospère, n'est plus qu'une ruine. Le Hedjaz, où se trouve le territoire sacré, n'est, à part quelques oasis, qu'une longue plaine de sables arides et brûlants, qui mérite bien le nom d'*Arabie pétrée;* l'Yémen lui-même n'est plus digne de son ancien nom d'*Arabie heureuse* et ces provinces constituent une vraie charge pour le gouvernement ottoman, d'autant mieux que le territoire sacré est affranchi de tout impôt.

Il faut se méfier du récit des historiens, qui ont toujours une tendance à embellir les lieux qu'ils visitent; *Burckhart*, *Niehbūr*, *Palgräffe* surtout, *Didier*, etc., paraissent, comme la plupart des grands voyageurs du reste, avoir subi cette fascination qu'on pourrait appeler *fascination du désert;* ils se reportent avec complaisance au temps où ils étaient comme perdus dans ces grandes solitudes; il paraît, en effet, que le désert, avec ses immensités, sa sécheresse, son aridité, son inconnu, exerce une sorte de vertige sur l'esprit de ceux qui le traversent.

Ne me suis-je pas moi-même quelquefois surpris dans une sorte de contemplation et de douce rêverie, en regardant, de mes fenêtres les plaines de sables et les montagnes nues qui forment l'horizon de Djeddah? Ne me suis-je pas senti comme attiré vers ces régions lointaines qui sont l'entrée du grand désert? C'est le mystère! c'est une sensation vive et pénétrante!

Il y a là un phénomène psychologique ou pathologique, si l'on veut, qui échappe à l'analyse et au raisonnement.

Quoi qu'il en soit, nous ne sommes peut-être pas loin du moment où le pays subira une transformation complète, grâce aux événements importants qui s'accomplissent à présent dans l'extrême Orient et dans l'Asie centrale (expédition égyptienne en Abyssinie, russe à Khiva, hollandaise à Atchim, etc.), grâce surtout aux conditions actuelles dans lesquelles s'effectue le pèlerinage de la Mecque, conditions nouvelles que j'ai déjà mentionnées et qui sont constituées par le contact plus intime avec les Européens, par la navigation à vapeur, par l'amélioration de la vie matérielle, de l'hygiène publique et privée, par le plus grand développement des intérêts commerciaux, etc.

Les institutions sanitaires subiront, à n'en pas douter, le sort commun aux bonnes institutions; elles aussi s'amélioreront dans la pratique et j'estime qu'on peut avancer, sans crainte d'être contredit, qu'il arrivera un moment où il adviendra du choléra ce qui est advenu des grandes pestes d'autrefois, c'est-à-dire qu'il n'en restera plus que le souvenir.

N'est-ce pas, par exemple, aux efforts constants de Pariset qu'on doit l'extinction de la peste en Égypte? C'est en assainissant les cimetières, en les éloignant des villes, etc.; c'est en appliquant sur une large échelle d'excellentes mesures d'hygiène qu'il est arrivé à ce résultat.

Je ne puis mieux faire, pour bien traduire ma pensée, que de citer le passage suivant du discours prononcé à l'Académie de médecine, le 2 juillet 1872, par le savant le plus compétents en la matière, M. le docteur Fauvel, sur la dernière épidémie de choléra.

« Je n'ajouterai qu'un mot, dit en terminant l'éloquent orateur, pour faire remarquer combien l'épidémie de 1872 dans le Hedjaz diffère de celle de 1865 par sa gravité beaucoup moindre, par son peu de tendance à l'expansion, à moins de circonstances adjuvantes, par l'immunité vraiment extraordinaire dont les pèlerins sortis de foyers épidémiques ont joui, tant à bord des navires qu'à la quarantaine d'El Wedj, circonstances qui n'avaient pas été observées en 1865.

» Ne semble-t-il pas que les mêmes conditions qui, en 1871, se sont opposées à la diffusion du choléra en Europe et ont fait avorter toutes les importations parties de Constantinople, aient également agi cette année dans le Hedjaz; en d'autres termes, que la disposition à contracter le choléra ait été diminuée là comme ailleurs, ou, si l'on aime mieux, que l'épidémie de 1871 et 1872 ait présenté moins de malignité que les précédentes? Je dis l'*épidémie* et non la *maladie*, car les attaques,

considérées isolément, n'ont rien perdu de la gravité antérieure. »

Mais, puisque l'on place, avec raison, toutes les origines épidémiques du choléra, tous les foyers primitifs d'émission aux Indes, en ne voyant que des foyers secondaires dans les manifestations que nous observons à cet égard, au dehors, ne doit-on pas forcément s'arrêter à cette idée que c'est là qu'il faudrait porter la *cognée?*

Malheureusement, cela paraît plus facile à dire qu'à faire. Que de théories, que de projets l'on rencontre lorsqu'on se place sur ce terrain! mais aussi que d'obscurités!

Les causes de l'endémie cholérique dans l'Inde sont toujours à trouver. «On n'a pas même encore, dit M. le docteur Fauvel dans son traité didactique (*le Choléra*, etc., Paris, 1868), de notions précises sur toutes les localités de l'Inde où elle règne. Ce qu'on sait seulement, c'est que ces foyers permanents du choléra n'occupent pas tous la vallée du Gange et qu'ils sont d'origine récente; ce qu'on peut admettre raisonnablement, c'est que les conditions qui les entretiennent pourraient être détruites. Mais un tel résultat ne saurait être que l'œuvre du temps, que la suite de recherches et d'améliorations persévérantes ».

Bien des causes ont été invoquées pour expliquer ces foyers permanents.

On a vivement critiqué l'administration anglaise des Indes, et on lui a reproché d'avoir détruit ou avoir laissé dans l'abondon et l'incurie les beaux travaux édifiés par l'empire des Mogols et des Hindous, travaux d'assainissement tels que canaux, aqueducs, etc.

« La Compagnie des Indes, dit le comte de Warren, jusqu'en 1843, c'est-à-dire pendant plus de soixante ans, n'avait pas ouvert un puits, creusé un étang, coupé un canal pour l'avantage de ses sujets indiens; elle n'aurait pas tracé une route, si ce n'est pour le passage de ses armées.

» On peut lire dans l'*India New's* (1844, résumé officiel de la statistique indienne, publiée chaque mois) que, dans un seul district de la présidence de Madras, celui de *North Arcoot*. dans une seule année, en 1827, le nombre des étangs crevés, emportés et détruits par les inondations ne se montait pas à moins de onze cents, depuis un quart de siècle que ce district était sous la tutelle de l'Angleterre.

» Du temps des conquérants Mogols, un admirable canal, appelé le *Doab*, partant de Delhi, fertilisait dans son parcours plus de 200 milles de pays; aujourd'hui il est entièrement

détruit, et ces contrées, si fertiles et si salubres, sont devenues maintenant le séjour des bêtes féroces et le réceptacle de quelques groupes d'individus, vrais solitaires errants sous des ombrages funéraires. » (*L'Inde anglaise en* 1841 et 1843, par le comte de Warren.)

Il paraît certain que l'Inde a été autrefois un empire puissant; il faut même l'admettre pour l'Arabie, car les rares voyageurs qui ont parcouru l'Yémen, M. J. Halevy surtout (*Une mission archéologique dans l'Yemen*, Paris, 1872), ont vu la trace d'anciens travaux qui dénotaient une grande prospérité.

On a aussi invoqué, comme cause d'insalubrité dans l'Inde, le mode de sépulture des Hindous. On sait, en effet, que les cadavres étaient jetés dans les eaux du Gange et du Brama-Poutra, les fleuves sacrés, par excellence, du Bengale; lorsque des débordements se produisaient, les rives se couvraient alors de corps en décomposition.

Ce sont ces deux fleuves qui forment ce qu'on appelle le *Delta* du Gange; un autre fleuve immense, l'Irawady, dans une contrée voisine, forme aussi un delta, mais où ne règne pas le choléra.

Le Gange arrive dans le Bengale après avoir traversé le Béhar et reçu le Tista, le Kosa, la Mahanada et beaucoup d'autres rivières considérables ayant leur source dans l'Himalaya. Il se subdivise alors en un grand nombre de bras qui se réunissent à Dakka avec ceux du Brahma-Poutra.

Les deux fleuves dessinent un delta qui occupe une superficie de 50 myriamètres, le double du delta du Nil. Les eaux y changent constamment de lit et se déversent dans le golfe du Bengale par dix-sept embouchures principales et beaucoup d'embouchures secondaires; toutes sont obstruées par la vase, à l'exception du Hooghly, que les gros navires peuvent remonter jusqu'à une hauteur de 50 myriamètres.

Il semble qu'on ait exagéré l'influence funeste des coutumes religieuses des Indiens, car les bords du Gange sont peuplés de requins et de caïmans qui ont vite dévoré tous les débris rejetés par le fleuve dans ses alluvions; au reste, il paraît que le gouvernement de l'Inde est parvenu à éteindre presque complétement cette pratique.

C'est une des études les plus curieuses à faire que celle des différents modes de sépulture en usage chez les anciens peuples, traditions auxquelles on ne peut toucher pour les reformer qu'avec la plus grande prudence, car elles sont sacrées par excellence.

A Aden, par exemple, les *Parsis* (adorateurs du feu, ou

disciples de Zoroastre), qui sont très-nombreux, ont l'habitude de transporter leurs morts sur une montagne voisine, de les asseoir sur des fauteuils et de les abandonner à la voracité des oiseaux de proie, qui, naturellement, pullulent dans ces parages.

On comprendra facilement que les Anglais, qui ont eu tant de révoltes à étouffer dans l'Inde et qui n'y ont peut-être encore aujourd'hui qu'une solidité factice, aient, tout d'abord et pendant longtemps, évité de s'immiscer dans ces coutumes si anciennes et dont le principe est si respectable.

Ils n'ont pas encore pu empêcher, dans quelques-unes de leurs possessions les plus éloignées, la coutume barbare qui pousse les femmes des grands chefs à se précipiter dans le bûcher où l'on brûle les cadavres de ces derniers.

La promenade du Dieu *Juggurnath* a encore lieu dans certains districts; on sait que c'est une affreuse idole qu'on hisse sur un char et qu'on fait ainsi circuler dans les rues de la ville; le char sacré s'avance sur une véritable litière humaine formée par le dos des fidèles qui se jettent, à plat ventre, sur le sol, pour former un tapis sur tout le parcours du dieu.

C'est ainsi qu'on peut s'expliquer les difficultés que rencontrerait une commission envoyée sur les lieux mêmes pour étudier toutes les questions relatives à la genèse du choléra.

Il faut ajouter que l'Angleterre, tout d'abord préoccupée du sort de son armée, lui consacrait exclusivement tous ses soins, sans se soucier autrement des conditions d'existence des populations natives, d'autant mieux que, jusqu'en ces derniers temps, on croyait le choléra non contagieux; peu importait donc qu'il régnât parmi les indigènes!

D'une manière générale, il faut bien le dire, l'Angleterre a toujours considéré ses possessions de l'Inde comme une *ferme*, à laquelle il faut faire produire le plus possible. A ce point de vue, le pays seul a de la valeur; ses habitants ne sont plus alors que des instruments inertes qu'on met en mouvement pour l'exploitation.

Dans de pareilles conditions, tout ce qui se rattache aux questions sanitaires devait être, dans le principe au moins, relégué au dernier plan.

C'est à un tel point qu'il y a encore deux ans toutes les provenances de l'Inde voyageaient sans patente. Les capitaines des navires ne portaient qu'une liste nominative des passagers, sans aucune indication de l'état sanitaire du lieu de départ ni

des lieux de relâche, de sorte que l'acte le plus important, l'*arraisonnement*, ne présentait aucune garantie.

Et cependant il existait des règlements très-complets relatifs au transports des *coolies* (*Native passenger ship*, 5 juin 1858).

Aujourd'hui, les règlements sont enfin appliqués aux navires à pèlerins, qui ne peuvent arriver au Hedjaz qu'avec *patente netie*; on a pris l'excellente mesure de rendre les capitaines responsables et de les frapper d'une amende de 500 roupies (50 liv. st.), en cas d'infraction aux règlements et même de les assujettir à un dépôt d'une forte somme avant leur départ.

L'arraisonnement est obligatoire pour tous les navires à Aden.

Depuis quelques années, le gouvernement de l'Inde a entrepris des travaux d'assainissement considérables et dépensé des sommes énormes dans des tentatives de canalisation qui promettent de bons résultats. Les critiques adressées à l'administration anglaise sont donc exagérées.

Si l'on voulait étudier de plus près l'histoire des différentes dynasties qui ont régné dans l'Inde, on verrait que l'époque de la plus grande prospérité de ce pays correspond à l'empire mongol. Il y eut, en effet, d'immenses travaux exécutés pendant cette longue période, et leurs ruines viennent encore aujourd'hui attester quelle fut leur importance et leur grandeur.

Mais la domination musulmane devait, ici comme partout où elle s'exerce, produire des effets désastreux, et c'est exclusivement à cette époque qu'il faut rapporter l'abandon et la destruction de toutes ces grandes œuvres.

Les Anglais ont hérité de ces derniers, si l'on peut dire ainsi; ils ont, par conséquent, trouvé des ruines et des dévastations qu'il serait injuste de leur attribuer ; il faut estimer, au contraire, que leur tâche a été d'autant plus rude, puisqu'ils ont eu à réédifier et même à créer; on leur doit, entre autres, les grandes canalisations partout où elles ont été possibles, car le Gange est loin de s'y prêter dans tout son parcours, tellement sont vastes et impétueux ses débordements.

Le choléra règne de préférence, comme maladie *endémique*, dans le *Bengale* en général, mais surtout à *Calcutta* et, avec moins d'intensité, à *Cawnpoore* et *Allahabad*, puis dans des points fort éloignés du Gange, à *Arcot*, par exemple, près de *Madras*, et à *Bombay*, sur la côte de Malabar.

Il se montre comme maladie *épidémique*, presque *tous les ans*, à *Madras*, *Conjeveram*, *Poore*, *Juggurnath*, *Tripetty*, *Hahadeo*,

Trivellore et, en général, dans les lieux où se font les pèlerinages hindous.

Hurdwar est dans le nord de l'Hindoustan, sur le Gange, à 400 mètres au-dessus du niveau de la mer et à l'endroit où le fleuve quitte les montagnes pour entrer dans les plaines. « La foire, dit M. le docteur Fauvel (*op. cit.*), y a lieu tous les ans, à la pleine lune d'avril et, tous les douze ans, le pèlerinage y est réputé plus efficace qu'à l'ordinaire ; aussi, à cette époque, l'affluence y est-elle énorme. On rapporte qu'en 1783 il s'y trouvait réuni plus d'un million de personnes, lorsque le choléra éclata et fit périr vingt mille individus dans l'espace de huit jours.

M. le docteur Blanc, chirurgien-major de l'armée anglaise aux Indes, fait venir (*Les moyens de se préserver du choléra*, Paris, 1873) bien à tort, comme je l'ai dit plus haut, l'épidémie de choléra qui règne actuellement en Europe de la ville de *Hurdwar*, où, suivant lui, il existait en avril 1867, ainsi qu'à *Bénarès* et à *Alla-Habad* en mars. Les prêtres indous avaient fixé pour le 12 avril, à midi, l'heure du bain sacré. Les pèlerins se pressent alors en masses serrées et se jettent dans le fleuve tout habillés jusqu'à trois fois, pour obéir à la coutume, et boivent l'eau souillée, tout en récitant leurs prières. »

« *Juggurnath*, dit encore M. Fauvel, sur la côte d'Orissa, au nord-ouest du golfe de Bengale, est un endroit des plus sacrés. Le choléra y éclate tous les ans, deux ou trois jours après la réunion de la foule et ne cesse que dès qu'elle se disperse, après les cérémonies. »

« *Conjeveran* est à 45 milles au sud-est de Madras, et voit arriver chaque année, pendant le mois de mai, au moins deux cent mille pèlerins. Les cérémonies durent dix jours. Le docteur Montgommery dit qu'en temps ordinaire la ville est assez salubre, mais qu'au moment du pèlerinage le choléra y éclate tous les ans. (*Med. Times and Gaz.*, janvier 1866.) »

Les pèlerinages ont donc, dans l'Inde comme au Hedjaz, une influence capitale sur le développement et la propagation des épidémies cholériques.

Aux Indes comme à la Mecque, le choléra éclate avec violence seulement quelques jours après la réunion des pèlerins, et il se disperse et se propage avec eux dans toutes les directions.

On a voulu jeter le blâme sur les institutions sanitaires et les rendre responsables de tous les accidents qu'elles n'empêchaient point. C'est là une manière vicieuse de voir et de juger les choses et cela rappelle trop l'histoire plaisante de ce

Français qui, ayant vu dans son pays une Anglaise rousse, en concluait que toutes les femmes sont rousses en Angleterre.

Que l'on critique le mode de fonctionnement de ces institutions, c'est encore admissible, car on n'arrive pas du jour au lendemain à rendre irréprochable la mise en pratique d'un principe, quel qu'il soit.

Les lacunes sont encore nombreuses aux Indes pour ce qui touche à ces grandes questions sanitaires ; mais il y a, d'année en année, des améliorations.

L'assainissement des villes de Calcutta et de Bombay a été entrepris sur une grande échelle, depuis quelque temps déjà.

A Calcutta, les débordements des bras du Gange sont énormes et produisent des infiltrations dont les effets sont des plus délétères ; on cherche aujourd'hui à y parer par un vaste système de drainage (1).

Les cadavres ne sont plus jetés dans le Hooghly ; ils sont brûlés et le bois pour la crémation des pauvres est fourni gratuitement par la municipalité. Des emplacements en dehors de la ville sont désignés à cet effet.

Mais Calcutta est port franc, et, en cette qualité, échappe à une surveillance sanitaire rigoureuse.

Certains points aux Indes relèvent directement du Foreign Office de Londres, d'autres du gouvernement de l'Inde, et il en résulte des règlements différents. Ici, les pèlerins ne peuvent s'embarquer que dans des conditions bien déterminées ; là, ils sont entièrement libres, s'embarquent où ils veulent, avec ou sans les ressources suffisantes au voyage.

VI

LE CHOLÉRA DE 1865 ET DE 1871-72 AU HEDJAZ. — CONSIDÉRATIONS GÉNÉRALES.

J'ai déjà dit un mot des épidémies de 1865 et de 1871-72 ; de 1865 à 1871, il n'y en avait eu aucune dans le Hedjaz, si ce n'est celle de 1866 qu'il faut bien considérer comme une suite de l'épidémie de 1865.

Un médecin fort distingué, le docteur Schnepp occupait, à cette époque, le poste de médecin sanitaire français à Djeddah ;

(1) Singapoore doit à des pluies continuelles une végétation toujours vivace et une plus grande salubrité.

il devait y mourir, la même année, emporté par un accès de fièvre pernicieuse.

La genèse de ce choléra de 1866 l'avait vivement préoccupé; mais, chose singulière, il le faisait provenir de Massouah où il régnait alors avec une certaine intensité; il ignorait peut-être que, déjà en 1865, l'épidémie existait sur ce point, car elle y avait été transportée par les Takrouris, à leur retour de la Mecque; il s'était produit à Massouah, en 1866, ce qu'on avait observé au Hedjaz, la même année; l'épidémie avait reparu à l'époque du rassemblement et du mouvement de population; non-seulement elle n'avait jamais été complétement éteinte, mais on peut encore admettre qu'elle a dû sa grande explosion à une nouvelle importation.

Au reste, franchement partisan d'abord de l'importation, le docteur Schnepp en était ensuite arrivé à supposer le foyer primordial à la Mecque même.

« On prétend, dit-il, que, pour le pèlerinage de cette année, ce sont les hadjis des Indes qui ont apporté le choléra à la Mecque d'abord, quoiqu'ils aient passé auparavant dans différents ports, sans y laisser de cholériques ou sans y faire naître le choléra. Ce n'est pas que je veuille soutenir que cette maladie ne soit pas assez commune dans les Indes et qu'elle n'y règne pas pendant certaines saisons de l'année; mais, jusqu'à ce jour, personne, que je sache du moins, ne l'a observée dans sa migration en Arabie; personne ne l'a vue importée dans les lieux saints. » (*Le pèlerinage de la Mecque*, Paris, 1865.)

On peut aujourd'hui combattre facilement ce thème qui repose sur une observation incomplète ou erronée.

Les navires qui viennent des Indes à Djeddah sont de deux catégories; il y a des voiliers et des bateaux à vapeur.

Il est bien reconnu qu'en 1865, par exemple, des voiliers avaient relâché à Mokalla et y avaient précisément importé le choléra; de Mokalla, les pèlerins avaient facilement gagné le Hedjaz au moyen des barques qui font le service de la côte.

Il n'y a guère que les voiliers qui risquent de se voir ainsi attardés en route par des relâches imprévues, soit qu'il faille renouveler l'approvisionnement d'eau, soit qu'il faille attendre une brise favorable et la chercher, le plus souvent, le long de la côte. Quant aux bâtiments à vapeur des Indes, ils ne touchent aujourd'hui qu'à Aden où se fait l'*arraisonnement;* faut-il mentionner les grands paquebots de la mer des Indes (Messageries ou autres) et chercher à en tirer, comme l'essayait Schnepp, une déduction fovorable à sa théorie, parce que

ces navires de l'Indo-Chine ne paraissaient point avoir jamais importé le choléra dans les différents ports où ils font escale? Il est hors de doute qu'on ne peut mettre en cause ces bâtiments admirablement aménagés pour la plupart, ne transportant qu'une catégorie de voyageurs, c'est-à-dire les gens riches ou aisés, et ne présentant jamais de conditions d'encombrement ou d'insalubrité.

Assurément, ce qui avait dérouté Schnepp dans cette épidémie de 1866, c'est que, contrairement à celle de 1865, qui avait été si meurtrière (1) pendant les fêtes de la Mecque, elle n'avait éclaté que bien après ces mêmes fêtes du Courban-Baïram : celles-ci s'étaient, disait-on, accomplies sans qu'on remarquât rien d'insolite au point de vue de la santé publique; il semblait donc acquis que le choléra de 1865 avait depuis longtemps entièrement disparu au Hedjaz.

J'ai déjà fait voir quel degré de confiance il fallait accorder à ces déclarations qui partaient de la Mecque; l'épidémie de 1872 devait encore montrer combien il faut s'en méfier : le jour même où un courrier annonçait à Djeddah que des cas de choléra venaient de se manifester à la Mecque, les navires, déjà chargés de pèlerins, allaient partir pour Suez avec *patente nette*, puisque le conseil présidé par le grand chérif lui-même, comme cela a lieu annuellement, déclarait que, *grâce à Dieu*, on avait *fait un bon pèlerinage* et que la santé publique était excellente.

En se basant sur ces données, on peut hardiment avancer aujourd'hui que le choléra existait, en 1866 et en 1872, à la Mecque *pendant les fêtes*.

La journée fatale, critique, est toujours celle de Müna (jour des sacrifices); Müna est une vallée étroite, encaissée, où l'air se renouvelle peu, où le soleil darde ses rayons d'une manière ardente, où l'eau manque ; c'est là que se *trouve le plus grand rassemblement* ; c'est là, enfin, qu'on égorge les victimes propitiatoires, souvent au milieu d'un désordre inexprimable; c'est donc, pour toutes ces raisons, l'endroit malsain, par excellence, où le choléra doit trouver de puissants renforcements et une rapide dissémination.

Une fois les cérémonies terminées, toute cette foule se disperse, se livre à la joie, aux excès de toute sorte, pour se refaire des privations de la route et du jeûne des derniers temps; c'est aussi de la sorte qu'on peut comprendre les ravages

(1) En 1865, les trois cinquièmes des pèlerins ont péri à la Mecque; de 10 000 Javanais, par exemple, il n'en est reparti que 4000.

de la maladie dans les caravanes de la Mecque à Médine et, sur ce chemin, plus particulièrement à *Rabegh*, étape de funèbre mémoire, s'il en fût jamais. Rabegh n'a qu'un puits d'eau saumâtre, n'offre aucune ressource, aucun abri, et cependant les caravanes sont obligées de s'y arrêter pour se grouper, car c'est là l'entrée d'une nouvelle route rendue dangereuse par les attaques des tribus bédouines, surtout des *Harb* et des Djeheiné, peuplades belliqueuses, pillardes et sanguinaires

C'est généralement à cette époque qu'arrivent à Djeddah les plus tristes bulletins; quant aux pèlerins qui redescendent directement de la Mecque à Djeddah, ils n'ont à parcourir qu'une route courte et facile. Mais croirait-on qu'il n'est pas toujours aisé de savoir la vérité sur l'état sanitaire de ces derniers eux-mêmes; s'ils sont contaminés, on se garde bien de le dire; on enterre les morts, avant d'entrer en ville, et l'on cache les malades le plus qu'on peut. Cependant, si l'épidémie a de bonne heure des caractères graves, on voit bientôt arriver à Djeddah des pèlerins affolés et se souciant fort peu alors du pèlerinage; mais ici se présente un autre écueil; c'est des exagérations qu'on doit se défier.

Il faut bien songer, avant tout, qu'il n'y a dans ce pays aucun moyen sérieux de contrôle, aucune police médicale; il est impossible, par exemple, de connaître le chiffre exact de la mortalité à la Mecque et à Djeddah, en temps de pèlerinage et, à cet égard, j'ajouterai qu'il est encore d'usage chez beaucoup de pèlerins de garder ceux des leurs qui succombent et même de les cacher ou chercher à les emporter, soit qu'ils veuillent éviter les difficultés d'une liquidation de succession, soit qu'ils aient chez eux des lieux consacrés de sépulture, lieux qui deviendront d'autant plus vénérables qu'ils recèleront alors de vrais hadjis morts sur la terre sainte, au seuil de la divine Kaaba.

Il en sera de même à Médine, ville peut-être plus sainte encore que la Mecque, car, si la Mecque possède la *Kaabâ*, le temple de Dieu, Médine renferme le tombeau du prophète qui, comme on le sait, fut enterré la nuit dans la maison même où il mourut.

Qu'on ajoute à toutes ces considérations celles qui ressortent des divers intérêts mis en jeu, commerce, exploitation du malheureux hadji, dont on veut soutirer jusqu'au dernier *para*, et qu'on ne veut lâcher que lorsqu'il est bien et dûment à sec, on verra combien la question est complexe et à travers quel labyrinthe il faut se diriger pour arriver, je ne dirai pas à la grande lumière, mais à la lueur du crépuscule.

On peut donc dire que le choléra de 1866 n'a été que la suite, avec *chaînons* ignorés ou cachés, de celui de 1865. On a vu un exemple frappant de ces *traînées* cholériques dans l'épidémie de 1871-72, que les médecins de la Mecque et de Médine n'envisageaient, dès le début, que comme une atteinte de choléra sporadique.

Comme je l'ai exposé, le choléra était dans le Hedjaz depuis le mois de juillet 1871 ; il avait été importé, en mai, dans le *Djebel-Schammar* par les Persans, qui faisaient leur pèlerinage habituel à Meschet-Ali ; la diffusion de la maladie s'était opérée dans l'intérieur de cette contrée par le contact des Persans avec les Bédouins ; ceux-ci, effrayés de cette invasion de gens réduits alors à une profonde misère (famine complète), avaient reflué précipitamment vers le centre. En juillet, le choléra était à *Haïl*, ville importante, qui n'est qu'à douze jours de marche de Meschet-Ali (1) ; au commencement de septembre, il s'était avancé jusques à quatre journées de Médine. Le 8 septembre, deux cas mortels étaient constatés en dehors de cette dernière ville ; le 10 du même mois, deux autres cas dans la ville même.

Le 12, arrive à Médine une caravane de 2000 pèlerins attirés par la grande fête religieuse qu'on y célèbre tous les ans à cette époque ; alors les attaques se multiplient, et du 8 au 10 octobre on compte 80 à 100 morts par jour.

Aucune mesure sanitaire sérieuse ne paraît malheureusement avoir été prise à ce moment si critique.

Vers la fin de décembre, on n'observait plus rien d'anormal à Médine ; mais, dans le fort de l'épidémie, en octobre, un bataillon de troupes était parti de Médine pour la Mecque et y avait transporté le choléra ; cependant il ne prit pas de grandes proportions à la Mecque, où il n'y avait que deux à trois cas par jour.

Le 19 décembre, le choléra éclatait à *Confoudah*, ville située à cinq jours de marche de la Mecque ; il venait d'y être transporté par un bataillon de troupes sorties de la Mecque.

(1) C'est à tort qu'on a prétendu (Proust, *op. cit.*) que l'épidémie de cette année avait été importée dans le Hedjaz par quatre bataillons de troupes turques embarquées à Bassorah pour se rendre à Kuet, sur le littoral arabique, et, de là, dans le Nedj, que le gouvernement ottoman voulait soumettre.

Le choléra était à Haïl bien avant qu'il n'éclatât à Bassorah, où il ne fut transporté que plus tard de Bagdad. De plus, le Nedj proprement dit en a été, cette année, complétement indemne, et l'on n'en a pas observé un seul cas dans la grande ville d'El Riad, sa capitale, que les troupes turques occupèrent sans coup férir. Le Nedj avait été envahi par le choléra en 1854, année où El Riad perdit un tiers de ses habitants ; puis en 1862 et 1863. mais plus faiblement.

Du 30 novembre au 15 décembre on comptait, à Confoudah, 296 décès dans la garnison et 118 dans la population civile.

Cette situation désastreuse n'empêchait point le départ de 560 soldats malades épuisés, qu'on embarquait à Confoudah sur le *Saïd* pour Djeddah, afin de les rapatrier; le Saïd partait de Djeddah pour El-Wetch, le 20 décembre, avec 6 cas de choléra à bord. Pendant ce temps, les communications restaient libres entre la Mecque et Djeddah, faute, disait-on, d'un nombre suffisant de *zaptiés* pour établir un cordon sanitaire entre les deux villes.

Le choléra était toujours faible à la Mecque. Le 20 janvier, une caravane de 5000 pèlerins en part pour Médine; elle compte, à la station de Rabegh, 222 morts. On veut, en vain, l'empêcher d'entrer à Médine; devant son attitude menaçante, on cède, et le choléra reparaît à Médine.

On peut dire qu'à cette époque le choléra fut promené dans tous les points du pays par le déplacement des pèlerins, et surtout par les mouvements de troupes. De Confoudah il fut importé à *Hodeidah* par un corps de 5000 hommes; c'est à Hodeidah qu'on rassemblait le corps expéditionnaire destiné à opérer dans l'Yémen sur la ville de *Sana*. M. le docteur Vatrin les fit camper à 20 milles de la cité, et, grâce à cette sage précaution, le choléra s'éteignit peu à peu dans les troupes sans avoir gagné la ville même. Mais le 12 février arrive de Confoudah le général en chef avec 800 hommes, parmi lesquels se trouvaient des cholériques; il veut entrer à Hodeidah, qui bientôt se trouve contaminée.

Cependant, chose remarquable, Djeddah, quoique en communication constante avec tous ces points, jouissait d'une immunité complète qu'elle a gardée jusqu'à la fin du pèlerinage.

110 000 pèlerins se trouvaient cette année réunis à la Mecque (20 février). Dans l'Ouadi Müna, pendant les trois jours de fêtes, on ne constata pas, dit le rapport officiel, un seul cas de choléra; cet état de choses fut certifié par le Conseil du grand chérif, et l'on demanda que les navires à pèlerins fussent autorisés à se rendre directement à Suez, sans s'arrêter à El-Wetch. Quoique la disparition subite de ce choléra dût paraître bien étrange, on procédait, le 27 et le 28 février, à Djeddah, aux opérations d'embarquement, lorsque, le 29, arrivait en toute hâte un courrier portant la nouvelle que, depuis le 27 février, plusieurs attaques de choléra suivies de mort avaient été constatées à la Mecque parmi les pèlerins mendiants. Le même courrier apportait l'ordre de délivrer *patente brute* aux navires et à ceux-ci de se rendre à El-Wetch.

Grand fut alors le désappointement des agences d'embarquement et des capitaines de navires. Quatre de ceux-ci (trois ottomans et un anglais) voulurent aller à Suez tout droit et s'y présentèrent effectivement, dans l'intention de franchir le canal ; il ne fallut rien moins que la menace de les repousser à coups de canon pour les décider à se replier sur El-Wetch.

Mais le branle-bas du désordre était, en quelque sorte, donné pour cette opération si scabreuse des embarquements, et les agences de navires profitèrent de l'empressement que les pèlerins effrayés mettaient à s'en aller, pour les entasser à bord dans des proportions dangereuses, en dépit des règlements en vigueur.

Ce désordre se reproduisit, d'un autre côté, dans les caravanes, empressées aussi à quitter la Mecque. Pendant un certain temps, elles suivent le même trajet entre la Mecque et Médine; c'est dans cette partie commune de chemin qu'elles eurent à souffrir, et plus particulièrement à la station de Kadina, près Rabegh, où l'eau est mauvaise et où l'espace est très-restreint pour le campement.

Sur ces 25 000 pèlerins, il en est mort au moins 4000 depuis le départ jusqu'au 29 mars, tant en route qu'à Médine; en huit jours, du 20 au 28 mars, on eut 1800 décès cholériques à Médine, sans compter ceux qui avaient eu lieu parmi les caravanes du Caire, de Damas et de Bagdad, campées au dehors.

Cette fuite précipitée de la Mecque éteignit presque complétement le choléra dans cette dernière ville, où, dès la fin d'avril, on n'en enregistrait plus un seul cas.

Les caravanes de Syrie et du Caire, la première surtout, perdirent encore beaucoup de monde dans le désert, mais se trouvèrent nettes de toute contagion pendant la dernière partie du trajet.

La Conférence internationale de Constantinople admet le chiffre de 21 jours de marche à travers le désert comme terme nécessaire et suffisant à l'*épuration* des caravanes. Au bout de ce temps, elles doivent être nettes de tout *contage*.

Il faut signaler aussi le fait très-curieux de l'absence complète du choléra à bord des navires chargés de pèlerins, depuis leur départ du Hedjaz jusqu'à leur destination définitive, ce qui doit laisser supposer que les hadjis se sont embarqués à Djeddah aussi bien qu'à Yambo entièrement *nets*.

De même, aucun cas de choléra ne fut constaté au lazaret d'El-Wetch parmi les 10 000 hadjis qui y ont fait une quarantaine de quinze à vingt jours, du commencement de

mars au milieu de mai, ce qui prouve qu'ils y sont également arrivés parfaitement *nets*, et qu'ils ont pu se maintenir dans cet état, malgré les conditions défectueuses dans lesquelles se trouve encore ce campement d'El-Wetch.

On peut considérer la mortalité comme s'étant élevée, pendant le pèlerinage de 1872, à plus du quart de l'effectif.

On voit que, d'année en année, les conditions diverses propres au pèlerinage se modifient sensiblement; ainsi, les incidents de cette dernière épidémie sont loin de ressembler à ceux de l'épidémie de 1865, qui a eu son maximum d'intensité pendant les fêtes. A cette époque, il mourait à la Mecque plus de 500 personnes par jour; à Muna, le lendemain des sacrifices, on accusait le chiffre énorme de 8000 morts. A Djeddah aussi, la maladie faisait des ravages; de 10 décès par jour, elle s'était élevée à 100, avec le retour des pèlerins. Malgré l'énorme danger qui devait en résulter, les hadjis se sont, en 1865, embarqués comme ils ont voulu à Djeddah; ils ont débarqué de même à Suez. Ils ont traversé l'Égypte dans cet état; aussi quelle traînée de cadavres ils ont laissé sur tout leur passage et avec quelle rapidité ils ont semé le fléau et allumé l'incendie!

L'année dernière, on était disposé à fermer la voie maritime pour le retour des hadjis, mesure toujours grave, mais radicale, ce me semble, dans ces cas; au dernier moment, on hésita. Il est fort heureux qu'on n'ait pas eu à se repentir de cette hésitation.

Cette mesure n'en reste pas moins la plus énergique et la plus efficace à prendre en pareille occurrence.

Cet exposé montre que les meilleures institutions ne produisent pas toujours des effets certains, car leur jeu est souvent entravé par des circonstances imprévues ou contre lesquelles on ne peut lutter.

Il n'en faut pas moins constater que le gouvernement ottoman et celui du khédive font les efforts les plus louables dans l'exécution de leurs services sanitaires, et si je me sens disposé à faire quelques critiques, c'est moins à ceux-ci qu'au gouvernement anglais que je les adresserai. En effet, ce dernier est entré fort tard dans le courant des nouvelles idées : le sort de ses nationaux, de son armée, de ses coolies, le préoccupera toujours plus vivement que celui des natifs de ses possessions de l'Inde.

La liberté laissée aux indigènes pour leurs pratiques religieuses, pour leurs différentes habitudes de vie, pour leurs déplacements, a toujours été très-grande; il semble que les

Anglais, lassés des révoltes si fréquentes de leur grande colonie, aient craint à la longue de trop y toucher.

L'Inde a été le berceau, le foyer des sectes religieuses les plus variées, les plus anciennes; si la conquête les a dispersées, elles n'en ont pas moins encore aujourd'hui conservé sur place même d'importants rameaux.

La ville d'Aden offre sous ce rapport de curieux spécimens; *Parsis, Banians, Brahmes, Indoux* de toutes espèces s'y coudoient dans tous les sens, ayant toute liberté d'aller, de venir et de pratiquer leur culte. Les Parsis y ont un grand temple (temple du Feu); les Banians (idolâtres) ont aussi le leur, tout rempli d'idoles monstrueuses, ils pratiquent encore chaque année cette singulière fête qui consiste à promener dans la ville les affreuses images de leurs dieux et à les jeter à la mer, à l'époque du changement de mousson, afin d'attirer des vents propices aux navigateurs; ils ont aussi conservé l'habitude de n'enterrer leurs morts que la nuit, afin de rendre les sépultures secrètes.

Que si, comme je l'ai dit plus haut, on pénètre au cœur même de l'Inde, on y trouvera encore, malgré la prohibition dont les Anglais les ont frappées, des hécatombes humaines offertes sur les bûchers.

On n'a peut-être pas assez examiné l'influence des divers rites funéraires au point de vue de l'hygiène; il faudrait étudier de plus près, soit les procédés d'embaumement des anciens Égyptiens, si bien décrits par Hérodote, soit la substitution salutaire, faite chez certains peuples, de la combustion des corps à leur inhumation.

Comme les anciens entendaient autrement que leurs descendants l'hygiène à cet égard; aussi n'étaient-ils point sujets à ces épidémies si meurtrières dont beaucoup semblent un produit exclusif non-seulement du moyen âge, mais même de notre *civilisation* moderne! Ces inhumations faites hors des villes, avec soin, l'enfouissement des corps, préalablement embaumés, dans des excavations pratiquées sur les flancs des montagnes, hors de portée des eaux, tel était le système suivi tout le long de la vallée du Nil; on en trouve la preuve dans ces hypogées, ces galeries souterraines dont sont criblées les sinuosités de la double chaîne arabique et lybique, dans les ruines imposantes de *Petra*, l'ancienne capitale des *Nabathéens*, surnommée la ville aux tombeaux, à cause de l'enceinte immense de tombes creusées dans la montagne, à laquelle elle était adossée, etc.

Il faut cependant rendre hommage à la vérité et reconnaître que, depuis quelque temps, les Anglais sont entrés franchement

dans le courant et l'application des mesures sanitaires décrétées par la Conférence internationale de Constantinople en 1866; on doit, entre autres, au Conseil législatif de l'Inde un très-bon règlement (*Native passenger Act*) pour les navires à passagers indigènes qui font des voyages entre les possessions de la Compagnie de l'Inde orientale, les ports de la mer Rouge et du golfe Persique; ce règlement a pour but d'arrêter les abus qui se produisaient par suite de l'entassement des passagers à bord; il a également prévu toutes les conditions et arrêté les mesures à prendre, en se basant toujours sur ce principe que le navire ne pourra contenir plus de *deux personnes* (y compris capitaine, équipage et passagers) par *trois tonneaux* de jaugeage (1).

Trois conseils de santé, ou *Commissions sanitaires permanentes*, ont été institués à Calcutta, Madras et Bombay.

Néanmoins, il est regrettable qu'on n'exige point des pèlerins indiens la justification d'un certain état de ressources avant de les laisser s'embarquer.

Le règlement fait pour les pèlerins des possessions hollandaises est bien plus complet, car chacun d'eux doit être muni d'un passeport qu'il ne peut obtenir qu'après avoir justifié des moyens nécessaires pour couvrir les frais de voyage (aller et retour).

Si un pareil règlement était appliqué aux Indes anglaises, nous ne verrions plus au Hedjaz cette foule d'Indiens pauvres, sales, dénués de tout et qui augmentent singulièrement la corporation des mendiants; ces hadjis, les plus misérables de tous, ne s'en vont que fort tard, par les voiliers, à l'époque de la mousson de juin, et grâce encore à la charité des gens du pays, qui leur ont constitué, à Djeddah, une sorte de caisse de secours pour subvenir aux frais du rapatriement.

J'ai déjà dit qu'au point de vue sanitaire ces Indiens étaient aussi dangereux que les Takrouris. Ce sont eux qui, en 1865, ont importé le choléra dans la péninsule Arabique par la côte de l'Hadramouth. Les navires *Mœris* et *Ruby*, partis de Singapoore avec un chargement d'Indiens, seraient les premiers suspectés d'avoir contaminé le port de *Mokalla*, car dans leur trajet ils avaient déjà perdu un certain nombre de passagers atteints du choléra. Le *Persia* et le *North-Wind*, venant, après coup, relâcher à Mokalla, furent alors seulement, paraît-il, infectés, s'il est vrai toutefois que depuis leur départ de Singapoore ils n'aient eu aucun cas de choléra à bord.

(1) Le règlement turc a toléré pour la navigation dans la mer Rouge, d'une côte à l'autre, un passager par tonne, parce que c'est une courte navigation.

Voici le récit que fit, à ce sujet, un nommé Ahmet Bascurail' parent du propriétaire du *Persia*, au docteur Hassan-Effendi-Alfi' qui visitait le navire un an après ces événements, c'est-à-dire en 1866 : « Étant retourné, l'an dernier, de Kadramat à Mokalla, dit-il, j'y trouvai le navire *Persia*, et j'y pris passage avec environ 70 pèlerins venant aussi de Kadramat. Deux jours après mon arrivée à Mokalla, ou le 18 *Ramadhan* 1281 (4 février 1865), je me rendis à bord du navire où j'avais retenu ma place, et j'y trouvai environ 400 pèlerins arrivés de Singapoore. Six ou sept jours après notre départ de Mokalla, lorsque nous nous trouvions par le travers de *Gebel-el-Fuir*, localité voisine d'Aden, le choléra se déclara à bord ; il mourait chaque jour 4 ou 5 personnes et la maladie ne durait guère que douze ou quatorze heures. Nous eûmes, tout compte fait, environ 50 décès en deux jours. Lorsque nous arrivâmes à Djeddah, le 6 *Chawal*, il y avait déjà trois jours qu'on ne constatait plus de décès à bord ; de Djeddah, les pèlerins partirent tout de suite pour la Mecque. C'est dans les pèlerins de Mokalla que la maladie a débuté. Deux mois après, je reçus une lettre de mes parents de Kadramat, dans laquelle ils me racontaient que la maladie, le *vent jaune*, faisait des ravages dans mon pays. »

Cette même année, la petite ville de Yambo fut aussi ravagée par le choléra dans le mois de mai. Les pèlerins y étaient nombreux (9 à 10 000), et le 28 mai on y comptait déjà 102 décès.

Il faut dire que ces malheureux s'y trouvaient dans l'état le plus navrant, manquant de tout et comme abandonnés, à un tel point que, dans leur exaspération, ils menaçaient de mort le médecin qui voulait s'opposer à leur embarquement.

Le désordre était partout. A Djeddah, la Commission médicale autorisait le capitaine du port à laisser partir les pèlerins dans toutes les directions et l'on se contentait de délivrer patente brute aux navires.

Partout cependant le choléra faisait des ravages. On annonçait qu'à Bedr, point intermédiaire entre la Mecque et Médine, la mortalité était considérable dans les caravanes ; elles avaient été surprises par le *khamsin* (vent du désert ou sud-est), qui leur avait fait beaucoup de mal. Ce *khamsin* ou *semoun* est particulièrement redouté des caravanes, et il existe des relations bien singulières de ses effets désastreux. Ainsi, dans le cours de cette même année, il frappait rudement les tribus de Bédouins de Beni-Amer (province de Taka, haute Nubie) ; il était suivi d'un violent orage qui tuait, sur les bords d'un

grand lac, une centaine d'individus et beaucoup d'animaux, et *l'on voyait presque instantanément apparaître le choléra, qui enlevait en quelques moments 5 à 600 personnes.*

On sait quelles ont été pour l'Égypte et pour l'Europe les conséquences du choléra de 1865.

L'Égypte a tout d'abord payé un énorme tribut au fléau; les hadjis, qui débarquaient librement à Suez, infectaient tout de suite la ville, puis disséminaient la maladie sur la route de Suez à Alexandrie (1), d'où elle rayonnait ensuite à travers toute l'Égypte et d'où elle gagnait bientôt l'Europe (2).

Du 19 mai au 10 juin 1865, c'est-à-dire dans l'espace de vingt-trois jours, 10 bateaux à vapeur, dont 7 égyptiens et 3 anglais, ont débarqué à Suez de 12 à 15 000 hadjis. Le nombre des pèlerins embarqués sur chaque bateau a varié entre 900 et 1200, à l'exception du *Sidney*, qui à son premier voyage, en portait 2000.

Les déclarations officielles portaient que la santé des passagers était parfaite et que les décès survenus pendant la traversée (6 à 8 par bateau) provenaient de maladies ordinaires *non contagieuses.* En conséquence, après une visite médicale, la libre pratique leur fut accordée à Suez.

Malheureusement, les déclarations faites aux autorités sanitaires d'Égypte étaient en contradiction avec les faits, attendu qu'un grand nombre de pèlerins étaient morts en route du choléra; le *Sidney*, vapeur anglais, en aurait perdu à lui seul plus de 100 sur 2000. (*Rapport de M. le docteur Bimsenstein.*)

Le 19 mai est arrivé de Djeddah à Suez le premier bateau à vapeur anglais chargé de pèlerins et ayant jeté ses morts à la mer. Le 21, quelques cas de choléra se sont déclarés à Suez, au nombre desquels était le capitaine du bateau à vapeur et sa femme. Le 23 mai, un cas a été observé par un médecin de la Compagnie du canal, à *Damanhour*, dans un convoi de pèlerins se rendant de Suez à Alexandrie. (*Rapports de M. le docteur Aubert-Roche à M. de Lesseps.*)

C'est ainsi que, vers la fin du mois de mai, 12 à 15 000 pèlerins traversèrent l'Égypte en chemin de fer et allèrent camper près du canal *Mahmoudié*, à Alexandrie. Des Arabes d'un

(1) En 1866, comme en 1865, les embarquements se faisaient à peu près librement à Djeddah, et l'on dut *improviser* rapidement une quarantaine aux *Sources de Moïse.*

(2) Une fois les pèlerins à terre, ils sont environnés par la foule avide d'entendre leurs interminables récits; le hadji devient une sorte de personnage sacré : c'est à qui l'approchera, touchera ou baisera ses vêtements, en sorte que le mélange de la foule avec ces étrangers se fait rapidement et surtout intimement.

quartier voisin, qui s'étaient empressés de fraterniser, suivant la coutume, avec les hadjis nouvellement arrivés, furent tout d'abord atteints par le choléra. Le 2 juin apparut le premier cas parmi les habitants d'Alexandrie, qui vivaient en communication avec les pèlerins. Le 5 juin se déclarèrent deux autres cas dans les mêmes conditions. Du 5 au 11, la proportion augmenta.

Mais les médecins de l'intendance sanitaire ne voyaient dans ces premiers accidents que des cas de fièvre pernicieuse algide, de cholérine ou de choléra sporadique.

C'est le 11 juin seulement que l'autorité sanitaire fut convaincue et fit mention, sur les patentes des navires en partance, de l'apparition de l'épidémie qui allait décimer la population d'Alexandrie et y faire 4000 victimes dans l'espace de deux mois. Du 11 juin au 23 juillet, le choléra envahit successivement toute l'Égypte, terrassant en moins de trois mois plus de 60 000 habitants. (*Rapport de M. le docteur Coluccy-Rey.*)

La panique, s'emparant surtout des étrangers, donna lieu à une émigration de 30 à 35 000 personnes, qui, la navigation à vapeur aidant, se portèrent d'un coup sur les principales villes commerciales de la Méditerranée, à Beyrouth, à Chypre, à Malte, Smyrne, Constantinople, Trieste, Ancône, Marseille (1), etc. (Voy. le *Rapport à la Conférence sanitaire internationale*, Constantinople, 1866.)

C'est le 28 juin, dans un temps où ni le choléra, ni rien de ce qui ressemble à ce qu'on appelle les signes précurseurs de cette maladie n'existaient à Constantinople, qu'arriva dans le port la frégate ottomane *Mouhleiri-Surur*, après avoir quitté Alexandrie le 21. Le capitaine et le médecin du bord ne déclarant ni décès ni malades, le bâtiment fut admis en libre pratique, d'après l'article du règlement qui l'accorde à tout navire ayant un médecin à bord et étant resté en mer cinq jours sans accidents cholériques. Le soir, on envoya de la frégate à l'hôpital de la marine impériale 12 matelots plus ou moins gravement atteints de choléra et dont 1 mourut la nuit même. On découvrit bientôt que des cas de diarrhée avaient été

(1) Le premier navire qui apporta des cholériques à Marseille fut le *Stella*, parti d'Alexandrie le 1er juin avec 67 pèlerins de la Mecque. Huit jours après son départ, le 9 juin, il jeta à la mer 2 morts du choléra. Le 11 juin, il débarquait les 65 passagers restant, parmi lesquels le nommé *Ben-Kaddour*, qui succomba en touchant terre. (*Arch. gén. de méd.*)

« Le nombre des navires, dit M. le docteur Fauvel, arrivés à Marseille du 15 juin au 10 décembre en patente brute de choléra, a été de 390, dont 143 à vapeur et 247 à voiles. Ils étaient montés par 16 041 personnes (équipages, 10 503 ; passagers, 5538). Parmi les bateaux à vapeur, 12 sont arrivés à Marseille avec le choléra. »

observés parmi l'équipage depuis Alexandrie, et que 2 matelots avaient succombé du choléra entre les Dardanelles et Constantinople. Le lendemain, 30 juin, 9 autres malades furent débarqués du même navire, parmi lesquels 2 atteints de choléra bien confirmé. (*Gazette médicale d'Orient* et *Archives de l'intendance sanitaire.*)

Tel fut le point de départ d'une affreuse épidémie qui se propagea tantôt de proche en proche, tantôt en sautant d'un point à l'autre et en se croisant entre les différents quartiers, mais toujours avec une filiation marquée dans les premiers accidents et un enchaînement de faits des plus remarquables et tel qu'on en trouve peu d'exemples dans les fastes lugubres du fléau indien.

J'ai dit que c'était à la suite des arrivages du *Persia* et du *North-Wind* à Djeddah, entre la fin de février et le commencement de mars, que le choléra se serait manifesté dans le Hedjaz.

M. le docteur Bimsenstein, délégué sanitaire du gouvernement ottoman en Égypte, annonçait, à la date du 20 février 1866, avoir appris de M. Calvert, le consul anglais de Djeddah, que le choléra avait éclaté à bord de ces deux navires provenant de Singapoore, et qui avaient relâché à Cotchin et à Mokhalla ; ils étaient arrivés à Djeddah avec 1066 passagers, la plupart Javanais, et 96 hommes d'équipage, soit 1162 personnes. Le *Persia* aurait perdu, pendant la traversée, 85 passagers et 8 matelots, le *North-Wind* 43 passagers et 7 matelots, soit 143 personnes. Les deux capitaines des navires s'accordaient à dire que cette maladie était le choléra, lequel se déclara à bord après qu'on eût touché à Mokalla, où les passagers et l'équipage *avaient fait un usage immodéré d'un poisson de mauvaise qualité et d'une eau saumâtre, la seule qu'on pût se procurer dans le pays.* (*Rapport de M. Calvert*, daté de Djeddah le 10 mars 1865, communiqué par M. le docteur Goodeve.)

D'après le rapport du délégué d'Autriche au Conseil de santé d'Alexandrie (*communication de M. le docteur Sotto*), le *Persia* et le *North-Wind* auraient, au contraire, apporté le choléra à Mokalla, où il n'existait pas avant leur arrivée. D'autres navires, ayant ensuite relâché à Mokalla, en auraient été infectés et auraient disséminé les germes de la maladie sur les côtes de l'Yémen et du Hedjaz, avant même d'être arrivés à Djeddah.

Quoi qu'il en soit de ces deux versions contradictoires, il paraît certain que le choléra a été importé dans le Hedjaz par des navires provenant des Indes et chargés de pèlerins; les témoignages abondent à cet égard. Le capitaine Hadji-Emin-Eddin, du na-

vire sous pavillon anglais *Mœris-Merchan*, a déclaré, par écrit et signé de sa main, qu'en 1865 il a amené du Bengale à Djeddah 350 pèlerins dont 29 sont morts de *diarrhée*... Le capitaine Abd-Méhémet, du navire battant pavillon anglais le *Boy-Meyr*, a également déclaré que le choléra existait au Bengale lorsqu'il quitta ce pays pour se rendre à Djeddah et que, sur 100 pèlerins qu'il y avait pris, 20 moururent pendant le trajet, dont 4 de choléra bien confirmé... Le capitaine Choualski, qui commandait le *Ruby*, déclare qu'il partit de Singapoore, en 1865, avec 500 pèlerins, dont 90 moururent du choléra pendant le voyage. De plus, le capitaine du port de Djeddah signale 51 navires venus de l'Inde, de Java, Bassora, Mascate, parmi lesquels 2 de Java et 1 du Bengale avec des malades.

D'un autre côté, on lit dans une dépêche du consul général des Pays-Bas à Singapoore, communiquée par M. le docteur Millingen, le passage suivant : « ... En 1864, le choléra sévissait à Java et à Singapoore, et il y a des preuves que des gens atteints de choléra se sont embarqués sur des navires faisant voile pour le Hedjaz... Il n'y a aucun doute que l'apparition du choléra en Arabie doit être attribuée en partie aux pèlerins qui s'y rendent de Singapoore... Ils ne sont pas tous sujets des Indes néerlandaises, mais il y a des indigènes, des habitants de *Malacca*, de *Sarawah*, de *Johou*, de *Pahans*, de *Mnar* et de tous les petits États libres de la péninsule Malaise. »

Vers la fin d'avril, on savait à Alexandrie que le choléra sévissait à la Mecque. Une commission, composée de deux médecins musulmans, fut envoyée au Hedjaz par l'intendance sanitaire d'Égypte, avec mission d'étudier l'épidémie. Dans son rapport, daté du 10 mai 1865. la commission dit, en substance, que la mortalité parmi les pèlerins avait été très-forte, principalement à A'rafat, pendant les trois jours des fêtes et que la cause de cette mortalité était la *cholérine*.

La commission a constaté plusieurs cas de cette maladie parmi les pèlerins, les militaires et les habitants de la ville. Elle a rencontré des cadavres gisant dans les rues et dans les mosquées.

Le troisième jour des fêtes, la mortalité a dû être, dans la montagne, plus considérable que les jours précédents, à n'en juger que par les cris habituels dans les cérémonies funèbres chez les Arabes.

A la Mecque il est mort, dit-on, ce jour-là, 200 personnes. A Djeddah, malgré l'immunité qu'on attribue à la ville, le choléra a aussi fait des victimes parmi les habitants.

Sur les 90000 pèlerins réunis cette année au Hedjaz, 30000 auraient été enlevés par l'épidémie.

VII

LE PÈLERINAGE DE 1873. — SON CARATÈRE PARTICULIER. — LA VILLE DE DJEDDAH. — CLIMATOLOGIE. — MÉTÉOROLOGIE. — CONSTITUTION MÉDICALE. — LA VARIOLE. — LA DENGUE, ETC. — CONSIDÉRATIONS GÉNÉRALES. — RÉSUMÉ.

Le pèlerinage de 1873 doit son importance numérique à ce que les fêtes du Courban-Baïram tombaient un vendredi, jour sacré, comme on sait, dans la religion musulmane et qui, chez les Orientaux, remplace notre dimanche; cette particularité du rit musulman s'appelle *Hadj-el-Ekker*. Cette année, ce jour tombait le 7 février (9 à la turque).

Beaucoup de circonstances rendaient le pèlerinage de 1873 critique et allaient permettre de juger, en dernier ressort, des questions de doctrine encore pendantes, en fournissant une épreuve décisive.

Comme je viens de le dire, le chiffre des pèlerins devenait exceptionnel et bien supérieur à celui des années précédentes.

De plus, nous sortions, en quelque sorte, du choléra (épidémie de 1871-72); sans doute, on n'en parlait plus depuis plusieurs mois et tout faisait supposer qu'il était éteint; mais j'ai déjà montré quelle réserve il faut garder en pareil cas. Qui pouvait, en effet, affimer qu'il n'y eût pas encore quelques cas isolés, pour ne pas dire quelques *traînées* çà et là, ou inconnus, ou dissimulés avec soin? Qui pouvait dire alors que, sous l'influence d'un rassemblement aussi considérable que celui qui se préparait, il n'allait pas y avoir une explosion de l'étincelle, un ravivement de l'incendie mal éteint? Le feu n'était-il point sous la cendre? En tout cas, si le Hedjaz était un foyer *producteur* de choléra, nous étions dans les meilleures conditions pour avoir une épidémie de toutes pièces.

Et puis encore les conditions météorologiques qu'on a subies cet hiver, à Djeddah, ont été bien extraordinaires, bien exceptionnelles et bien défavorables aux pèlerins qui en ont souffert peut-être autant que des grandes chaleurs de l'été.

J'ai pu observer ici que la chaleur, même élevée, n'est point si dangereuse que les variations brusques et les abaissements subits de température; on s'habitue à ce soleil tropical et, chose extraordinaire, on se trouve beaucoup mieux de cette chaleur *constante* que d'une chaleur que j'appellerai *capri-*

cieuse (1). Ce qu'il y a de redoutable dans la saison d'été, c'est le *khamsin* ou *semoun* (vent du S. E), qui embrase tout de son souffle brûlant.

On a attribué au semoun, non sans raison, sur les pèlerins, en 1865 et en 1866, une influence fatale (le pèlerinage avait alors lieu en mai).

Entre l'équinoxe et le solstice d'été, le vent du sud, avec inclinaisons prononcées tantôt vers l'est, tantôt vers l'ouest, règne d'une manière régulière; ce vent, passant sur d'immenses déserts où il trouve un sol en état de sécheresse extrême et d'ignition, si l'on peut dire, charge l'atmosphère d'une masse d'électricité, qui rend alors bien dangereuse la route des caravanes.

C'est ainsi qu'on explique la forte mortalité qui a régné sur les pèlerins le 27 mai 1866, à Bedr, entre la Mecque et Médine.

On a voulu voir dans la mortalité de Djeddah et de Yambo, à cette époque, la même influence, à l'exclusion de toute idée de choléra, qu'on avait d'autant plus de répugnance à admettre que les fêtes de cette année, à la Mecque, n'avaient, dit-on, été suivies d'aucun accident dans la santé des pèlerins. Il n'y avait eu, pendant ces trois jours, que 162 décès, dont 25 pèlerins proprement dits, 39 habitants de la Mecque, et 98 Indiens de l'*Iumeca;* on n'avait enregistré que 15 décès à A'rafat.

Il fallut bien, lorsque, plus tard, la mortalité prit de plus grandes proportions, reconnaître qu'on était encore en présence du choléra, bien qu'il n'eût pas, comme l'année précédente, fait son explosion pendant les fêtes mêmes.

Au reste, on avait vu mourir à Djeddah même et peu après leur débarquement, des pèlerins indiens, ce qui permettait encore d'admettre une importation nouvelle.

C'est aussi en 1866 qu'on a vu quelques habitants de Djeddah, indigènes et Européens, également frappés du choléra, malgré l'immunité dont la ville avait jusqu'alors joui à cet égard, immunité qu'elle a cependant conservée pendant l'épidémie de 1871-72.

Les variations de température, les sautes de vents tellement brusques que, dans la même journée, ils tournaient jusqu'à trois fois, ont imprimé, cet hiver, à la constitution médicale

(1) Si l'*ihram*, cette simple toile blanche, ne protége pes suffisamment le hadji des ardeurs du soleil, elle ne le protégera pas davantage contre le froid vif et pénétrant des nuits d'hiver et contre les atteintes du vent du Nord qui, pour des gens habitués à la chaleur, sont peut-être encore bien plus préjudiciables que celles du vent du sud.

de Djeddah, un cachet particulier qui s'est surtout traduit par des fièvres rémittentes typhiques et des fièvres intermittentes, dont quelques-unes à caractère pernicieux, et par une mortalité assez élevée; jamais on n'avait eu un hiver aussi singulier, aussi mauvais.

Dès que nous sommes entrés franchement dans le régime des chaleurs et que, au lieu de + 22, + 18, + 16, + 14 degrés centigrades (que nous avions jusqu'à la fin de février), nous avons eu une moyenne de + 36 à + 38 degrés, j'ai observé par moi-même que j'étais mieux équilibré; j'éprouvais moins de malaise que dans les journées où, du matin au soir, ou du soir au matin, il y avait des écarts thermométriques de 4 à 6 degrés.

C'est la violence et la nature du vent qui règlent la vraie sensation de chaleur plutôt que l'élévation thermométrique; le vent n'a pas, en effet, sur la colonne mercurielle l'influence qu'on lui reconnaît sous d'autres latitudes. Il peut arriver, par exemple, qu'avec + 30 degrés C., on éprouve une sensation fraîche, si le vent du N. souffle violemment, tandis que, le lendemain, avec ces mêmes + 30 degrés C., il fera très-chaud, si le vent est tombé.

Le refroidissement sera surtout sensible s'il y a plusieurs jours de vent du N.; alors l'atmosphère aura eu le temps de se refroidir à son tour, et il y aura invariablement abaissement de la colonne thermométrique.

Si, au contraire, on passe, d'un jour à l'autre, du N. au S. et réciproquement, l'atmosphère n'a pas encore eu le temps de s'échauffer ou de se refroidir beaucoup et l'on est alors sous l'influence momentanée et directe du vent qui souffle, plutôt que de la masse d'air ambiant dont l'équilibre n'est pas encore détruit.

Que le vent du N. vienne à tomber le soir, après avoir soufflé tout le jour, on aura alors une soirée et souvent même une nuit, ou, du moins, la première partie de la nuit (car ici il n'y a pas de crépuscule) tiède et sensiblement plus chaude que la journée.

On peut, de la sorte, comprendre les dangers de cette *constitution* atmosphérique.

Il n'y a pas que le *khamsin* (S. E.) qui soit dangereux; les vents violents de N. ne le sont pas moins lorsqu'ils soufflent, même en été; en effet, le corps est en transpiration; le soleil est ardent, la matinée a été très-chaude, lorsque, vers midi ou deux heures, arrive subitement un *coup* de N. qui, tout en procurant une sensation agréable, arrête cette bienfaisante

transpiration et produit un trouble profond dans la masse des humeurs.

Telles sont les *péripéties atmosphériques* par lesquelles nous sommes passés cet hiver et qui nous ont valu un *grand règne* de fièvres, à un point tel que l'on se heurtait souvent dans les rues contre des malheureux (pèlerins ou indigènes), gisant sur le sol, pêle-mêle avec les chiens immondes et faméliques qu'on rencontre partout ici, et passant ainsi de vie à trépas, sans qu'on s'en soucie davantage.

Le pèlerinage de 1873 s'est donc accompli dans ces conditions anormales de température qui, à coup sûr, ont été défavorables aux pèlerins, quoique, à tout prendre, la saison d'hiver leur soit toujours plus avantageuse que celle d'été.

On a pu supposer que l'ensemble des influences antihygiéniques qui se montrent dans ces circonstances devait être une cause de production du choléra, et il reste encore des partisans de cette idée que la Mecque, à l'époque du pèlerinage, engendre le choléra.

On sait cependant qu'en Europe, de 1790 à 1815, cette réunion d'influences nuisibles a existé en permanence et au maximum dans les armées et dans les pays occupés par celles-ci, et que des centaines de milliers d'hommes y sont morts du typhus sans que le choléra asiatique y ait jamais paru.

La Mecque est seulement un foyer de *renforcement* et de dissémination de la maladie.

Depuis quelques années, on y impose aux pèlerins des obligations hygiéniques qui sont autant de mesures préservatrices contre la propagation des épidémies; on a, entre autres, établi à Müna et à Arafat des latrines qu'on désinfecte avec soin. Il est généralement admis, comme on sait, que le principe morbifique du choléra se dégage des déjections des cholériques; depuis l'énoncé du fait, par M. le docteur Pellarin, en 1849, des observations nombreuses et des expériences ont prouvé que des substances imprégnées de ces matières et que ces matières elles-mêmes peuvent transmettre le choléra.

« ..... Nous avons, dit M. Briquet (*Rapport sur les épidémies de choléra-morbus de 1817 à 1850, présenté à l'Académie de médecine*, Paris, 1867), l'exemple de notre dernière campagne en Italie, où, malgré la réunion de toutes les conditions antihygiéniques qui se voient dans les armées après les batailles, il n'y a pas eu un seul cas de choléra.

La masse des hadjis arrivés à Djeddah par la voie de mer, se décompose de la manière suivante :

PÈLERINAGE DE 1873.

ARRIVAGES DE PÈLERINS A DJEDDAH, A YAMBO ET A LITH (PROVENANCES DIVERSES)

DE L'OCÉAN INDIEN.	PORT DE DJEDDAH — DU GOLFE PERSIQUE.	PORT DE DJEDDAH — DE LA MER D'OMAN.	PORT DE DJEDDAH — DE LA MER ROUGE. — CÔTE AFRICAINE.	PORT DE DJEDDAH — DE LA MER ROUGE. — CÔTE ARABIQUE.	VIA SUEZ (Canal).	PORTS. — YAMBO.	PORTS. — LITH.	OBSERVATIONS.
14,387 dont : Malais.... 8767 Indiens... 6420	2132	871	1170	3329	18,919 dont : Ottomans.. 5417 Égyptiens. 5753 Caucasiens 505 Mogrebins. 7244	3000 Ces pèlerins vont d'abord à Médine, avant de se rendre à la Mecque.	2155 Ce sont les retardataires qui débarquent dans ce petit port très rapproché de la Mecque.	Chiffres de la quarantaine.
Total général pour Djeddah = 41 808.						Total général pour Yambo et Lith = 5155.		

NOTA. Parmi les 41 808 pèlerins débarqués à Djeddah, 34 471 sont arrivés sur 87 vapeurs et 12 voiliers trois mâts, le reste sur des sambouks (grandes barques arabes).

En 1872, il y a eu 30 058 et, en 1871, 41 066 arrivages à Djeddah.

Il faut observer que cette année nous n'avons pas eu de provenances sérieuses de la côte d'Afrique, ni de Zanzibar; en raison du choléra qui régnait dans le Soudan, le Khédive avait coupé toutes les communications entre le *Takrour* (Soudan-Nubie), l'Égypte et le Hedjaz, et empêché le départ des pèlerins *Takrouris*. Vers la fin du pèlerinage, cette épidémie du Soudan, qu'on y avait ainsi *cantonnée*, en empêchant toute sortie du territoire infecté, s'y éteignait faute d'aliment.

PÈLERINAGE DE 1872 (1).

TABLEAU COMPARATIF DES ARRIVAGES A DJEDDAH.

De l'océan Indien	10 531
Du golfe Persique	3 244
De la mer Rouge (côte arabique)	2 126
De la mer Rouge (côte africaine)	2 507
De Suez (viâ canal)	11 516
De Zanzibar	134
Total	30 058

Parmi les pèlerins débarqués à Djeddah, Yambo et Lith, on a compté 2528 indigents qui ne pouvaient payer la taxe de dix piastres à laquelle sont sujets les pèlerins et les voyageurs qui se rendent dans le Hedjaz et l'Yemen par les ports de la mer Rouge et 834 enfants au-dessous de sept ans.

Ce sont les Mogrebins qui ont fourni le plus grand contingent au pèlerinage de cette année ; ils sont arrivés par bateaux à vapeur et par sambouks. Ces embarcations venaient de Suez dans un grand état d'encombrement, chargées d'indigents qui vivaient exclusivement d'aumônes ou de secours et qui se trouvaient dans un état lamentable de misère et de malpropreté.

Les provenances du golfe du Bengale, où le choléra sévissait avec assez d'intensité, étaient admises, pendant le pèlerinage, en quarantaine d'observation.

Il est venu de Calcutta, en patente nette, quatre voiliers trois-mâts, portant 145 hommes d'équipage et 361 pèlerins, qu'on a soumis à une quarantaine de trois jours.

La présidence de Bombay a sévèrement surveillé, cette année, l'embarquement des pèlerins ; elle l'a déterminé rigoureusement sur la capacité *utilisable* du navire, c'est-à-dire en rapport avec le cube d'emplacement attribué à chaque passager. Les bateaux à vapeur de 700 tonneaux *registre*, qui, l'an dernier, avaient transporté à Djeddah 800 pèlerins et plus, n'en ont amené, cette année, que 400.

Pour assurer l'exécution de cette mesure, les autorités sani-

(1) Cette année, les provenances d'Afrique venaient librement et, sans fournir un chiffre aussi élevé que d'habitude, elles n'en avaient pas moins une certaine importance. Mais c'est surtout en 1871 qu'elles ont été considérables, car, sur le chiffre de 41 066 qui représentait les arrivages de pèlerins à Djeddah, on avait : Provenances de la mer des Indes, 17 200 ; provenances de Suez, 13 400 et, par conséquent, comme provenances de la côte africaine, le chiffre très-sensible de 10 466.

taires de Bombay exigeaient des armateurs un dépôt préventif de 5000 roupies avec relâche obligatoire du navire à Aden, où le personnel embarqué, porté sur une liste nominative, était sévèrement contrôlé par l'office sanitaire anglais de ce port. Malheureusement, ces sages mesures n'ont pas été observées à Singapoore, où les autorités sanitaires ont abandonné l'embarquement des pèlerins à la volonté des agences qui s'empressaient de les entasser à bord.

L'Égypte aussi s'est complétement relâchée à cet égard et a persévéré dans les fautes qu'on lui avait déjà reprochées l'an dernier. Plusieurs navires ont été reçus de Suez en état d'encombrement; ce fait est d'autant plus regrettable que, d'habitude, les bateaux à vapeur de la compagnie égyptienne *Khedivié* sont soucieux d'observer les règlements.

De plus, quelques navires anglais, chargés de pèlerins, nous sont arrivés de Constantinople également encombrés; en sorte qu'on peut se demander si, à Constantinople comme à Suez, la surveillance est bien rigoureuse.

Il semble que l'intendance sanitaire égyptienne cherche à s'affranchir du contrôle des étrangers et veuille peut-être tenir à l'écart les médecins européens.

Cette année, le service si important du lazaret d'El Wetch a été confié exclusivement à des médecins musulmans du pays ou médecins arabes, et l'on en a éliminé l'élément européen; aussi, des lacunes très-regrettables ont-elles été signalées sur ce point et provoquent-elles, pour l'avenir, des remontrances sévères à l'administration égyptienne.

J'ai dit ailleurs quelle animation a régné à Djeddah par suite de cette invasion de hadjis.

Nous étions alors au plus fort des alternatives de température dont je viens de parler; nous avions des journées chaudes, des soirées et des nuits fraîches et souvent froides.

Néanmoins, les pèlerins arrivaient en bon état à la Mecque, et les fêtes s'accomplissaient en bon ordre et sans accidents.

On eut à enregistrer l'arrivée d'un pèlerin de marque, le rajah de Cawnpore, riche personnage dont le train de maison était princier. Un navire de la *British India* avait été mis à sa disposition par le gouvernement anglais de l'Inde; sa suite était fort nombreuse et une partie de sa domesticité lui formait même une escorte militaire munie d'armes de toute nature.

État approximatif des pèlerins réunis à la vallée de Djebel Arafat, le 7 février 1873.

N° 1.

QUALITÉ ET PROVENANCES.	NOMBRE.	OBSERVATIONS.
Venant de Médine.	3 700	Comme pèlerins.
Venant de la Mecque.	20 500	Id.
Caravane d'Égypte.	900	Composée en grande partie de l'escorte du *Tapis* et de fonctionnaires.
Caravane de Syrie.	6 000	Composée en grande partie de l'escorte du *Tapis*, de fonctionnaires et pèlerins.
Caravane de l'Yémen.	4 000	
Venant des alentonrs de la Mecque	16 500	
Chameliers en pèlerinage. . . .	8 000	En service comme loueurs et pèlerins.
Diret Harb (côté Médine). . . .	2 500	Appartenant aux tribus des environs.
Nedjed, Bagdad et alentours. . .	3 200	Caravane de Ben Rachid.
Venant des villages situés entre Djeddah et la Mecque, et de Djeddah	12 800	Compris ceux des Ouadi à Fatma.
Provenances maritimes.	46 963	Diverses nationalités.
Total des pèlerins réunis à Arafat.	125 063	

État approximatif de la foule réunie à Müna (pèlerins, marchands, etc.) le 8, 9, *et* 10 *février* 1873.

N° 2.

QUALITÉ ET PROVENANCES.	NOMBRE.	OBSERVATIONS.
Appartenant à Médine	3 700	Pèlerins présents à Arafat (état n° 1).
Appartenant à la Mecque. . . .	20 500	Pèlerins présents à Arafat (état n° 1).
Id..	6 500	Marchands venus pour les jours de fêtes.
Caravane d'Égypte.	900	Présents à Arafat (état n° 1).
Caravane de Syrie.	6 000	id. (id.)
De l'Yemen	4 000	id. (id.)
Alentours de la Mecque	16 500	id. (id.)
Id..	4 000	Comme marchands.
Id..	2 500	Bédouins venus pour la vente des chameaux
Chameliers en pèlerinage. . . .	8 000	Présents à Arafat (état n° 1).
Venant de Bichra	2 400	Marchands de dattes.
Diret Harb (côte Médine). . . .	2 500	Présents à Arafat (état n° 1).
Nedjed, Bagdad et alentours. . .	3 200	Caravane de Ben-Rachid.
Entre Djeddah et la Mecque et de Djeddah même.	12 800	Présents à Arafat (état n° 1).
Id..	5 500	Comme marchands.
Provenances maritimes.	46 963	
Total à Müna.	150 963	

EFFECTIF DE DIVERS PÈLERINAGES (Tableau récapitulatif).

Années.		Pèlerins.
1807	(d'après Aly-Bey).....	83 000
1814	(d'après Burckhardt).....	70 000
1853	(d'après Burton).....	50 000
1855	—	80 000
1856	—	120 000
1857	—	140 000
1858	—	160 000
1859	—	50 000
1860	—	73 000
1865	—	200 000
1866	—	80 000
1867	—	70 000
1868	—	60 000
1869	—	100 000
1870	—	140 000
1871	—	90 000
1872	—	110 000
1873	—	150 000

On ne doit signaler comme maladies, parmi les pèlerins de cette année, qu'un grand nombre de fièvres intermittentes dues à la constitution médicale qui dominait alors, et surtout la variole, qui, comme d'habitude, avait été importée au Hedjaz par les Javanais.

Le chiffre des décès, pendant les trois jours de fêtes, n'a été que de 173, faible proportion relativement à une pareille agglomération, qui se trouve, par la force même des choses, dans les plus mauvaises conditions possibles et où se rencontre toujours un grand nombre de vieillards, de femmes et d'enfants.

De grandes précautions avaient été prises, sous l'impulsion intelligente de Son Altesse le grand chérif Abdallah, pour le jour des sacrifices, qui est le jour scabreux par excellence.

De nombreux abattoirs avaient été construits, de nouvelles fosses creusées, et il était expressément défendu de sacrifier en dehors des endroits consacrés. On avait dû remplacer par des mercenaires les *Takrouris*, qui, tous les ans, se chargeaient d'enlever et d'enfouir les débris des victimes, au risque de les déterrer après coup pour s'en repaître ensuite; on n'a pas perdu à l'absence de ces Nubiens, si sales, si misérables et si dangereux pour la santé publique.

Des *zaptiés* (gardes), en nombre suffisant, ont transporté tous ces débris sur une montagne voisine et les y ont enterrés.

Comme Müna est aujourd'hui une vraie bourgade, grâce aux nombreux okels et aux maisons qui s'y sont peu à peu élevées, comme, en ce grand jour, une foule compacte, marchands, baladins, psylles, danseuses, courtisanes, etc., y est attirée par l'appât du gain, et qu'il s'ensuit parfois un désordre indicible et des débauches sans nom, on y avait déployé cette année une nombreuse police et tout s'est passé avec calme.

Bientôt les caravanes s'organisaient pour Médine, où se rendent alors ceux des pèlerins qui ne sont point encore passés par cette ville sainte. On peut estimer à près de 25 000 le nombre de hadjis qui ont fait ce second pèlerinage, y compris les caravanes de Syrie et du Caire, qui y repassent presque toujours.

L'état sanitaire de ces pèlerins n'a pas non plus offert de vicissitudes. Une petite caravane d'Indiens a été attaquée, vers le milieu de la route, par les Bédouins *Acyrs* et a perdu quelques hommes. C'est un petit incident, relativement aux attaques sanglantes que commettaient, les années précédentes, ces tribus pillardes, quand on ne leur avait point payé la dîme habituelle.

De Médine à El-Wetch, la caravane du Caire a aussi été surprise par les bandits du désert et a subi également quelques pertes.

Pendant ce temps, beaucoup de pèlerins pressés de s'en aller (et ce sont ordinairement les plus aisés), descendaient à Djeddah et s'embarquaient.

Bientôt on apprenait que l'épidémie de choléra du Soudan venait de s'y éteindre et l'on accordait dès lors toutes franchises aux provenances de ces régions. On n'a généralement voulu admettre, dans les régions officielles et même en Égypte, pour ce choléra du Soudan qu'un choléra *diplomatique*, invente de toutes pièces par le khédivè pour masquer son expédition en Abyssinie.

« Mais, m'écrit mon distingué confrère M. le docteur Gaillardot (d'Alexandrie), le khédive n'a jamais caché ses vues sur le pays des Boghos, et le premier rapport qui nous a été lu au Conseil était celui d'un médecin attaché à *un bataillon traversant le Taka pour s'y rendre*. C'est là que les premiers cas ont été signalés. Ensuite, quelles mesures ont été prises? Interdiction de la navigation sur le Nil, où l'on ne va qu'en barques ou en caravanes qui mettent *plusieurs mois* pour arriver de Kartoum à Akouen; ordre de tout diriger sur *Souakim*, où,

après une quarantaine de douze jours, l'embarquement pour Suez était permis. Les porteurs de nouvelles pouvaient donc, en moins d'un mois, arriver en Égypte ou sur la côte d'Arabie. D'ailleurs, il y a eu unanimité dans les rapports du *mudir* et du gouverneur des provinces et des districts, du médecin de la localité et des médecins envoyés en mission. Nous avons été assaillis par des centaines de télégrammes et de rapports confirmatifs envoyés par toutes les autorités administratives et médicales; ces documents donnaient une foule de noms de villages avec leur mortalité journalière... D'où venait le choléra? Je l'ignore. Il a commencé vers le mois d'août, peu de temps après l'époque où on le signalait encore parmi les troupes turques, à *Hodeidah* .. C'est une lettre du mudir de Taka, datée du 6 juillet, qui nous confirmait les deux télégrammes envoyés les jours précédents pour nous annoncer l'invasion de la maladie dans la province. Il a voyagé dans le *Taka*, dans la province de *Berber*, dans celle de *Dongola*, dans l'*Ouadi Alfer;* il s'est approché de Souakim jusqu'à *Togar.* Il a cessé, vers la fin de novembre, dans l'*Ouadi Hefta;* il avait cessé dans les provinces du Sud attaquées les premières, dans les derniers jours d'octobre. Aujourd'hui il est éteint de toutes parts... Les mesures quarantenaires sont supprimées relativement aux ports africains de la mer Rouge; l'embarquement des pèlerins est maintenant permis à *Souakim* et à *Massouah*, à l'exception cependant des *Takrouris*... »

Il est alors présumable que le choléra a été un reste d'importation de celui de la Mecque et de Médine de l'an dernier. Nous l'avons bien vu reparaître, en 1866, à Médine, à un an de distance de la grande épidémie de 1865 !

En présence des nouvelles satisfaisantes qu'on recevait de toutes parts, l'intendance sanitaire d'Alexandrie et le Conseil supérieur de santé de Constantinople décidaient que tous les navires à pèlerins, munis de *patente nette*, iraient toucher à *El-Wetch* et y subiraient une observation de cinq jours, après débarquement préalable. Un campement est installé sur cette plage et des machines distillatoires y font de l'eau; de plus, une commission médicale y séjourne pendant toute la durée des mesures quarantenaires.

Ce port d'El-Wetch laisse malheureusement beaucoup à désirer et, tous les ans, s'élève sur lui un concert de malédictions.

Il est très-étroit et peut à peine contenir à l'aise quatre ou cinq navires; cette année, il y a eu dans ses eaux à la fois jusqu'à quatorze vapeurs, qui se seraient infailliblement bri-

sés les uns contre les autres s'il y avait eu quelque gros coup de vent.

Il paraît que, cette année, le nombre des tentes a été insuffisant et qu'on n'a pu débarquer tous les pèlerins, dont une partie a dû purger sa quarantaine à bord; on n'avait même pas établi de latrines, en sorte que le camp était entouré d'une ceinture d'immondices telle que l'air en était infecté.

Tout est encore loin d'être parfait dans la pratique des nouvelles institutions sanitaires, et, chaque année, on se trouve en présence de lacunes regrettables sans doute, mais non irrémédiables.

Trois navires, le *Miula*, le *Pio Nono* et le *Raffaele* ont subi des péripéties qui appellent une répression dans l'avenir : faute d'un approvisionnement suffisant de charbon et d'eau, ils ont été obligés de stopper en route; le *Raffaele* a dû débarquer ses pèlerins à *Cosseïr*, sur la côte africaine; le *Miula* et le *Pio Nono* ont été rencontrés en pleine mer par des navires égyptiens et remorqués jusqu'à Suez, où ils sont arrivés, le premier après vingt-trois jours de traversée, le second après seize à partir de Djeddah; tous deux ont débarqué leurs pèlerins à demi morts de faim et de soif et dans un état pitoyable. Le capitaine et les officiers du *Pio Nono* avaient abandonné leur navire, puis étaient descendus à terre dans leur embarcation; il y avait eu rixes et batailles pendant la traversée, et les pèlerins avaient été fort maltraités par les équipages.

Quant à Djeddah, les embarquements s'y sont effectués, cette année, dans de bonnes conditions. La surveillance a été sévère et le nombre considérable des navires présents en rade a permis une plus facile répartition des pèlerins.

J'ai pu, en accompagnant souvent mon excellent confrère M. le docteur Pasqua, directeur de l'office sanitaire ottoman de Djeddah, à bord des navires, m'assurer que le règlement était exécuté; nous avons eu très-rarement à faire descendre un excédant de passagers, et nous ne quittions le navire qu'au moment où il était sous pression et levait l'ancre, afin d'empêcher les réembarquements clandestins.

Nous n'avons donc eu aucune des scènes scandaleuses qui, l'année dernière encore, se sont passées à cette occasion, et au sujet desquelles M. le docteur Dubreuil, médecin sanitaire de France à Djeddah a protesté avec la plus grande énergie.

Néanmoins, je persiste à croire qu'on ne sera réellement bien certain de l'efficacité des mesures qu'en adoptant le dénombrement des pèlerins *lors de leur débarquement* à El-Wetch, car compter 700 ou 800 individus à bord d'un navire est chose

bien difficile, pour ne pas dire impossible, au moment du départ, c'est-à-dire au milieu du désordre et du chaos offert par cet assemblage d'hommes, d'animaux et de colis de toute nature; et puis, combien n'en dissimule-t-on pas?

Un grand nombre de pèlerins se sont embarqués, cette année, à Yambo lors de leur retour de Médine; on savait que la route, habituellement dangereuse entre Médine et Yambo, ne serait pas, cette fois, interceptée par les Bédouins; une petite caravane de 345 Mogrebins est même partie de Yambo par voie de terre pour se rapatrier.

Au 1er mai, époque où le pèlerinage doit être considéré comme entièrement terminé, le mouvement du port de Djeddah donnait, pour le départ ou rapatriement, du 16 février au 30 avril, un chiffre de 13 652 pèlerins et 88 enfants pour Suez (*direction Égypte et Europe*), puis 9069 et 215 enfants *viâ* Océan Indien; 60 navires ont été employés à ce transport.

De même, il s'est embarqué à Yambo pour Suez, du 7 mars au 7 avril, 9815 hadjis, dont 1216 par samboucks; 17 navires ont été employés à ce transport.

Du 25 février au 16 mars, 2765 pèlerins avaient déjà transité par le canal de Suez. Le 21 mars, 4000 hadjis environ avaient déjà aussi traversé Alexandrie.

De leur côté, les caravanes étaient reparties en bon état; celle du Caire avait quitté Suez, le 26 avril, dans d'excellentes conditions; quant à celle de Syrie, elle regagnait Damas sans toucher à El-Wetch et s'engageait dans le désert.

Enfin, du 25 février au 13 avril, 37 navires avaient amené à Suez 19791 pèlerins.

A cette époque, il restait encore à Djeddah un nombre considérable d'Indiens; c'est la catégorie la plus pauvre des hadjis; ils traînent jusqu'au commencement de juin, époque à laquelle les voiliers les embarquent définitivement.

Il peut être intéressant de dire quelques mots de Djeddah, la seule ville du Hedjaz où les Européens puissent séjourner et qui joue un rôle si important pendant le pèlerinage.

Djeddah est située sous le tropique du Cancer, dans la zone torride, par 21° latitude nord et 37° longitude est; cette ville appartient à la contrée du Hedjaz, ou *pays des degrés*, nom qui lui vient de la configuration du sol s'élevant régulièrement par degrés du littoral de la mer Rouge jusque dans l'intérieur.

Par sa position au bord de la mer (la Mecque, qui n'en est distante que de douze lieues, est déjà à 600 mètres au-dessus du niveau de la mer) et par sa rade très-vaste, quoique en

partie obstruée par des bancs de coraux, cette ville forme le centre d'un commerce important.

Le sol est sablonneux et il n'y a de végétation ni de cours d'eau nulle part; on emploie l'eau des citernes, qui devient fort mauvaise et très-chère dans les années de sécheresse.

Sur une population de 18 000 âmes, il y a peut-être 8 ou 10 Européens, presque tous d'origine grecque.

On ne trouve aucun monument à Djeddah. La pierre à construction est un tuf madréporique qui se délite rapidement à l'air.

C'est au bazar qu'il faut rechercher les traces d'une ancienne époque très-probablement florissante. Dans les ventes aux enchères, dans les échoppes, on trouve souvent, pour peu qu'on ait le flair et la patience de l'antiquaire, de vieilles poteries d'une grande finesse, qui presque toutes viennent de l'Yémen et surtout de la ville de Sana, sa capitale, autrefois la cité la plus resplendissante de ces pays lointains et la plus célèbre entre toutes par ses produits et ses parfums exquis, des armes très-curieuses, des bijoux d'argent ciselés avec beaucoup d'art. C'est à Djeddah qu'on voit encore en quantité les vieilles *moucharaby* (fenêtres arabes) de bois découpé et brodé aussi finement qu'une dentelle, véritables bijoux d'un art ancien qu'on ne reproduit plus aujourd'hui.

Les débris d'anciens monuments, les ruines d'anciennes villes florissantes ne sont pas rares dans l'Yémen et particulièrement dans le *Djaouf* inférieur et le *Djaouf* moyen.

Un voyageur d'un grand courage et d'une rare érudition, M. Joseph Halévy, vient de nous dévoiler ces régions jusqu'ici inexplorées, d'où il a rapporté une riche moisson d'inscriptions sémitiques. (Voy. *Rapport sur une mission archéologique dans le Yémen*, Paris, 1872.)

Les monuments de l'époque *sabéenne* ou *himyarite* abondent autour de la ville de *Schira*, par exemple; ils étaient dus aux *'Ad*, peuple antique et entièrement disparu, qui joue un grand rôle dans les légendes arabes. On lui attribue toutes les constructions de l'époque antéislamique, dont le contraste avec les œuvres chétives de la génération actuelle est des plus frappants.

« Les Arabes, dit M. J. Halévy, voient dans l'art accompli des anciens un signe d'orgueil et de rébellion contre la divinité; ainsi, au lieu de se glorifier d'avoir pour ancêtres une nation si versée dans les arts de la civilisation, les habitants de l'Yémen ont la vanité de se considérer comme les vrais descendants d'Ismaël, et celui qui oserait dire à un Arabe

qu'il descend de 'Ad, payerait cette offense de sa vie. Le nom même d'Himyar est détesté dans le pays et comporte quelque chose d'impur et d'abâtardi, et la qualification de *yehoud himyar* (juif himyarite) est la dernière insulte qu'un vrai croyant lance dans sa colère à un sectateur du mosaïsme qu'il veut écraser d'opprobre et de honte. »

La ruine la plus importante au point de vue de l'histoire ancienne, qui fut explorée par M. J. Halévy, et où il rencontra le plus grand nombre de stèles riches en inscriptions épigraphiques, est celle qui porte encore aujourd'hui le nom de *Mèm* et qui représente indubitablement la capitale des Minéens, la *gens magna* de l'Arabie, d'après les auteurs classiques.

Si j'en crois des témoins dignes de foi, Djeddah a beaucoup gagné, depuis quelques années, sous le rapport de la propreté et de divers aménagements; mais il y persiste deux causes capitales d'insalubrité : les marais formés au nord et au sud par l'eau de mer croupissante, et, en second lieu, les fosses d'aisances creusées au pied des maisons; dans les rues, ce qui fait reposer le ville sur un foyer putride.

En Orient, il ne faut point se montrer exigeant et je me rappelle, du reste, que, en 1855-56, j'ai vu Constantinople même dans un singulier état de malpropreté et d'incurie.

L'ancien gouverneur de Djeddah, Nouri-Pacha était, à ce qu'il paraît, un homme d'initiative; c'est à lui qu'on doit les améliorations notables qu'on y constate aujourd'hui.

Le climat de Djeddah est chaud, énervant et les vents y sont d'une grande violence ; on y observe surtout comme vents frais et qui heureusement viennent tempérer les ardentes chaleurs de l'été, le nord, l'ouest et le nord-ouest (vents de mer). En revanche, les vents de terre, ou du sud, de l'est, mais surtout du sud-est (Kamsin-Semoun), sont terriblement chauds et apportent avec eux une humidité qui est le caractère constant, le fond en quelque sorte, de la météorologie de Djeddah.

Cette chaleur humide, qui détrempe matin et soir le sol des rues comme le ferait une abondante rosée, a été relatée par tous les voyageurs; *Burkhardt*, *Niehbür*, le chevalier *Chardin*, le baron *de Maltzan*, les capitaines *Ferret* et *Galinier*, *Fresnel*, l'ancien consul de Djeddah, etc., ont décrit ce fait si curieux. Cette chaleur est particulièrement désagréable et rend la transpiration visqueuse et gluante, en même temps qu'elle pénètre de son humidité tous les objets, tous les vêtements et oxyde tous les métaux.

Voici les moyennes thermométriques que j'ai pu relever cette année :

	Maximum.	Minimum.	Moyenne.
Janvier.....	+ 28° C.	+ 12° C.	+ 22° C.
Février.....	30	14	24
Mars.....	36	18	26
Avril.....	37	24	29
Mai.....	39	26	32

NOTA. — Les variations de température ont été excessives cet hiver et les sautes de vent très-brusques ; enfin il n'y a pas eu de pluies.

Cette chaleur est rendue plus intense encore par les sables qui environnent la ville ; « le sable, en effet, comme le dit fort justement M. le docteur Dubreuil, dans ses excellents rapports au ministre, absorbe plus les rayons solaires qu'il ne les réfléchit, et pendant certaines nuits de l'été il ne rayonne point toute cette chaleur absorbée vers l'atmosphère. On sait que l'émission de la chaleur terrestre est en raison directe de l'abaissement de la température des espaces célestes, et qu'elle n'est pas très-intense sous cette latitude ; on sait de plus que les eaux des mers sans issue vers le pôle nord sont tièdes pendant l'été, et qu'elles contribuent elles-mêmes à l'élévation de la température. Soumises à l'action d'un soleil toujours ardent et agitées parfois par les vents d'est, qui passent sur des sables brûlants, les eaux de la mer Rouge sont sous ce rapport, et principalement sur la côte arabique, dans des conditions moins avantageuses que celles de la mer des Indes ; elles ne peuvent donc tempérer la chaleur, qu'elles augmentent, au contraire, à la surface de la terre. »

La constitution médicale est assez simple à Djeddah : ce sont les fièvres intermittentes et la dysentérie qui en forment le fond ; l'anémie (les maladies aiguës et chroniques revêtent inévitablement un caractère adynamique sous ce climat) survient d'autant plus vite qu'on n'a aucune ressource pour combattre l'influence essentiellement débilitante de ce climat et que la vie matérielle y est des plus rudimentaires.

La variole y est également à l'état endémique (les Arabes l'ont connue de toute antiquité, dès l'an 500), et, tous les ans, elle se ravive encore à l'arrivée des pèlerins.

La vaccine a bien été introduite autrefois dans le *Djowf* par des bergers syriens, mais les Wahabites l'ont, en quelque sorte, proscrite lorsqu'ils ont envahi la Péninsule, et je doute fort qu'elle soit encore en usage dans l'intérieur du pays ;

cependant on envoie maintenant, chaque année, de Constantinople et du Caire des médecins vaccinateurs à Djeddah et à la Mecque et les habitants y soumettent assez volontiers leurs enfants.

Les fièvres qui règnent sur tout le littoral de la côte arabique, mais plus particulièrement à Djeddah et à Hodeidah (1), paraissent surtout dues à l'influence des flaques formées dans les sables par l'eau de mer, au sud et au nord de la ville.

Il serait facile d'assainir ces points, de même qu'on pourrait amener de la montagne, qui n'est pas très-éloignée, de l'eau de source jusque dans la ville; malheureusement il faudrait lutter, d'une part, contre l'incurie et l'insouciance qui règnent en Orient, et d'autre part contre l'intérêt des propriétaires de citernes, qui tirent un joli bénéfice de la vente de l'eau.

Je mentionnerai aussi une affection très-singulière qui étend son rayon fort loin et qui sévit épidémiquement aux Indes; je veux parler de la *dengue*, *dengue fever of India*, qui, dans la péninsule Arabique, porte aussi le nom d'*abourakab*. On la rencontre sur toute la côte africaine et la côte arabique de la mer Rouge, au Sénégal, à Maurice, à Zanzibar, etc., et elle paraît vouloir prendre une grande extension aux Indes.

Abourakab veut dire articulation (maladie des articulations). Tel est, en effet, le caractère de cette maladie, qui semblerait tout d'abord une arthrite rhumatismale.

Personne n'est épargné, pas plus les Européens que les indigènes; elle ne fait grâce à aucun âge, à aucun tempérament.

L'invasion est brusque et l'évolution rapide. Les douleurs arthritiques et musculaires sont générales et assez violentes pour empêcher tout mouvement.

La fièvre, ardente les deux premiers jours, tombe ensuite ou devient modérée; la céphalalgie, très-forte, persiste plus longtemps.

Les troubles digestifs se traduisent surtout par des vomissements bilieux et par une anorexie complète.

Enfin, le plus souvent, surtout à la fin de la maladie, il y a formation de plaques rouges (scarlatiniformes) au visage, au cou et à la paume des mains, éruption qui est bientôt suivie d'une véritable desquamation.

Tels sont les principaux traits de cette curieuse affection,

(1) Hodeidah est le port de l'Yémen. Cette ville est également accessible aux Européens; elle est célèbre par son café merveilleux dont le parfum est si exquis, ainsi que par la culture de la *Kad* (*Sebastrus edulis*), dont les feuilles toxiques et stimulantes sont mâchées avidement par les indigènes.

qui n'a pas de longue durée (quatre ou cinq jours), mais qui est suivie d'une convalescence souvent longue et pénible; la faiblesse et les douleurs musculaires arthritiques peuvent persister assez longtemps, et parfois même entraîner une sorte de paralysie des extrémités inférieures analogue aux paraplégies rhumatismales. (Voy. *La Dengue ou Abourakab*, par le docteur Buez, in *Gaz. des hôp.*, 3 juin 1873.)

Quoi qu'il en soit, l'issue est toujours bénigne, malgré les caractères épidémiques et la gravité apparente des symptômes.

La *dengue* ne paraît point à des époques fixes, n'est point annuelle ni périodique, n'est jamais que de courte durée et n'entraîne point la mort; seulement elle peut laisser des troubles assez profonds et persistants dans l'appareil de la sensibilité et du mouvement.

Ne serait-ce point là une sorte de *grippe* des pays chauds, empruntant ce qu'elle offre de spécial et de sérieux dans sa physionomie aux milieux dans lesquels elle naît et se développe?

Diverses opinions ont été émises sur la nature de cette affection; la plus répandue est celle qui lui attribue une origine rhumatismale (*fièvre rhumatismale*); mais il est assez rare d'observer le rhumatisme, sous quelque forme que ce soit, à Djeddah du moins, et l'on peut dire, du reste, que si la dengue était une fièvre rhumatismale, elle devrait régner dans ces parages périodiquement ou annuellement.

On a aussi voulu la considérer comme le reflet d'une intoxication paludéenne profonde et, comme les symptômes bilieux prédominent, en faire une *fièvre bilieuse*.

La constitution médicale de Djeddah, cet hiver, a eu un singulier cachet d'impaludisme, comme je l'ai déjà dit, et il semblait, dans la dernière hypothèse, que la dengue dût avoir là un terrain tout préparé; cependant nous ne l'avons point vue apparaître cette année.

En résumé donc, ce sont surtout les *importations cholériques* qu'il faut redouter dans le Hedjaz, qui est, sous ce rapport, la véritable porte d'entrée pour l'Égypte.

Si nous voyons en Europe, depuis un certain temps déjà, des explosions partielles de choléra épidémique, on peut néanmoins constater qu'elles vont, d'année en année, s'affaiblissant, et que ces foyers, mal éteints d'anciennes irradiations, foyers, du reste, peu violents et peu expansifs, que ces *queues* de choléra pourraient bien s'épuiser sur place, à la condition, toutefois, qu'il n'apparaîtra pas de nouvelle étincelle, qu'il n'y aura pas de *nouvelle importation* pour raviver l'incendie.

C'est donc le Hedjaz qu'il convient, avant tout, de surveiller. Là aussi, on peut remarquer que les choses ont changé de face.

Ces traînées de choléra sont souvent bien longues et bien persistantes.

Les quatre grandes épidémies qui ont fait des ravages généraux en Europe sont celle de 1830-37, celle de 1847-50, celle de 1852-55 et celle de 1865-67. L'introduction des germes cholériques de l'Inde en Europe, en 1830, en 1847 et en 1865, est un fait bien connu et admis; on peut en suivre la filiation facilement.

« La grande manifestation épidémique de 1817 dans l'Inde, dit M. Fauvel (*op. cit.*), fut l'origine des épidémies qui, à trois reprises différentes, ont envahi l'Europe en 1830, 1847 et 1865. C'est à tort que certains auteurs ont attribué l'épidémie de 1853 et années suivantes à une invasion distincte; cette épidémie ne fut qu'une suite de la maladie importée en 1847, qui avait laissé des foyers çà et là et qui, sévissant en Amérique, fut réimportée de la Havane en Espagne, de là, propagée en France et, plus tard, en Orient. »

Il ne faut pas perdre de vue, en effet, que cette épidémie ne fut qu'une recrudescence de celle de 1847-49; elle doit sa grande virulence à ce qu'elle a envahi des pays qui, depuis assez longtemps déjà, n'avaient pas été éprouvés par le choléra et qui avaient perdu l'immunité temporaire dont ils jouissent habituellement aussitôt après l'extinction d'une première poussée épidémique. Il y a donc eu, dans ces circonstances particulières, une sorte de *régénération*, de nouvelle *virginité* du fléau, et partant une violence d'autant plus grande.

M. le docteur Tholozan fait partir de la Pologne où *elle serait née* cette épidémie de 1852; de là elle aurait atteint, suivant lui, la capitale de la Russie au mois d'octobre de la même année; elle y aurait eu sa rémission au mois de mai 1852, pour redevenir véritablement épidémique de 1854 à 1863 (*Origine nouvelle du choléra asiatique*, Paris, 1871).

Griesinger dit aussi à cet égard : « A Saint-Pétersbourg, ces traînées cholériques furent encore plus longues; elles se continuèrent de 1852 à 1856 et vraisemblablement jusqu'en 1863 (*Traitement des maladies infectieuses*, Paris, 1868).

Quoi qu'il en soit, un fait général se dégage de cette discussion, à savoir que le choléra laisse dans son parcours des foyers qui peuvent rester à l'état d'incubation, d'assoupissement pendant un temps plus ou moins long, pendant la saison froide, par exemple, pour se raviver, une fois les chaleurs re-

venues, et sous l'influence de causes encore mal déterminées; ces foyers peuvent persister à la même place, dans les mêmes cantonnements, souvent pendant plusieurs années et donner lieu aussi à des *sortes d'efflorescences* sur différents points de l'Europe; mais la Conférence sanitaire internationale de Constantinople dit bien nettement : « Si la maladie s'est montrée tenace dans » certaines localités, jamais ces traces prolongées d'une épi- » démie éteinte ne sont devenues le point de départ d'une » épidémie envahissante. En Europe, il a toujours fallu une » importation nouvelle pour faire naître une nouvelle épi- » démie. »

On peut supposer que, dans les contrées de l'Europe où réapparaît le choléra à des intervalles plus ou moins réguliers, sans qu'il y ait de nouvelle importation asiatique, il se trouve des *conditions favorables à l'acclimatation de la maladie*, une sorte d'*influence* dont les éléments nous échappent encore; néanmoins, il est permis d'espérer que l'amélioration des conditions générales d'hygiène publique et de salubrité, sans cesse croissante, diminuera l'expansion et la gravité de ces manifestations ou éclosions d'anciens foyers; nous sommes loin, aujourd'hui, des grandes et meurtrières épidémies du moyen âge; quelques-unes ont entièrement disparu et ne laissent plus d'autres traces qu'un souvenir déjà lointain; d'autres, au nombre desquelles il faut ranger en première ligne le choléra, par exemple, subiront probablement le même sort; en tous cas, elles se sont bien amoindries depuis quelques années.

C'est en étudiant sans cesse le *génie* de la maladie aussi bien que ses moindres caprices et en lui opposant les mesures d'hygiène appropriées, qu'on arrivera à le repousser et à le restreindre de plus en plus, jusqu'à l'enfermer dans ses foyers originels.

« La science de la médecine, dit Robert Bacon, est terrain vague, et la méthode d'observation est le seul flambeau qui puisse y éclairer l'adepte comme le profane. »

Le choléra offre, sous ce rapport, un véritable enseignement, et, pour ne prendre que les faits les plus récents, l'épidémie de 1871-72 se distingue des précédentes par son peu de tendance à la propagation.

« A la fin de novembre 1871, dit M. Fauvel (*loc. cit.*), l'épidémie qui durait à Constantinople depuis plus de deux mois était encore dans toute sa force; on y comptait plus de 400 décès cholériques par semaine; la maladie était alors généralisée à toute la ville.

» A dater des premiers jours de décembre, et en coïncidence

avec un froid très-vif, une décroissance rapide se manifesta ; si bien que, dans la dernière semaine du mois, la mortalité cholérique était descendue à 38 cas; que, du 1er au 7 janvier, elle fut réduite à 16; qu'enfin, la dernière attaque observée eut lieu le 15 janvier. A partir de ce jour, l'épidémie fut considérée comme éteinte et, depuis lors, aucun cas de choléra n'a été signalé à Constantinople.

» Du 2 septembre, jour de l'apparition des premières attaques, jusqu'au 11 janvier, jour de la dernière, on avait compté 7725 cas de choléra, dont 3515 suivis de mort.

» ..... Des navires partis de Constantinople avaient porté le choléra sur divers points du littoral ottoman, soit du côté de la mer Noire, soit dans la Méditerranée ; mais, toutes ces importations se sont rapidement éteintes sur place, sans propager la maladie dans le pays.

.... » Il n'en avait pas été de même en 1865. »

La réapparition persistante de certains foyers cholériques a pu prêter le change, et fournir une thèse aux partisans de l'*origine européenne* de certaines épidémies ; il existe, en effet, des localités où, comme je l'ai déjà dit, il semble y avoir des *conditions favorables à l'acclimatation de la maladie;* ce sont, par exemple, dans ces derniers temps, les contrées baignées par le Dniéper et le Dniester. Voilà, en effet, quatre années que Kiew, à peu près à la même époque (dès le commencement de la belle saison), devient un foyer de reproduction et d'émission du choléra.

« Ainsi, disait à l'Académie de médecine (séance du 2 juillet 1872) M. Fauvel, il y a encore en ce moment un foyer actif de choléra à l'est de l'Europe, sur la frontière austro-russe et, sur ce point, la route la plus favorable à son invasion dans l'ouest est la vallée du Danube. »

Que si l'on veut envisager de sang-froid et avec impartialité ce qui vient de se passer aujourd'hui (juillet, août et septembre 1873) à cet égard autour de nous, en Europe, on se rendra facilement compte des causes de ces petits foyers cholériques qui ont menacé un peu de tous côtés la France et, la part faite aux exagérations et aux craintes inévitables en pareille circonstance, on ne s'alarmera pas outre mesure de ces réapparitions, qui, pour la plupart du moins, paraissent loin d'avoir le caractère de gravité et de généralisation de celles d'autrefois. Si parfois une de ces manifestations secondaires donne lieu à des expansions considérables et aussi intenses qu'une épidémie nouvelle, cela tient surtout à ce que le choléra fait *retour* dans des pays qu'il n'avait pas visités

depuis un certain temps déjà, et qu'il y retrouve alors, comme je l'ai dit tout à l'heure, ce qu'on pourrait appeler une nouvelle *virginité* en s'y régénérant en quelque sorte, ou en y puisant de nouvelles forces; ces mêmes pays peuvent alors être ravagés et aussi cruellement décimés que la première fois.

« ... On voit, dit M. Fauvel (*op. cit.*), une fois la saison chaude revenue, les foyers se rallumer; une extension dans les contrées jusqu'ici épargnées se fait, et même, ainsi que cela a eu lieu en 1853 et 1854, un retour de la maladie à l'état épidémique est à craindre pour les premiers atteints, c'est-à-dire pour les pays où le choléra a disparu depuis plusieurs années, et qui, par le fait, ont perdu l'immunité temporaire qui suit immédiatement une épidémie cholérique. »

« ... Il résulte, ajoute plus loin le même savant, de l'étude des épidémies de choléra considérées à l'état le plus circonscrit possible, que dans une agglomération donnée la rapidité du développement épidémique est proportionnée à la concentration de la masse, et que bientôt, si cette masse ne se renouvelle pas, la maladie y cesse définitivement jusqu'à une importation nouvelle. Dans ce cas, la cessation de l'épidémie ne peut être expliquée que par la combinaison de deux circonstances : d'une part l'immunité propre ou acquise de la masse des survivants, qui fait que le principe morbifique ne se régénère plus, et d'autre part l'extinction plus ou moins rapide de ce principe lui-même dès qu'il n'est plus renouvelé.

« ... Nous disons que telle est la règle générale, mais nous nous empressons de reconnaître qu'il y a d'importantes exceptions : quelques faits prouvent que, même dans nos pays, certaines localités ont pu conserver plusieurs années de suite le choléra, sans que ce maintien de la maladie fût entièrement explicable par le renouvellement de la population. Il semble que là des conditions particulières, soit dans le sol, soit dans les habitudes, aient contribué à empêcher la décomposition rapide du principe morbifique, d'où ces sortes d'efflorescences qu'on a observées sur certains points en Europe à la suite des grandes épidémies. »

Dans le discours des plus remarquables et des plus élevés que M. le docteur Fauvel vient de lire à l'Académie de médecine (*séance du* 30 *septembre* 1873), on trouvera les principaux corollaires de la doctrine si rationnelle de l'importation, avec des observations concluantes à l'appui.

« L'épidémie actuelle, dit l'éminent orateur, largement disséminée au centre de l'Europe, et du nord au sud depuis la Suède jusqu'en Italie, menace évidemment d'envahir la France

par les frontières de l'est et du nord, et, de ce côté, il n'y a aucune barrière possible contre la marche envahissante du fléau ; mais est-ce une raison pour ne pas défendre notre frontière maritime par où la maladie peut être importée à grande distance du point de départ?

» L'expérience des épidémies antérieures a fait voir, et ce qui se passe depuis deux ans le confirme, que l'importation par navire infecté était de tous les modes d'importation le plus à craindre, celui qui propageait le plus sûrement la maladie, tandis que le transport à grande distance par chemin de fer, en apparence plus à redouter par suite de la rapidité des communications, n'offrait pas, à beaucoup près, le même danger dans les conditions ordinaires du voyage par cette voie.

» Nous sommes en relations de tous les jours par chemins de fer, et, depuis plusieurs mois, avec les pays où règne le choléra; il est même certain que quelques cas de la maladie ont été introduits en France par cette voie, et cependant, jusqu'à présent, ces communications sont restées pour nous inoffensives à la distance qui nous sépare des points infectés. Il ne faudrait pas assurément tirer de cette immunité relative une conclusion trop absolue, parce qu'il y a des exemples où le choléra a été transporté à grande distance par chemin de fer, témoin l'importation d'Odessa à Altenbourg, en 1865; mais il n'en est pas moins à noter que l'importation par voyageur isolé, venu en chemin de fer, est moins à redouter que celle par voie maritime. »

VIII

LE COMMERCE DES ESCLAVES DANS LA MER ROUGE.

J'ai montré, dans le cours de ce travail, à quelles opérations commerciales donnait lieu le pèlerinage de la Mecque et j'ai dit qu'entre autres la traite des esclaves en recevait une impulsion extraordinaire.

Peut-être alors ne sera-t-il pas inopportun de rechercher quelles sont les bases et dans quelles conditions se fait le commerce des esclaves dans la mer Rouge?

L'esclavage existait chez les Arabes bien avant l'islamisme et Mahomet n'a fait que le consacrer, en maintenant un usage qui était en vigueur, depuis un temps immémorial, parmi les tri-

bus qu'il voulait soumettre à la nouvelle foi. Le Coran et la jurisprudence musulmane l'admirent ensuite. Mais, l'esclavage, chez les musulmans, ne ressemble pas à ce qu'il est ailleurs, et les philanthropes, qui se sont occupés de cette question, en ont tiré des déductions illogiques, faute de bien connaître les choses et surtout d'établir les distinctions nécessaires.

Il n'y a aucune comparaison à établir entre l'esclavage, tel qu'il est admis chez les musulmans, et l'esclavage tel qu'il se pratique dans les colonies et particulièrement aux États-Unis.

Ici, l'esclave trouve auprès de son maître une famille qui l'accueille dans son sein et dont il fait en quelque sorte partie; là, c'est un être misérable et dégradé par la plus rude des servitudes, une simple valeur productive, une sorte de bête de somme; ici, l'esclave entre dans la famille, dès le premier jour, et sa seconde génération est admise dans la société; là, il entre esclave, meurt esclave et sa génération ne cesse pas de rester dans la servitude; ici, l'affranchissement, très-fréquent, en fait un homme libre qui prend son rang dans la société, à l'égal de tous autres; là, l'affranchissement, très-rare, en fait toujours une sorte de *paria* dans la société et son caractère originel d'esclave reste indélébile; ici, les peines et les corrections, tout en étant sévères parfois, n'en sont pas moins humaines; là, elles sont d'une rigueur toujours excessive et quelquefois même barbare; ici, la loi vient parfois en aide à l'esclave trop maltraité par le maître et force celui-ci à le vendre; là, cette loi est muette et livre complétement l'esclave à l'arbitre sans contrôle du maître.

C'est aux États-Unis qu'on observe le mieux l'abîme qui sépare l'homme libre du noir.

Avant la guerre de sécession, la démarcation était complète, et la séparation absolue, jusque dans les plus petites choses de la vie. Il y avait des voitures spéciales pour les *gens de couleur* qui n'avaient accès, à aucun titre, dans les voitures publiques; les établissements d'utilité publique leur étaient fermés et ils ne pouvaient arriver à aucune fonction de l'État.

Quand le mouvement d'émancipation, tout politique à sa naissance, commença à se dessiner, le clergé protestant du Nord fut insensiblement amené à prendre parti contre l'esclavage. Le clergé catholique, au contraire, obligé de ménager les deux éléments les plus hostiles au noir, à savoir, les planteurs et *petits blancs* d'origine latine dans le Sud (Louisiane, Floride, Texas, etc.) et la population irlandaise, qui, par toute l'Union, voyait de redoutables concurrents dans les futurs affranchis, demeura le dernier champion de l'institution servile.

Abandonnés à leurs propres inspirations, les esclaves cherchèrent naturellement à se rapprocher de leur maître en adoptant, en pratiquant, j'allais dire en singeant sa religion. Celui-ci, d'ailleurs, tout en trafiquant de sa marchandise humaine, aurait cru manquer à ses devoirs de chrétien s'il n'avait pas pourvu, dans une certaine mesure, au salut de ces âmes noires, qui, après tout, relevaient du Créateur. On fournit donc à ces êtres *quasi humains* des pasteurs *de leur espèce* éduqués *ad hoc*, et qui eurent pour mission de mettre la religion blanche à la portée de ces créatures inférieures.

Ainsi fut constituée une religion spéciale, différente de celle des *blancs*, une sorte de *protestantisme africain*, qui, tout en se répartissant, à son tour, en différentes sectes, a au fond des allures *sui generis*. On imagine malaisément le mépris que les personnes les plus pieuses dans le Sud et souvent dans le Nord affectent de marquer pour la religion et les pratiques religieuses des noirs. Aujourd'hui même, alors que les affranchis ont à peu près conquis le droit de voyager avec les blancs, alors qu'ils arrivent aux fonctions publiques, alors qu'ils commencent à envahir les hôtels, voire les écoles, les portes des temples consacrés au *Dieu blanc* leur demeurent encore fermées presque partout.

Le *baptisme* et le *méthodisme* sont les deux sectes protestantes qui ont conquis le plus d'adhérents parmi la population noire, en raison des manifestations extérieures auxquelles elles se prêtent et qui sont un besoin inné de la race. Le méthodisme surtout, avec ses *camps meetings*, a toujours été en grande faveur auprès des nègres.

Je ne parle pas du *vaudooisme*, qui est fort mal connu et qui paraît être un reste de culte africain, dont les sauvages pratiques se sont transmises par la tradition. Des actes de la plus révoltante brutalité, le meurtre, le cannibalisme peut-être, sont les éléments principaux des scènes nocturnes où l'on célèbre parfois le dieu Vaudoo dans les forêts de quelques États du Sud. On peut négliger ces faits et considérer la population noire des États-Unis comme chrétienne dans le sens littéral du mot. Il n'en est pas moins constant que les modifications que la race africaine a fait subir au protestantisme, en se l'assimilant, donnent à ce culte un caractère particulier de fétichisme. Adorer l'image du Christ paraîtrait au nègre une pratique insuffisante ; il en arrive, par la seule force de son imagination, et sans l'aide d'aucun signe extérieur, à voir le Christ lui-même, ce qui est bien autre chose. Les pratiques du culte ne sont pour lui qu'un moyen de faire naître chez le croyant un

ensemble de phénomènes nerveux, dont le couronnement est dans l'extase, dans la béatitude de l'hallucination.

J'ai assisté, pendant mon long séjour au Mexique, à des scènes religieuses très-extravagantes. Ainsi, tous les ans, les cérémonies de la semaine sainte donnent lieu aux exhibitions les plus étranges. Le vendredi saint, on promène dans les rues de Mexico tout un cortége, qui doit simuler les principaux actes de la Passion; un Indien, payé *ad hoc*, représente le Christ : on l'accable d'outrages et de coups pendant toutes les stations du Calvaire; on l'attache à la croix, d'où on ne le descend qu'épuisé et à moitié mort; quelques-uns succombent même à ce traitement.

La situation des blancs du Sud et, plus particulièrement dans la Caroline, est devenue véritablement difficile et presque intolérable; ce péril, qui s'accroît encore des souvenirs de l'esclavage et des effets de l'émancipation, provient de deux causes : d'abord les noirs sont là plus nombreux que les blancs; ensuite les anciens planteurs se refusent à accepter le régime nouveau et à partager avec les noirs le gouvernement de l'État. Ceci fait que les noirs, avec le concours des blancs nouvellement arrivés, disposent de la chose publique. Sur cent-vingt-cinq membres de la Chambre basse de la législature, quatre-vingt-dix sont des noirs; la proportion est à peu près la même au Sénat. La plupart d'entre eux sont des hommes corrompus et vénaux.

En résumé, aujourd'hui dans le Sud, les noirs sont politiquement maîtres des blancs. On comprend les fureurs, le désespoir, les haines accumulées dans le cœur de ces derniers, non contre leurs anciens esclaves, mais contre le Nord, qui est, à leur sens, l'auteur de tous ces maux (1).

M. de Hübner (*Promenade autour du monde*, par le baron de Hübner, ancien ambassadeur; Paris, 1873) n'hésite pas à voir dans ces symptômes l'indice d'un antagonisme social, et par suite politique entre le Nord et le Sud, toujours aussi vivace qu'à l'époque de la guerre de sécession; il paraît croire que, le lien moral étant rompu, le lien matériel se rompra à son tour sous quelque prétexte : « ... Aussi, ajoute-t-il, nous voyons ce qui se passe dans le Sud; en ce moment M. Davis parcourt le pays triomphalement; ses discours électrisent ses auditeurs. Ils se résument en ces deux mots : silence et espé-

(1) La monstrueuse société des *Klux-Klux*, qui n'a pu être dissoute que par un grand déploiement des forces fédérales, a montré jusqu'où peuvent aller ce désespoir, ces haines et ces fureurs.

rance; ce qui veut dire : Vengeance quand l'heure sera venue. Les propriétaires s'abstiennent de voter et restent à l'écart, abandonnant ainsi le terrain aux nègres et aux émigrés du Nord. Le gouvernement ne trouve pas d'agents officiels; ceux qu'il nomme, par exemple les employés chargés de percevoir les impôts, ou intimidés ou sympathisant eux-mêmes avec la cause du Sud, donnent aussitôt leur démission. Voilà le tableau que m'ont fait des personnes impartiales, des membres du corps diplomatique, des voyageurs et des étrangers complétement neutres entre les deux partis. Sans doute nous devons suspendre notre jugement; mais les raisonnements des hommes du Nord ne me rassurent guère : ils comptent sur la communauté des intérêts, quand c'est précisément la divergence des intérêts qui a provoqué l'insurrection; sur l'action du temps, qui modifiera les idées et les sentiments des générations à venir. Mais l'histoire montre peu d'exemples d'une nation qui, à tort ou à raison se croyant opprimée, se soit sincèrement réconciliée avec ses vrais ou prétendus oppresseurs. Les aspirations hostiles, la soif de la vengeance, se transmettent de génération en génération. »

En parcourant différentes provinces de l'Arabie centrale, telles que le Djouf, le Shomer, le Kasim et le Sedeyr, le célèbre voyageur Palgrave a souvent rencontré des nègres et toujours il les a vus réduits au rôle d'esclaves, mais d'esclaves heureux et gais, quoique encore exclus de la société civile et étrangers aux affaires politiques. Dans l'Ared, leur situation change : ils deviennent beaucoup plus nombreux et prennent rang parmi les hommes libres. On rencontre à Riad, la capitale du Nedj ou Nedjed, une foule de mulâtres et de noirs; ils forment le quart, quelquefois même le tiers de la population dans les villes de l'Harik et de la Wadi-Dorvasir.

M. J. Halevy vient de communiquer au Congrès des orientalistes (*session de Paris, septembre* 1873) l'interprétation complète d'une inscription phénicienne dont une ligne seulement avait pu être expliquée jusqu'à présent et de laquelle il résulte que l'esclavage, chez les anciens Sémites, était loin d'avoir le caractère odieux qu'on lui attribue généralement.

L'affluence de la population africaine tient à plusieurs causes. Il faut l'attribuer d'abord au voisinage de grands marchés d'esclaves, situés, soit sur la côte occidentale, soit sur les rives du golfe Persique et qui, reliés au Nedjed par des routes sûres, entretiennent avec la capitale wahabite de fréquentes relations. Il en résulte que les cargaisons d'esclaves envoyées du Hedjaz et de l'Oman dans l'Arabie centrale passent toutes

par l'Ared , où la plupart des nègres qui les composent trouvent un maître, avant d'aller plus loin. Le bas prix de la marchandise humaine contribue aussi à augmenter dans Riad le nombre des acquéreurs; un nègre y est coté 10 livres sterling, tandis qu'il en coûterait 15 ou 20 dans le Shomer. Enfin le climat du Nedjed méridional, qui offre une certaine analogie avec celui de l'Afrique, convient beaucoup mieux que celui du Shomer et des hauts plateaux du Towejk à la population noire et favorise son accroissement. Les habitants de cette partie de la Péninsule ont d'ailleurs pour la race africaine une sympathie dont l'origine remonte à une époque reculée de l'histoire.

Au Nedjed, la famille Kahtanite commence à se mêler avec les descendants d'Ismaël, qu'elle finit par supplanter entièrement dans les provinces de l'est et du midi. Cette famille forme le chaînon qui unit l'Arabe à l'Abyssinien, la race blanche à la race noire. Les traits du visage, la couleur de la peau, les coutumes, la tournure particulière de l'esprit, font aisément reconnaître la gradation par laquelle l'Arabe ismaélite se rapproche du Kahtanite et celui-ci de l'Abyssinien; on peut suivre, du nord au sud de l'Arabie, la progression constante des caractères qui distinguent la population africaine. Les Kahtanites ont plus d'affinité que les tribus ismaélites avec les nègres et, de là, vient qu'ils leur permettent de partager les droits civils, de s'unir à eux par les mariages, d'occuper même des places importantes dans l'État.

Le nombre considérable des nègres esclaves à l'est et au centre de la Péninsule les place aussi dans des conditions d'existence nouvelles assez fréquentes en Orient, bien qu'elles ne soient pas facilement réalisables aux Indes orientales; je veux parler de l'émancipation, de l'égalité sociale qui leur sont accordées, non par l'acte d'un congrès, mais par le sentiment public. Rien n'est plus ordinaire que de voir un mahométan, surtout un Arabe, affranchir ses esclaves, soit pendant la vie, à l'occasion de quelque succès ou de quelque service rendu, soit sur son lit de mort, afin de s'assurer ainsi, en quittant ce monde, les récompenses célestes par un acte de générosité posthume accompli aux dépens de ses héritiers. Une autre raison facile à comprendre dans un pays où l'excessif relâchement des mœurs est toléré par les lois, vient encore augmenter le nombre des hommes libres parmi les noirs; c'est le concubinage entre le maître et l'esclave. Dans les pays mahométans, les enfants nés de ces unions illégitimes ne sont pas condamnés à la servitude, comme dans les contrées où prévaut une morale plus sévère. Telle est cependant la force de l'exemple que

les Arabes mêmes, qui repoussent la foi musulmane et ses règles commodes, les Biadites de l'Oman, par exemple, affranchissent presque tous leurs enfants, quelle que soit l'illégalité de leur naissance.

Les nègres et les mulâtres émancipés ne sont pas cependant admis dans les familles nobles; un chef accorderait difficilement sa fille à un noir, quoique ce dernier ne soit pas mis au ban de la société, comme il le serait dans l'Orégon et le Massachusets, malgré les ordonnances libérales du Congrès et l'éloquence victorieuse des philanthropes anglais ou américains. Les nègres cherchent des épouses dans les classes moyennes ou pauvres et de ces mariages sort une nouvelle génération, appelée par les Arabes *Khodeyryah*, c'est-à-dire les *Verts*.

Ce nom bizarre ne doit pas faire supposer que la peau du musulman de la Péninsule soit d'une couleur semblable à celle des prairies rafraîchies par la rosée printanière; dans le langage familier, les Arabes confondent habituellement le vert, le noir et le brun, de sorte que les nuances diverses par lesquelles passent les descendants des *Verts*, émeraude, opale, etc. signifient brun, cuivré, olivâtre.

Comme leurs pères, les quarterons subissent l'exclusion, mais, après quelques générations, le préjugé s'efface et Palgrave a vu, en Arabie, plusieurs fils de mulâtres vêtus d'un riche costume, décorés du titre de cheik ou d'émir, qui portaient fièrement l'épée à poignée d'argent et comptaient parmi leurs serviteurs des Arabes de sang ismaélite ou kahtanite le plus pur. Il a rencontré dans Riad une foule de Kodeyryahs qui sont marchands ou fonctionnaires publics, et a constaté facilement que la société nedjéenne renfermait ainsi un élément nouveau qui exerçait sur elle une action puissante.

Le commerce d'esclaves qui se fait entre les côtes orientales de l'Afrique et les ports de l'Oman est des plus considérables, et c'est principalement sur cette partie de l'Arabie que la race noire a exercé, grâce aux conditions dans lesquelles elle vit, une influence profondément ressentie par la population kathanite.

Chaque année, on importe dans l'Oman plus d'un millier de nègres, hommes, femmes et enfants. De tous ces nègres, les deux tiers demeurent fixés sur le territoire de l'Oman ou des provinces adjacentes. La plupart d'entre eux, tous ceux du moins qui ne meurent pas dans le jeune âge, événement assez rare sous un climat aussi sain et avec des maîtres aussi doux, obtiennent tôt ou tard leur affranchissement; un nouvel élément s'ajoute ainsi à la population indigène. Mais ces nègres, quoique émancipés, sont ici comme partout ailleurs; on les

retrouve incapables de s'élever et de se moraliser ; quoique leur nombre forme presque le quart de la population totale, ils n'ont su, jusqu'à présent, se distinguer des indigènes que par une superstition grossière, une immoralité scandaleuse. Fétichistes en Afrique, ils ne le sont pas moins sur le sol arabe ; ils apportent avec leur croyance dégradée tout son cortége de jongleries, d'empoisonnements, de charmes magiques, si bien que ces pratiques déplorables se sont infiltrées dans la société blanche et que les disciples ont égalé, surpassé même leurs maîtres. La prédominance de superstitions funestes, la crainte des influences sidérales, la foi aveugle que mettent les Omanites dans des talismans et des fétiches de toutes sortes, proviennent du contact malsain de la population nègre.

Un judicieux observateur des choses de l'Orient, Eusèbe de Salle, dit quelque part dans ses Pérégrinations, en parlant des esclaves en Égypte : « Avouez que ce régime est un peu différent de celui des colonies, et que c'est surtout le régime des colonies qui avait soulevé la colère des hommes sensibles. Pensez à l'état social de ces mêmes nègres, de ces Éthiopiens, en supposant qu'ils restent dans leur patrie, et, pour peu que vous soyez vraiment ami du progrès, dites-moi si l'esclavage chez les musulmans n'est pas un sort mille fois plus heureux. Vous ne pouvez nier qu'il donne des commodités à leur existence et quelques lumières à leur esprit. »

On peut dire que la perte de la liberté pour les esclaves musulmans n'est pas une grande calamité, puisqu'ils font en général partie de la famille ; les femmes surtout sont dans des conditions avantageuses, car la majeure partie des femmes légitimes des riches notables sont des esclaves abyssiniennes, et plusieurs membres de la famille du grand chérif actuel et de celle de son prédécesseur ont eu pour mères des esclaves abyssiniennes.

Quant aux affranchissements, ils sont communs et l'usage en a fait, pour ainsi dire, une loi à certains événements de famille. Mahomet d'ailleurs a dit : « A tout fidèle qui émancipera un esclave musulman, Dieu, pour chaque membre de l'esclave mis en liberté, exemptera du feu de l'enfer un membre semblable. »

Ces paroles sacramentelles sont la base d'une obligation en quelque sorte religieuse et à laquelle les bons musulmans ne manquent pas de se conformer.

En un mot, dans les pays musulmans, quant à ce qui est afférent à l'esclavage, on peut dire que le principe de la liberté est lésé, mais que l'humanité n'en souffre pas.

On peut aussi rappeler à ce sujet l'opinion d'un illustre guerrier, du maréchal Bugeaud, qui eut à donner son avis, en 1847, lorsque le gouvernement français voulait émanciper les nègres esclaves de l'Algérie : « J'avoue, disait le maréchal dans sa lettre du 2 mai au ministre de la guerre, que j'étais loin de penser que le gouvernement se déciderait aussi vite à prendre l'initiative d'une mesure pleine de *très-graves inconvénients*, et ne pouvant avoir d'autre effet favorable que la satisfaction donnée à des théoriciens que je ne veux pas qualifier par respect pour quelques noms illustres qui en font partie... La mesure que le gouvernement se propose de prendre me paraît impolitique, et, au point de vue des personnes qui, comme moi, ne sont pas dominées par les théories humanitaires, elle doit être ajournée indéfiniment. »

Ce qui était vrai, à cette époque, pour l'Algérie, où nous comptions déjà plus de vingt années d'une forte et solide domination, où l'action du gouvernement s'appuyait sur une armée très-éprouvée, glorieuse et forte de 70 000 hommes, l'est bien davantage pour les provinces turques de l'Arabie, où, le plus souvent, le gouvernement de la Sublime-Porte n'a qu'une autorité nominale, étayée sur un chiffre de troupes insuffisant.

L'abolition de l'esclavage a été décrétée, il est vrai, il y a plusieurs années, pour toute l'étendue de l'empire ottoman, mais personne n'ignore que ce décret est constamment resté à peu près à l'état de lettre morte, et que la vente des esclaves continue jusqu'à Constantinople même.

Pour quiconque a vécu en Orient, il reste évident que rien n'a changé sous ce rapport; le harem de Sa Hautesse le sultan et ceux des dignitaires et des pachas sont, comme par le passé, peuplés d'esclaves des deux sexes.

En Arabie, plus particulièrement, il faut malheureusement reconnaître qu'on ne peut recruter pour la domesticité que des esclaves; en dehors de ces derniers, on ne trouverait pas un seul indigène consentant à servir dans une maison; les habitants de ce pays tiennent avant tout à leur qualité d'homme libre, et la misère même ne les amènera pas à composition, car il leur reste, dans ce dernier cas, la mendicité, qui est sur la terre sainte une véritable profession et parfois un sacerdoce.

Ici, plus qu'ailleurs, l'esclavage est donc devenu une nécessité et nul doute que, si le gouvernement ottoman essayait de toucher à cette question d'une manière *sérieuse et suivie*, sa domination, déjà si chancelante dans la péninsule Arabique, n'y fût assez fortement ébranlée pour s'effondrer.

Aujourd'hui donc encore, le commerce des esclaves est

prospère dans la mer Rouge. Plus de 5000 de ces derniers sont transportés tous les ans en Arabie par les ports de *Yambo*, *Djeddah*, *Confoudah*, *Lohéia*, *Hodeidah* et *Moka*, mais surtout par *Djeddah*, qui est, avec *Massouah* sur la côte africaine, le grand entrepôt d'esclaves de ces parages.

Il en vient aussi un grand nombre des régions situées au delà du détroit de *Bab-el-Mandeb*, dans le mudirat de *Zeïla* en face de la place anglaise d'*Aden*.

Les *Djellabs*, ou marchands d'esclaves, font sortir de l'Afrique leur marchandise humaine par les ports de *Massouah* ou de *Souakim*, selon qu'ils la tirent des provinces *Galla de Geina*, *Gonderou*, *Enareia*, *Liban Hourrour*, au sud de l'Abyssinie, ou bien des pays du Nil Blanc appelés *Dakka*, *Choullouk*. Ils n'importent en général que de jeunes nègres ou de jeunes négresses, qui arrivent dans les ports précités de la péninsule Arabique et à Zeïla dans des barques indigènes de 50 à 60 tonneaux, connues sous le nom de *sambouks;* ces barques viennent, en trois ou quatre jours, de la Nubie et, en sept ou huit, de l'Abyssinie.

C'est donc en Abyssinie surtout que se fait la *chasse aux esclaves*. De véritables expéditions, commandées par de hardis forbans, ou pirates de la savane, s'organisent en conséquence et battent la campagne.

D'abord tristes et abattues, pleurant leur famille et leur patrie qu'elles ont quittées pour toujours, ces pauvres victimes de l'esclavage acceptent pleinement ensuite leur nouvelle condition et embrassent sans difficulté le mahométisme.

Les Djellabs, du reste, non par compassion mais pour qu'ils ne perdent rien de leur valeur, ne maltraitent point les esclaves et combattent, au contraire, chez eux par de bons procédés la nostalgie et les maladies que peut déterminer le changement de régime et de climat.

Autrefois à Djeddah, où les autorités redoutaient la surveillance des consuls de France et d'Angleterre, les esclaves n'étaient point débarqués dans le port; les barques qui les amenaient jetaient, avant d'entrer en rade, l'ancre à quelque distance sur la côte, mettaient à terre leur cargaison humaine et l'introduisaient ensuite de nuit dans la ville par les nombreuses brèches des remparts.

Cela se passait à la parfaite connaissance des autorités turques, qui se gardaient bien d'empêcher une contrebande susceptible de leur rapporter des bénéfices.

Dans les autres ports où il n'y avait pas d'agences consulaires européennes, les esclaves étaient introduits sans mystère,

en plein jour, et par la grande porte de la Marine, absolument comme une marchandise ordinaire; ils acquittaient à l'entrée les droits de douane, quand ils ne les avaient point payés à la sortie de Massouath ou de Souakim.

Aujourd'hui ce commerce se fait librement à Djeddah comme ailleurs; la seule mesure soi-disant prohibitive qu'a adoptée l'autorité locale a été celle d'augmenter le droit de douane prélevé dans les ports de l'Yémen et du Hedjaz sur l'importation des esclaves et de l'élever au chiffre de 25 pour 100 de la valeur de la marchandise.

Ce droit de douane est le plus souvent payé au port d'embarquement, et la quittance, appelée *Reftié*, qui en est représentée à la douane des ports de l'Arabie, y assure la libre entrée des esclaves. Dans le cas contraire, le même droit est payé à la douane du port de débarquement.

Le résultat direct de cette augmentation de droit a été tout simplement d'élever le prix des esclaves et d'assurer un revenu plus considérable au fisc ottoman.

A Djeddah il n'y a point, à proprement parler, de marché spécialement affecté à la vente des esclaves. Elle se fait ordinairement dans les maisons, dans certains *okels* (auberges arabes), dans la cour des caravansérails; la vente est d'ailleurs publique et, à part certains esclaves de choix enfermés isolément pour être réservés à des connaisseurs émérites, la *marchandise* est rangée par catégories, suivant le sexe et l'âge, et chacun est libre d'aller l'examiner et la palper.

J'ai pu, à la faveur d'un déguisement, visiter ces okels réservés; j'y ai vu des types d'esclaves bien remarquables et j'y ai assisté à des mœurs bien étranges, aussi bien qu'à de singulières pratiques.

Les prix de vente varient pour les enfants de l'un et de l'autre sexe de dix à douze ans de 300 à 400 francs et, pour les adultes de 600 à 800 francs.

Il arrive à Djeddah environ 160 esclaves par mois, y compris l'époque du pèlerinage, époque où ce commerce reçoit une grande impulsion, car c'est surtout à ce moment que se remontent les grands harems de l'Orient.

Cela fait à peu près 1900 esclaves par an sur le marché de Djeddah, lesquels, au prix moyen de 400 francs pour chacun d'eux, représentent une valeur de 760 000 francs pour le seul port de Djeddah.

On peut estimer à 3000 le nombre de ceux qui viennent par Confoudah, Yambo, Loheïha, Hodeidah et Moka, ce qui

élèverait ainsi à 5000 en chiffre rond le total des esclaves que, chaque année, les djellabs amènent en Arabie.

Ce commerce représenterait donc, d'après cette base, une valeur de 2 millions de francs par an, somme sur laquelle le fisc ottoman prélève un droit de 500 000 francs.

Souakim, en Nubie et *Masouah*, en Abyssinie, ainsi que *Tadjoura*, situé plus loin, en dehors de Bal-el-Mandeb, sur le territoire des *Adels* et des *Soumals*, sont à peu près les seuls ports de la côte d'Afrique où s'effectue l'embarquement des esclaves; ceux qui s'exportent de Tadjoura sont plus ordinairement transportés sur les côtes de l'*Hadramouth* et dans l'Imamat de *Mascate*.

En 1855, lorsque, sur les instances des puissances européennes, le gouvernement turc voulut appliquer à ses provinces de l'Arabie le principe de l'abolition de l'esclavage décrétée pour toute l'étendue de l'empire ottoman, cette mesure fut des plus mal accueillies par la population du Hedjaz et une vive opposition se manifesta, presque aussitôt, à la Mecque même par des actes de sédition et de révolte contre l'autorité turque. La *poudre parla*, comme disent les Arabes; des rixes sanglantes éclatèrent entre les habitants et la garnison et ce n'est pas sans avoir eu à lutter contre de grandes difficultés que Kiamil Pacha, alors gouverneur général, parvint à ramener l'ordre et la tranquillité dans la ville et dans la province.

Ce résultat, rendu plus difficile encore par l'opposition très-accentuée du grand-chérif Abdel Motaleb et par ses tendances à la révolte contre l'autorité du sultan, ne fut obtenu par le gouverneur général que grâce à sa prudence et à sa fermeté, grâce surtout à la promesse qu'il fit de suspendre l'exécution des ordres que lui avait adressés le gouvernement concernant l'abolition de l'esclavage.

En 1859 de nouveaux ordres viziriels étaient envoyés, sur les instances de l'ambassade d'Angleterre, de Constantinople au gouverneur général du Hedjaz, qui était alors Ali Pacha. Celui-ci se garda bien de brusquer les choses et se borna à prendre une demi-mesure, qui, tout en mettant à couvert sa responsabilité vis-à-vis du Divan, ne pouvait guère lui créer des embarras sérieux dans le pays.

Il se contenta de porter de 25 à 30 pour 100 *ad valorem* les droits que la douane percevait sur chaque tête d'esclave introduit en Arabie, espérant que cette augmentation de tarif diminuerait considérablement les importations d'esclaves des côtes d'Afrique.

Le but poursuivi ne put être atteint; le commerce de la traite

continua aussi actif qu'autrefois et il n'y eut de changement opéré que dans les prix d'achat et de vente des esclaves, prix qui s'augmentèrent du surcroît de la taxe prélevée par la douane.

De nouvelles instructions plus catégoriques vinrent de Stamboul, et Ali-Pacha prescrivit aux autorités de Souakim et de Massouah d'empêcher rigoureusement l'embarquement des esclaves pour les provinces de l'Yémen et du Hedjaz; à leur tour, les autorités des villes échelonnées sur le littoral arabique eurent ordre de n'en point permettre le débarquement.

Ces mesures produisirent le plus fâcheux effet sur l'esprit de la population indigène des deux rives de la mer Rouge.

Ce qui empêcha la situation de s'empirer, ce fut cette circonstance que la vente des esclaves continua à se faire librement dans les villes, nonobstant l'interdiction de leur importation et de leur exportation; on s'y prit seulement d'une façon un peu plus clandestine.

Dans ce cas, il n'y avait alors de perte réelle que pour le fisc ottoman; celui-ci se voyait, en effet, privé d'un revenu annuel de douanes assez considérable.

Il résulte de cet état de choses que le gouvernement ottoman est impuissant à réprimer le commerce de l'esclavage dans la mer Rouge et que, chaque fois qu'il touche à cette question, il s'expose à voir ses possessions arabiques en pleine insurrection.

L'intervention, mais l'intervention *armée*, telle qu'une flottille de croisière, par exemple, des puissances européennes, pourrait seule agir efficacement.

Mais il ne faut point ignorer que, dans cette péninsule surtout, les Arabes considèrent l'esclavage comme une chose naturelle et permise, comme un moyen d'être pour la société et le Coran leur donne raison.

Ce livre, qui courbe l'Orient sous son joug, a reconnu, en maintenant l'esclavage, l'inégalité sociale de l'homme et de la femme; chercher à combattre une telle doctrine serait vouloir s'attaquer à la loi de Mahomet, et cela dans le pays même où est né et où a prêché le prophète.

C'est pour cette raison que les lettres vizirielles de juin 1859 et de juin 1862 sont restées *lettres mortes* et qu'aujourd'hui les choses sont retombées à peu près dans l'état primitif.

Au reste, étant donnée la situation relativement bonne des esclaves dans la péninsule Arabique, il y a peut-être moins à se préoccuper de l'esclavage dans cette région que dans d'autres contrées où le sort de l'esclave est réellement digne de pitié.

L'exportation des esclaves pour l'Égypte se fait aussi sur une grande échelle par *Suez*, *Torr* et *Ouadja*, et l'on a tout lieu de

s'étonner que la traite subsiste encore dans les États d'un prince qui, comme Ismaïl-Pacha, est imbu des idées les plus avancées et les plus civilisatrices et qui paraît s'appliquer avec tant de persistance à les mettre en vigueur dans son pays.

Cependant beaucoup d'améliorations se sont faites en Égypte dans ce régime, et l'on ne voit plus, comme en 1864, des bateaux à vapeur égyptiens, sous le commandement d'officiers supérieurs de la marine du vice-roi, conduire des esclaves à Suez même.

Voici, en ce qui concerne l'exportation des esclaves pour l'Égypte, comment, à Djeddah, procédaient les djellabs pour arriver à leurs fins.

Ils allaient trouver le cadi, lui déclarant vouloir donner la liberté à tels ou tels esclaves qu'ils lui présentaient; ils versaient, tant entre ses mains qu'entre celles de l'écrivain, une somme de 40 à 50 francs par tête d'affranchi et recevaient alors autant de lettres d'affranchissement sous des noms supposés. Munis de ces pièces et grâce aussi à quelques autres donatives adroitement distribuées çà et là, ils pouvaient facilement faire sortir de la ville leur marchandise humaine pour sa destination. A bord, si le capitaine, par acquit de conscience, venait à faire quelque observation désobligeante, on lui montrait aussitôt le papier signé du cadi; un bakschisch ou gratification était vite donné, encore plus vite pris et le bateau partait.

Les vapeurs de la compagnie égyptienne amenaient ainsi à Suez, par chaque voyage, 150 à 200 esclaves.

Il sera toujours difficile, même au gouvernement égyptien, qui a cependant plus d'action que le gouvernement ottoman, de modifier la situation, car il ne peut répondre de la moralité de tous ses agents, gouverneurs, mudirs, caïmakams, etc., que l'appât du gain pousse sans cesse à enfreindre les ordres reçus.

Certains navires européens même n'ont pas échappé à cette influence.

Ainsi, en 1859, c'est à bord d'un navire anglais, battant pavillon anglais, qu'on avait surpris dans le port de Massouah toute une cargaison d'esclaves.

L'autorité anglaise d'Aden, informée de ce fait, envoyait une corvette de guerre prendre le navire suspect, et l'on condamnait le capitaine à cinq années d'emprisonnement.

C'est sur l'avis donné de ces circonstances par le gouverneur d'Aden à l'ambassade d'Angleterre à Constantinople que sir Henri Buwler avait demandé et obtenu de la Porte les lettres vizirielles dont il a été question plus haut.

Mais certaines provinces de l'Abyssinie n'en restent pas

moins encore aujourd'hui un foyer actif de cet odieux commerce. Il y a tel village de ces contrées où, sur une population de 1800 à 2000 âmes, on compte 400 à 500 marchands d'esclaves !

Si, après la leçon donnée aux pillards nubiens, en 1854, une agression éclatante de leur part n'est plus à craindre sur les frontières des *Bogos*, les violences de détail n'ont guère diminué.

Il faut bien savoir et surtout bien répéter que, parmi les Bédouins musulmans sujets de l'Égypte et voisins des Bogos, règne plus que jamais une abominable industrie protégée par la demi-complicité des autorités ; je veux parler des vols d'enfants.

Il y a, sur toute la frontière, une classe de rôdeurs qui ne font guère qu'épier les jeunes garçons chargés de la garde des troupeaux et les petites filles qui vont ramasser le bois mort; ils ont ordinairement sous la main des chevaux ou des chameaux grâce auxquels ils regagnent bien vite leur tribu ; ils vont de là aux bazars de *Kassala* ou de *Souakim*, où ils réussissent d'autant plus aisément à placer leur marchandise que la race Bogos est remarquablement belle de formes, souple et intelligente.

Un voyageur bien connu, Guillaume Lejean, a constaté par lui-même cet état de choses sur les lieux mêmes (*Un voyage dans le Sennaheit, désert nubien*, in *Revue des deux mondes* du 1er juin 1865).

Le célèbre sir Samuel Becker, chargé dans ces dernières années d'une mission philanthropique à cet égard dans la haute Nubie, paraît avoir rencontré mille obstacles et mille dangers.

C'était véritablement une colonne expéditionnaire que le vice-roi avait mise sous les ordres de l'explorateur; il s'agissait, en effet, d'une extension considérable du territoire égyptien dans des contrées qui étaient au pouvoir des chasseurs d'esclaves.

Au point de vue politique, cette expédition paraît avoir amené l'établissement d'un gouvernement régulier (du Khedivié) sur tout le bassin du Nil. Au point de vue géographique, sir Samuel Becker ou Backer-pacha a accrédité l'idée que le lac Albert Nyanza serait en communication avec le Tanganika. (Voy. *Revue politique et littéraire* du 4 octobre 1873.)

L'expédition de sir Bartle Frère, ancien gouverneur des Indes anglaises, ne paraît pas avoir eu une issue aussi heureuse dans l'intérieur de Zanzibar, pays de prédilection pour le commerce des esclaves.

IX

CONSIDÉRATIONS GÉNÉRALES SUR L'ARABIE, SUR LES RACES, LES RELIGIONS ET LES LANGUES SÉMITIQUES AVANT L'ISLAMISME. — MAHOMET ET LE CORAN. — LES RÉFORMATEURS, LES WAHABITES, ETC.

Il est impossible de ne pas reconnaître dans l'histoire des nations l'influence qu'a exercée sur leurs mœurs et sur leurs habitudes la nature du sol qui leur échut en partage.

Dominée, à l'enfance de la civilisation, par l'impérieux besoin de pourvoir à sa subsistance, chacune d'elles cherchait avec empressement les ressources que pouvait lui offrir la contrée qu'elle habitait. Chasseurs ou bergers, les montagnards conduisaient leurs troupeaux dans les vallées, ou poursuivaient leur proie sur des pics aigus. Agriculteurs, les habitants de la plaine demandaient à la terre les richesses que, bien rarement, elle refuse à leurs travaux.

Mais les Arabes, dans leur péninsule, ont eu pour patrie de vastes déserts avec montagnes dépourvues de pâturages et des plaines sans fertilité.

Placée entre l'Asie, à laquelle elle appartient par le nom et l'Afrique, dont elle offre les principaux caractères, l'Arabie, terre de transition entre ces deux continents, offre une étendue de plus de 150 000 lieues carrées sans un seul grand système de rivières. A cette configuration exceptionnelle, l'Arabe doit sa vie nomade et aventureuse. De là, ce besoin de commerce, de là aussi cet esprit de conquête qui, dès les temps les plus anciens, le lièrent aux deux continents que sépare sa vaste péninsule. A l'ouest, il étendit sa domination jusqu'à l'Océan; à l'est, jusqu'aux murs de la Chine. Partout il porta sa langue, sa religion, ses mœurs; partout il conduisit les intelligents compagnons dont il ne se séparait jamais, le cheval et le chameau; partout il chercha à introduire le riz et les dattes, seuls aliments nécessaires à sa sobriété.

Né sur une terre ingrate, sous un ciel brûlant, il se plaisait dans la demeure étrangère à laquelle il apportait ses produits. C'est ainsi qu'il occupa tour à tour les bords du Nil et du Niger, les vallées de l'Atlas, les rives de la Guadiana et les vastes plateaux qui, de Schiraz à Samarcante, de l'Indus à l'Oxus, lui offraient quelques rapports de patrie facilement surpassés par une nature plus riche et plus fraîche.

Mais, avant l'époque où la puissance des Arabes nivela sous le glaive tant de nations diverses, ils avaient dû déjà à la configuration de leur territoire l'importance et l'étendue de leurs rapports commerciaux.

L'Arabie fut, dans les temps historiques les plus anciens, le siége principal du commerce continental que faisaient les Phéniciens. C'était à travers les sables brûlants du désert qu'ils avaient établi des communications avec l'Inde et l'Éthiopie. Liés à eux par l'affinité des langues, qui appartiennent toutes deux à la même famille, les Arabes devinrent agents des relations que Tyr avait organisées avec les peuples de l'ancien monde. L'habitude d'une vie nomade, leur bravoure constante, leur sobriété, étaient autant de qualités précieuses, à l'aide desquelles ils franchissaient les obstacles du désert. Formés en caravane, ils parcouraient d'immenses solitudes et reliaient les côtes de l'Inde à celles de la Méditerranée.

Les riches productions qu'ils rapportaient sans cesse de leurs courses aventureuses excitèrent plus d'une fois la cupidité des conquérants. On croyait, à Rome, que la partie de la presqu'île désignée par les anciens sous le nom d'*Arabie heureuse* produisait seule ces précieuses denrées, ces parfums, ces épices, l'ivoire, ces légers tissus que les Arabes allaient chercher sur les côtes de la Taprobane ou dans les mers de la Chine, dans la Caramanie ou dans la Serique. Auguste, Trajan, Marc-Aurèle, Sévère, tentèrent la conquête de l'Yémen, mais sans succès. Endurcis à toutes les fatigues de la guerre et défendus par les remparts de sables qui les isolent, les Arabes surent échapper au joug.

Malheureusement, la nuit de l'antiquité enveloppe tout ce qui regarde la parenté des Arabes avec les Assyriens et les Phéniciens, parenté indiquée par le langage ; il en est de même des conquêtes des rois nommés *Tobba* et de la puissance des *Homérites* ou princes du pays d'Himyar. Les écrits de Moïse et de Job nous retracent la touchante image de cette civilisation patriarcale dont les mœurs des Arabes portent encore l'empreinte ineffaçable.

Alexandre le Grand, selon quelques-uns, voulait placer en Arabie, ou du moins sur les confins de ce pays, le siége de son vaste empire ; la flotte de Néarque se préparait déjà à faire le tour de l'Arabie, lorsque la mort du conquérant interrompit ses grands desseins.

Sous les Ptolémée et sous les Romains, l'Égypte recevait, par la mer Rouge et des mains des Arabes, quantité de marchandises précieuses que l'on croyait d'abord originaires de l'Arabie Heureuse.

Les villes des Arabes, leurs temples, leurs palais, s'embellissaient des métaux précieux que les Romains et les Perses donnaient en échange des aromates, du baume de la Mecque, de l'encens, de l'ivoire, des pierres fines et des vases murrhins, tandis que les Arabes n'achetaient aucune denrée étrangère.

Le commerce entretenait encore en Arabie une grande opulence lorsque, dans le VIIe siècle de l'ère chrétienne, Mahomet y fit une révolution politique et religieuse. L'Arabie, premier siége d'une secte fanatique et conquérante, devint bientôt maîtresse de la plus belle partie de l'ancien continent. Le croissant victorieux s'élevait dans la froide Tatarie et dans la brûlante Éthiopie; il dominait depuis l'Espagne jusqu'aux îles Moluques, peut-être même jusque dans l'archipel des Carolines; son empire dépassait au midi et Mozambique et Madagascar.

La nation arabe est aujourd'hui entièrement déchue de son ancienne splendeur et de son ancienne indépendance; elle n'a plus d'Avicenne, ni d'Aboul-Faradj, ni d'Edrisi; mais elle a rétrogradé vers ce bas degré de civilisation, d'où l'ardent et vaste génie de Mahomet l'avait tirée en la réunissant en un seul État; elle n'offre plus aux regards de l'univers ces magnifiques cours de khalifes dont l'éclat était, dit-on, incomparable.

Les anciens, Ptolémée entre autres, divisaient l'Arabie en trois parties inégales : l'*Arabie pétrée*, petite province située entre l'Égypte et la Palestine, au nord de la mer Rouge, et qui renfermait l'ancienne Idumée, le pays des Nabatéens, dont la capitale était Petra, cité des plus magnifiques; l'*Arabie déserte* s'étendait vers l'Euphrate et vers le centre; l'immense contrée formant le reste de la péninsule avait reçu des Grecs le nom d'*Arabie heureuse*, car, dans leur ignorance, ils croyaient que toutes les richesses qui leur arrivaient de l'Inde par l'Arabie, la mer Rouge, etc., étaient fournies par l'Yémen. Ératosthène, qui seul avait une idée plus exacte de l'Arabie méridionale, y signale divers peuples, entre autres les Sabéens, qu'il faut se garder, comme le fait à juste titre observer M. Renan, de confondre avec les Sabiens de la Nabatée.

Les divisions de ce pays sont absolument différentes aujourd'hui de celles des anciens. Le centre de l'Arabie comprend une vaste province, appelée *Nedjed* ou Nedj; c'est dans la partie supérieure et vers le nord de cette région que se trouve la province de l'*Anézé*, célèbre par la race de ses chevaux qui, dit-on, est la plus pure; c'est là qu'on trouve les *koclani*, ou chevaux nobles, qu'on prétend issus des haras de Salomon et

dont on conserve la généalogie depuis deux mille ans; la province du *Hedjaz* est située plus bas, à l'est, sur la mer Rouge; c'est la terre sainte avec les deux villes vénérées, la Mecque et Médine; l'*Yémen* est au-dessous, au sud, et se prolonge vers le détroit de Bab-el-Mandeb; l'*Hadramouth* s'étend sur les rivages de l'océan Indien; l'*Arabie déserte*, au nord; le Djôf, au sud-est; enfin l'*Oman* se trouve au sud de l'entrée du golfe Persique. Entre le Nedj, le Hedjaz et l'Yémen s'étend un vaste territoire dont la plus grande partie comprend le désert proprement dit; c'est le pays d'Assyr, habité par une race pillarde et belliqueuse.

Comme je l'ai dit, la nature du sol de l'Arabie a déterminé le genre de vie des peuples qui l'habitaient et ce genre de vie dut influer, à son tour, sur leurs relations sociales.

Merveilleusement placés pour le commerce, entourés de races presque identiques, les peuples arabes, dès l'antiquité la plus reculée, parcouraient un territoire immense sans cesser de parler leur langue, sans avoir besoin d'interprètes. Des bords de l'Halys jusqu'au Tigre, du Caucase jusqu'à la côte méridionale de l'Arabie, plusieurs dialectes formaient un seul et même groupe d'idiomes que nous appelons la famille des langues sémitiques.

C'était le cappadocien à l'ouest de l'Halys, le syriaque entre la Méditerranée et l'Euphrate, l'assyrien au delà du Tigre, le chaldéen à Babylone, l'hébreu et le samaritain en Palestine, le phénicien sur les côtes de la Méditerranée, l'éthiopien sur le rivage occidental de la mer Rouge, l'himyarite dans l'Yémen, et enfin l'arabe non-seulement dans le reste de la Péninsule, mais encore dans les steppes de la Mésopotamie, fréquentés de tout temps par des tribus d'Arabes errants.

On peut dire que la langue arabe ancienne semble se rapprocher de l'hébreu. Avant Mahomet, il y avait deux dialectes principaux : celui des *Homérites*, qui régnait dans l'Yémen, et celui des *Koreischites*, qui était répandu aux environs de la Mecque; ce dernier, le moins pur et le moins agréable, triompha, grâce au Coran et aux victoires de Mahomet.

On ne saurait douter qu'à une époque antérieure de l'histoire ces immenses contrées n'aient été habitées par une seule et même race qui modifia, suivant les localités, ses mœurs et son genre de vie. Dans les plaines de Syrie, elle cultiva la terre; en Babylonie, elle eut des demeures fixes et fonda la plus grande ville de l'antiquité; sur les côtes de la Phénicie, elle creusa des ports et arma des vaisseaux; en Arabie, elle continua sa vie nomade.

L'étude de la civilisation des peuples sémitiques en général, et de la civilisation sabéenne en particulier, est fort difficile, à cause du nombre très-restreint de documents authentiques à cet égard.

Les Phéniciens sont, comme on le sait, les plus favorisés sous ce rapport de tous les peuples sémitiques; ce peuple marchand et navigateur, que de fréquentes relations ont mis en contact avec tout l'ancien monde, s'est fait connaître aux auteurs classiques qui ont fourni de nombreux renseignements sur cette race industrieuse. Des inscriptions découvertes dans la mère patrie des Phéniciens et dans leurs nombreuses colonies ont aussi agrandi le cercle de nos connaissances, et cependant combien de lacunes encore à combler, que de problèmes à résoudre !

A plus forte raison peut-on constater combien nous sommes peu renseignés sur ce qui concerne les autres peuples sémitiques et particulièrement les *Himyarites*, sur le compte desquels les historiens grecs et latins ont à peine quelques faits à relater, tandis que, de leur côté, les auteurs arabes, que l'on pouvait supposer bien informés de ce qui se passait au milieu d'une race sœur et voisine, n'ont su conserver que de maigres listes de prétendus rois d'Himyar et une foule de fables absurdes.

L'insuffisance des textes sabéens a fait également échouer toute tentative d'interprétation, car, à défaut de bilingues, il est impossible de comprendre des inscriptions dans une langue inconnue sans le secours de nombreuses comparaisons et de locutions parallèles. Or, ce moyen suprême a manqué jusqu'ici à la philologie sabéenne qui, du reste, s'attaquait à des textes mutilés et peu sûrs.

Ajoutons encore que le peuple sabéen, séparé du reste du monde par une vaste contrée de déserts, n'est guère connu en Europe que depuis l'expédition du général romain Ælius Gallus, en l'an 24 avant l'ère chrétienne, expédition avortée et de courte durée.

A aucune époque de l'antiquité les Sabéens n'ont subi le joug d'une domination étrangère. Par conséquent, c'est chez eux que se perpétua l'esprit sémitique.

Le savant voyageur J. Halévy a recueilli dans son voyage au Yémen, le pays sémitique par excellence, de nombreuses pièces himyarites (1).

(1) Ces inscriptions sabéennes sont au nombre de 686 et proviennent de 37 localités différentes de l'Yemen oriental. De ces inscriptions, une quinzaine seulement ont

On a tort de regarder les Arabes *maadites* ou nomades comme le type des peuples sémitiques en général. Les Arabes actuels ne peuvent pas mieux représenter l'Arabie entière.

Malgré l'identité de race, la population sabéenne se distinguait des Arabes *sémites* par des traits tranchés et ineffaçables. Tout ce qui se rapporte à la civilisation, conséquences d'une vie sédentaire et régulière, fait complétement défaut aux fils errants du désert, leur langue ignore tout à fait les expressions qui caractérisent d'une manière si nette le culte cérémonieux et polythéiste qui rattache les Sabéens à leurs frères civilisés du nord, les Phéniciens et les Araméens.

Parlera-t-on d'influence étrangère? Mais on demandera en vain à l'histoire le nom du peuple qui aurait inculqué aux Sabéens sa religion et sa civilisation. Excepté les relations purement commerciales qu'ils entretenaient avec l'Égypte et peut-être aussi avec la Perse et l'Inde, les Sabéens vivaient dans un complet isolement et se suffisaient à eux-mêmes. Sont-ce des intrus, des conquérants, qui auraient causé cet heureux changement?... Même en faisant abstraction de la ténacité des *Sémites* pour conserver leurs coutumes nationales, l'établissement tant soit peu durable des étrangers sur le sol de l'Arabie méridionale a-t-il jamais eu lieu? Le peu que nous savons sur l'état ancien de ce pays nous autorise à affirmer le contraire. Les monuments égyptiens ne parlent que rarement du pays de *Punt*, riche en pierres précieuses et en aromates et semblent à peine connaître le nom de *Saba*. La tentative faite par les Milésiens pour coloniser le Yémen n'a pas réussi, leurs colonies étant détruites par les indigènes, antipathiques à tout élément étranger. L'expédition romaine, commandée par Ælius Gallus pour conquérir l'Arabie heureuse, a également échoué, sans laisser de traces dans le pays. On peut dire la même chose des conquêtes momentanées des Éthiopiens et des Perses.

Mais l'Inde, mère patrie de la race philosophique et artistique par excellence, n'a-t-elle pas introduit, grâce à ses colons civilisateurs, cet état policé que nous admirons chez les peuples de Saba? Une telle hypothèse paraît bien hasardée. Si un échange intellectuel entre les peuples indiens et sémitiques s'est jamais effectué, c'était, à coup sûr, à une époque où ces derniers n'avaient rien à apprendre des premiers, mais où ils avaient, au contraire, la mission d'enseigner aux futurs théo-

été copiées par d'autres voyageurs, les 670 autres sont inédites. C'est au péril de sa vie que M. J. Halévy a effectué son exploration dans des contrées barbares où aucun Européen n'avait encore pénétré.

sophes du *Véda* l'art élémentaire sans lequel toute philosophie et toute civilisation deviennent impossibles, l'art d'écrire. Aussi est-ce un phénomène unique que l'on observe dans la civilisation de l'Arabie méridionale, que les 800 inscriptions découvertes dans le Yémen ne contiennent pas un seul mot, un seul nom emprunté à un autre peuple; la langue sabéenne, beaucoup plus que l'hébreu et le phénicien, est restée pure de tout mélange hétérogène, jusqu'au moment où elle dut céder à l'Arabie.

Peu à peu, l'histoire des Arabes grandit : ce ne sont plus des luttes de tribus à tribus entre les habitants d'un désert, c'est un peuple organisé par le génie puissant de Mahomet, s'élançant à la voix de son chef et marchant de conquête en conquête. L'empire des khalifes est l'époque la plus brillante de cette période de gloire. Sciences, littérature, géographie, devinrent tributaires de l'Arabie, alors que la civilisation arabe remplaçait seule la civilisation romaine étouffée par les barbares.

Deux nations principales se sont en quelque sorte partagé la Péninsule, depuis les temps les plus anciens jusqu'à la naissance de Mahomet. L'une faisait remonter son origine à Kahtan, que l'on identifie ordinairement avec le Jectan de la Genèse, Kahtan dont le petit-fils fut Himyar (de là le nom d'*Himyarites*, *Homeritæ* des anciens); telle était la race du midi. L'autre, ou race du nord, prétendait descendre d'Ismaël, fils d'Abraham.

Ce sont les guerres ou les alliances de ces deux races qui forment les traits les plus saillants de l'histoire arabe avant l'islamisme.

Au Nedjed, la famille kahtanite commence à se mêler avec les descendants d'Ismaël, qu'elle finit par supplanter entièrement dans les provinces de l'est et du midi. Cette famille forme le chaînon qui unit l'Arabe à l'Abyssinien, la race blanche à la race noire, et c'est avec raison que M. Renan a pu dire : « L'Abyssinie, au point de vue de la linguistique et de l'ethnographie, est inséparable de l'Arabie méridionale. » (*Histoire des langues sémitiques.*)

L'ensemble de la population de l'Arabie peut comprendre environ 12 millions d'habitants, dont au moins 10 millions sont de race arabe. Ceux-ci, indépendamment de toutes distinctions basées sur la nationalité, la langue, etc., se partagent en deux classes distinctes : les Arabes nomades ou Bédouins et les Arabes sédentaires.

On trouve dans Burckhart (*Voyages en Arabie*, Paris, 1835)

une classification très-complète des tribus de Bédouins qui habitent le désert.

La religion a toujours joué un grand rôle chez les Arabes.

M. Jules Soury a publié dernièrement (Journal *le Temps*, mars 1873) une savante étude sur la poésie arabe (poésie héroïque et religieuse) avant l'Islam.

Entre les dieux et les sanctuaires particuliers à chaque tribu, la kaaba avec sa *pierre noire* et ses trois cent soixante divinités, était universellement vénérée. Des sacrifices de moutons et de chameaux étaient adressés à ces images.

Comme toutes les religions sémitiques, la religion de la Mecque avait un caractère essentiellement astrolâtrique. Parlant des diverses tribus de l'Arabie, Aboul Faradj a écrit : « Himyar adorait le soleil, Kinânah la lune, Tasm l'étoile Aldébaran, Lakhm et Djodham la planète Jupiter, Tag Canope, Quays Sirius, Asad Mercure. »

Au Taïf comme à la Mecque, c'était sous la forme d'une pierre qu'on adorait Allât, c'est-à-dire la *déesse*. Telle est la *grande déesse*, comme les Arabes du Hedjaz la nommaient, à la fois génératrice et sidérale, l'Alilat d'Hérodote (les Alilat étaient les dieux de Saba), Allât associée au dieu El dans les religions sémitiques, l'Aphrodite céleste, l'Attar des Sabéens, l'Astarté des Syriens et des Phéniciens, celle que Jérémie appelle la *Reine du ciel*, divinité dont le culte était commun à tous les peuples de l'Arabie pétrée, de l'Arabie déserte et de l'Yémen, comme à toutes les autres familles de la race sémitique.

Dans la Kaaba, le dieu parèdre de la déesse était Hobal, dieu solaire d'origine yamanite, que M. François Lenormant (*Lettres assyriologiques et épigraphiques*, Paris, 1872) rapproche de l'Orotal d'Hérodote et qui serait identique avec l'Élioun du Liban, une des faces d'Adonis. Bref, la religion de la kaaba serait une importation syrienne introduite dans le culte antique de toutes les tribus arabes pour la grande déesse Allât, et le hadj ou pèlerinage de la Mecque aurait été les *Adonidies* de l'Arabie.

Mais depuis que les Juifs, Grecs, Syriens, Persans, Abyssins, avaient pénétré de tous côtés dans la Péninsule et s'étaient mêlés aux Arabes, les idées de Dieu unique, de paradis, de résurrection, de prophètes et de livres saints occupaient tous les esprits capables de quelque raffinement spirituel. On en causait au désert, sous la tente, dans la tribu des Banoû Dhobbyan, comme dans les boutiques des orfèvres et des armuriers de Médine ou de la Mecque. Par les rois de Hîra et de Ghassân, le christianisme dominait au nord de l'Arabie, au centre par Médine, au sud par les évêchés de l'Yemen. Les juifs étaient par-

tout. Le prince himyarite Dhoû Nowas s'était converti au judaïsme vers le VIe siècle, comme le roi de Hira, Nomân ben Moundhir, avait embrassé la religion chrétienne, parce que ces religions étaient celles d'une grande partie de leurs sujets.

Ce qui atteste bien que la première impulsion du mouvement monothéiste, qui allait gagner toute l'Arabie, vint surtout des juifs, c'est la présence des légendes et des noms bibliques dans les kasîdas des poëtes antéislamiques, seule littérature des Arabes avant le Korân, et les rapports directs de tous les précurseurs de l'islâm avec les juifs et les chrétiens. Comme une religion ne s'invente pas de toute pièce, il faut bien se persuader que Mohammed (Mahomet) n'a fait que travailler, avec beaucoup d'autres, à la révolution capitale à laquelle son nom est resté attaché. C'est le propre des fondateurs et des réformateurs de religion de suivre et non de devancer le mouvement religieux de leur époque. Pour ne rien dire ici du voyage de Mohammed en Syrie, de ses rapports avec les moines chrétiens et de ses entretiens de chaque jour avec un cousin de sa première femme, Waraka, versé dans les écritures juives et chrétiennes, il suffit de rappeler que Mohammed ne fut qu'un de ces nombreux hanîfs dont les rouleaux d'Abraham et de Moïse étaient la bible. La première période de l'enseignement du prophète n'est que la confirmation des doctrines de cette secte monothéiste, née, comme tant d'autres, dans le pays des Nabatéens. On nommait aussi les hanîfs çâbiens abranamides. Les légendes et les traditions contenues dans ces « rouleaux » ou livres, que Mohammed crut d'abord authentiques, étaient sorties d'une élaboration populaire des légendes rabbiniques et des évangiles apocryphes.

Abraham avait été un hanîf : devenir un hanîf comme Abraham, voilà quel fut l'idéal de tout croyant. Or, aux yeux des Arabes, les chrétiens, avec leur Trinité et leur Incarnation d'un dieu mort sur la croix, étaient encore plus éloignés de cet idéal que les juifs. « Abraham, le père des hanîfs, dit le saint livre, ne fut en fait ni juif ni chrétien : il fut un hanîf, un musulman, et il n'eut point plusieurs dieux. » (Korân, III, 60.) Que la croyance en l'unité divine fût très-répandue dans l'Arabie avant l'islâm, c'est ce qu'attestent et l'histoire et le succès de la prédication de Mohammed.

C'est aux hanîfs, fort nombreux à la Mecque, qu'est due la réformation des cultes polythéistes de la Kaaba, sous l'influence des traditions judéo-chrétiennes. Les diverses stations du pèlerinage, les idoles du temples, les peintures murales furent expliquées dans le sens des nouvelles croyances, avec une naïveté

fort analogue à celle des chrétiens du moyen âge dans l'interprétation des monuments et des usages du paganisme romain. Adam et Ève, les patriarches, l'ange Gabriel, etc., devinrent les acteurs du grand drame religieux de la Kaaba; Hobal fut Abraham, et Allât, la déesse sœur d'Astarté, Marie, mère de Jésus.

M. Emm. Latouche vient de faire, au *Congrès international des orientalistes*, une communication curieuse sur l'idée que les Orientaux professaient au sujet de la vierge Marie et sur les légendes des Vierges-Mères dans les diverses contrées de l'Orient, légendes qui, suivant M. Textor de Ravisi, se retrouvent non-seulement dans l'Inde ancienne, mais aussi chez la plupart des nations civilisées du monde asiatique.

Mais ce qui enfanta le plus de croyants à l'islâm, surtout parmi les gens d'une culture inférieure, lesquels, en tout pays, n'entendent rien aux raffinements de la théologie, ce fut la vieille et sincère admiration des Arabes pour ceux qu'ils appelaient « les gens du livre », les juifs, les chrétiens et les çâbiens. Les livres juifs parlaient des Arabes et les rattachaient à Abraham par Ismaël; il n'en fallait pas davantage pour captiver un peuple qui a toujours eu le goût et la passion des généalogies, et qui ne voit guère autre chose dans l'histoire religieuse et politique du genre humain. M. Ernest Renan l'a dit en excellents termes dans sa grande Histoire générale des langues sémitiques: « Les Arabes n'ayant pas de vieux souvenirs écrits, et trouvant à côté d'eux, dans les premiers siècles de notre ère, un peuple qui en avait, adoptèrent de confiance toutes les histoires des juifs, et y relevèrent avec avidité les traits qui, de près ou de loin, se rattachaient à l'Arabie. Les juifs avaient tenu jusque-là les archives de la race sémitique, et les Arabes reconnaissaient leur supériorité en érudition. »

La littérature, les monuments, la tradition elle-même qui, en raison de la situation isolée de l'Arabie, mérite ici plus de créance qu'ailleurs, tout s'accorde à prouver qu'avant l'ère de Mahomet la religion chrétienne était répandue dans le nord de la Péninsule, pour ne point parler de l'Yemen ni de l'Hadramouth, et que les provinces soumises à son empire avaient atteint un haut degré de richesse et de civilisation.

C'est une croyance générale dans l'Église d'Orient que saint Thomas, l'apôtre, a prêché dans l'Arabie heureuse, lors de son voyage aux Indes.

Les sectateurs du prophète, Ali et Khalid-ebn-Walid, durent employer, pour convertir à l'islamisme les Djowfites, par exemple, le plus tranchant de tous les arguments, le glaive.

Plus tard, comme les autres habitants de l'Arabie, cette tribu retomba dans un demi-paganisme ; ils adoraient une divinité locale, nommée Djann, quand l'épée des Wahabites réveilla leur ferveur pour la foi de Mahomet.

C'est à cette époque surtout que reparurent les coutumes païennes et que les discordes intestines ruinèrent le pays. L'Arabie offrit alors le même aspect que l'Europe du moyen âge. « La civilisation, dit Tacite, décrit un cercle comme le soleil ; les événements et les saisons viennent à leur heure. »

« Depuis les frontières syriennes jusqu'aux vallées du Nedjed, dit Palgräve (*Une année de voyage dans l'Arabie centrale.* Paris, 1866), on rencontre une tribu fort étrange, partout la même, partout distincte des autres clans et bien connue de tous les habitants du désert. Ce sont les *Solibah*, dont le nom même dérive du mot *Solib*, qui signifie *croix*, semble indiquer l'origine chrétienne. D'autres preuves viennent, au reste, confirmer cette supposition ; ainsi, ils ne prennent jamais part aux guerres et aux disputes des nomades, jamais ils ne contractent entre eux de mariages ni d'alliances ; ils vivent principalement de chasse et n'ont pas de rivaux dans l'art de poursuivre la gazelle et l'autruche. Quoique l'influence du christianisme sur eux soit presque effacée, ils gardent encore un des signes distinctifs de notre croyance, une antipathie profonde contre le mahométisme, dont ils ne se contentent pas de désavouer les rites, comme la plupart des Bédouins, mais qu'ils désavouent hautement. Évidemment, ils n'appartiennent pas au tronc arabe ; d'après leurs propres traditions, ils seraient venus du Nord, et ils ont en effet beaucoup plus de ressemblance avec les Syriens qu'avec les Arabes. »

Les musulmans eux-mêmes regardent la médecine comme un héritage des chrétiens et ils reconnaissent volontiers que, sous ce rapport, ils sont loin d'égaler les disciples de Jésus ; aussi ont-ils une préférence marquée pour les docteurs Solibah !

Il n'est pas douteux que Mahomet avait une antipathie profonde surtout contre le christianisme et qu'il a été, avant tout, poursuivi du désir de tracer une ligne de démarcation infranchissable entre ses disciples et ceux de Jésus ; tel est le mobile qui lui a fait interdire, par exemple, le vin, qui, dans la religion chrétienne, est l'élément d'un ineffable mystère, les sculptures et les images, décorations si essentiellement liées au christianisme oriental, les ornements profanes, les cloches, la musique, etc.

Outre la religion de Jésus, deux autres croyances disputaient au prophète l'empire de l'Arabie ; c'étaient le judaïsme et le

paganisme, contre lesquels il fallait aussi prendre quelques précautions. Les honneurs rendus à la kaâba, l'usage de la chair de chameau, que Moïse avait interdite, la consécration de la polygamie dans la forme nouvelle du harem, séparaient suffisamment les vrais croyants des israélites. Quant aux païens, c'est-à-dire aux Arabes qui professaient le sabéisme, Mahomet ne les redoutait guère; un compromis avec eux était chose impossible et la lutte même ne pouvait être de longue durée entre les erreurs du polythéisme et la doctrine plus pure qui enseignait l'unité divine. En face du christianisme, la situation était bien différente. Une lutte dont il était impossible de prévoir le terme allait s'engager; les forces ennemies paraissaient d'égale puissance et les deux religions présentaient assez d'analogie pour faire craindre une transaction fatale à l'islamisme, quand les communications de peuple à peuple auraient rapproché les esprits, fatigués d'ailleurs de guerres et de controverses. Il était donc indispensable d'établir des distinctions spéciales, visibles dans tous les détails de la vie quotidienne et capables de maintenir la dissemblance, sans laquelle l'islamisme était en danger de se confondre dans le grand courant chrétien.

Les siècles suivants montrèrent que les craintes du prophète n'étaient pas chimériques; l'histoire des confréries ascétiques et des sectes secrètes de l'Orient, depuis les Dardanelles jusqu'à l'Indus, prouvent combien de fois le mahométisme a été sur le point de se dissoudre par suite de l'infiltration des idées chrétiennes.

En résumé, on peut dire que, de temps immémorial, l'Arabie a eu foi dans un Être supérieur, créateur et souverain ordonnateur de toutes choses.

On ne peut nier que les hymnes les plus anciens du *Rig-véda* avaient un caractère monothéiste des plus anciens, et c'est plus tard seulement qu'on trouve dans le *Manava-dharma-sastra* l'influence perverse des brahmanes qui cherchaient, avant toute considération, la suprématie de leur caste dans l'Inde.

Mais le monothéisme avait été obscurci dans la suite par deux superstitions différentes : le sabéisme ou la croyance aux forces planétaires, et le fétichisme, dont les grossières pratiques étaient répandues dans les classes inférieures.

La loi générale devait cependant frapper aussi la doctrine de Mahomet et les réformateurs ne manquèrent pas. Son Église, comme toutes les autres, s'est partagée d'opinion. Outre la secte des *Sunnites*, il s'en est formé une autre fort considé-

rable; ceux qui la suivent se nomment *Zeidites*. Vers le milieu du siècle dernier, un cheik de l'Yémen appelé *Mékrani* établit une secte nouvelle parmi les mahométans.

Ce fut vers le même temps que naquit, dans le centre du Nedj, la nouvelle religion des *Wahabites*. Les Schiites ou la secte d'Ali dominent le long du golfe Persique. L'Oman a vu naître une autre secte plutôt politique que religieuse; ses adhérents s'appellent *Bejas* et n'accordent aux descendants de Mahomet aucune de ces grandes prérogatives qu'ils exercent, surtout dans le Hedjaz. Mais la secte qui fit le plus de progrès fut celle des Wahabites, fondée par Mohammed-ebn-Abd-el-Wahab, qui naquit à Horeymelah vers le milieu du siècle dernier.

Ce puissant réformateur eut pour but de dégager le plan fondamental de Mahomet des altérations que lui avaient fait subir depuis onze siècles une foule de commentateurs divers, de races différentes. Il retrouva parmi les ruines la clef de voûte de l'édifice islamite et conçut le projet hardi de la remettre à sa place primitive.

Cette clef de voûte, cette idée mère, de laquelle découle le système entier, est contenue dans la phrase si souvent répétée, si rarement comprise : « *La Ilah illa Allah; il n'y a d'autre Dieu que Dieu* » (1).

Car, pour Mahomet, non-seulement Dieu est unique, il n'y a qu'un Dieu, mais encore Dieu est le seul agent, la seule force, la seule action qui existe et toutes les créatures, matière ou esprit, instinct ou intelligence sont purement passives.

Aussi, suivant le Coran : « *Kema yeshao; les choses sont ce qu'il plaît à Dieu. Allah Kerim : Dieu est grand.* »

D'où le fatalisme des Orientaux, dont on a souvent parlé sans le comprendre.

Le réformateur Nedjeen avait conçu le projet de faire revenir l'islamisme à son point de départ, à son type primitif et il avait raison, puisque l'islamisme est stationnaire de sa nature.

Quoi qu'il en soit, on peut voir quelle influence désastreuse le mahométisme a eu sur les peuples qui l'ont embrassé et plus particulièrement sur les Arabes. Les résultats sont la pierre de touche des systèmes. L'abaissement des intelligences, la corruption des mœurs, la guerre au dehors, au dedans la discorde, sous toutes les formes, exerçant leurs ravages dans la famille, dans la société, dans l'État; les convulsions du fanatisme alter-

(1) Le second dogme fondamental qui domine l'enseignement religieux du Coran est, après l'unité de Dieu, la croyance au jugement universel, par lequel tout homme sera récompensé ou puni selon les rapports que l'islamisme, la prière et les bonnes œuvres auront établi entre lui et son créateur.

nant avec une torpeur léthargique, une prospérité passagère suivie d'une longue décadence, tel est le tableau que présente l'histoire des races mahométanes. Le pays modèle de l'islam, le royaume d'utopie du Coran, l'empire Wahabite, en un mot, fournit un exemple frappant des effets démoralisateurs du mahométisme.

Au sein de l'empire romain, corrompu par les plaisirs, souillé par les vices, avili par l'esclavage, le christianisme était né pour régénérer le monde; au sein du désert et de la liberté, chez un peuple plein de jeunesse et de vigueur, Mahomet a comprimé, par son Coran, l'essor d'une civilisation progressive; les Arabes ont payé de leur avenir l'immense succès qui leur soumit, pour quelques années, une partie de l'univers.

FIN

TABLE DES MATIÈRES

AVANT-PROPOS..... I

I. Le pèlerinage de la Mecque. — Les fêtes des sacrifices; les cérémonies du Courban-Baïram..... 1

II. Le pèlerinage de Médine. — Ses diverses pratiques. — Route de la Mecque à Médine 13

III. Les caravanes de pèlerins. — Les routes de terre et de mer. — Considérations générales sur la marche du choléra asiatique 22

IV. Le rapatriement des pèlerins. — Les embarquements. — Les services quarantenaires de la Mer Rouge. — Les règlements sanitaires..... 35

V. Les institutions sanitaires de la mer Rouge. — Les quarantaines, les lazarets, etc. — Origine et voies d'importation du choléra asiatique..... 45

VI. Le choléra de 1865 et de 1871-72 au Hedjaz. — Considérations générales..... 61

VII. Le pèlerinage de 1873. — Son caractère particulier. — La ville de Djeddah. — Climatologie. — Météorologie. — Constitution médicale. — La variole. — La dengue, etc. — Considérations générales. — Résumé..... 76

VIII. Le commerce des esclaves dans la Mer Rouge..... 98

IX. Considérations générales sur l'Arabie, sur les races, les religions et les langues sémitiques avant l'islamisme. — Mahomet et le Coran. — Les réformateurs, les wahabites, etc..... 113

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES

PARIS. — IMPRIMERIE DE E. MARTINET, RUE MIGNON, 2.